

LE PREQUEL DE LA SÉRIE NETFLIX

OUTER BANKS

EXTINCTION
DES FEUX

Pour John B et JJ,
les vacances ne sont
pas de tout repos

NETFLIX

UNE SÉRIE
NETFLIX

ALYSSA SHEINMEL

ALYSSA SHEINMEL

OUTER BANKS

LIGHTS OUT

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Charlotte Faraday

hachette
ROMANS

Outer Banks TM/© Netflix, Inc. pour le texte
Design : Brenda E. Angelilli
Illustrations : Matt Taylor
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Charlotte Faraday

L'édition originale de cet ouvrage a paru chez Amulet Books, an imprint of ABRAMS,
sous le titre : Outer Banks – Lights out

All Rights Reserved.

© Hachette Livre, 2022, pour la traduction et présente édition.
Hachette Livre, 58 rue Jean Bleuzen, 92170 Vanves.

ISBN : 978-2-01-716968-0

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

OceanofPDF.com

Sommaire

[Couverture](#)

[Titre](#)

[Copyright](#)

[Chapitre 1 - JOHN B](#)

[Chapitre 2 - JJ](#)

[Chapitre 3 - JOHN B](#)

[Chapitre 4 - JJ](#)

[Chapitre 5 - JOHN B](#)

[Chapitre 6 - JJ](#)

[Chapitre 7 - JJ](#)

[Chapitre 8 - JOHN B](#)

[Chapitre 9 - JJ](#)

[Chapitre 10 - JOHN B](#)

[Chapitre 11 - JJ](#)

[Chapitre 12 - JJ](#)

[Chapitre 13 - JOHN B](#)

[Chapitre 14 - JJ](#)

[Chapitre 15 - JOHN B](#)

[Chapitre 16 - JOHN B](#)

[Chapitre 17 - JOHN B](#)

[Chapitre 18 - JJ](#)

[Chapitre 19 - JOHN B](#)

[Chapitre 20 - JJ](#)

[Chapitre 21 - JOHN B](#)

[Chapitre 22 - JOHN B](#)

[Chapitre 23 - JJ](#)

[Chapitre 24 - JJ](#)

[Chapitre 25 - JOHN B](#)

[Chapitre 26 - JOHN B](#)

[Chapitre 27 - JJ](#)

[Chapitre 28 - JOHN B](#)

[Chapitre 29 - JJ](#)

[Chapitre 30 - JOHN B](#)

[Chapitre 31 - JJ](#)

[Chapitre 32 - JOHN B](#)

[Chapitre 33 - JJ](#)

[Chapitre 34 - JOHN B](#)

[Chapitre 35 - JJ](#)

[Chapitre 36 - JJ](#)

[Chapitre 37 - JOHN B](#)

[Chapitre 38 - JJ](#)

[Chapitre 39 - JJ](#)

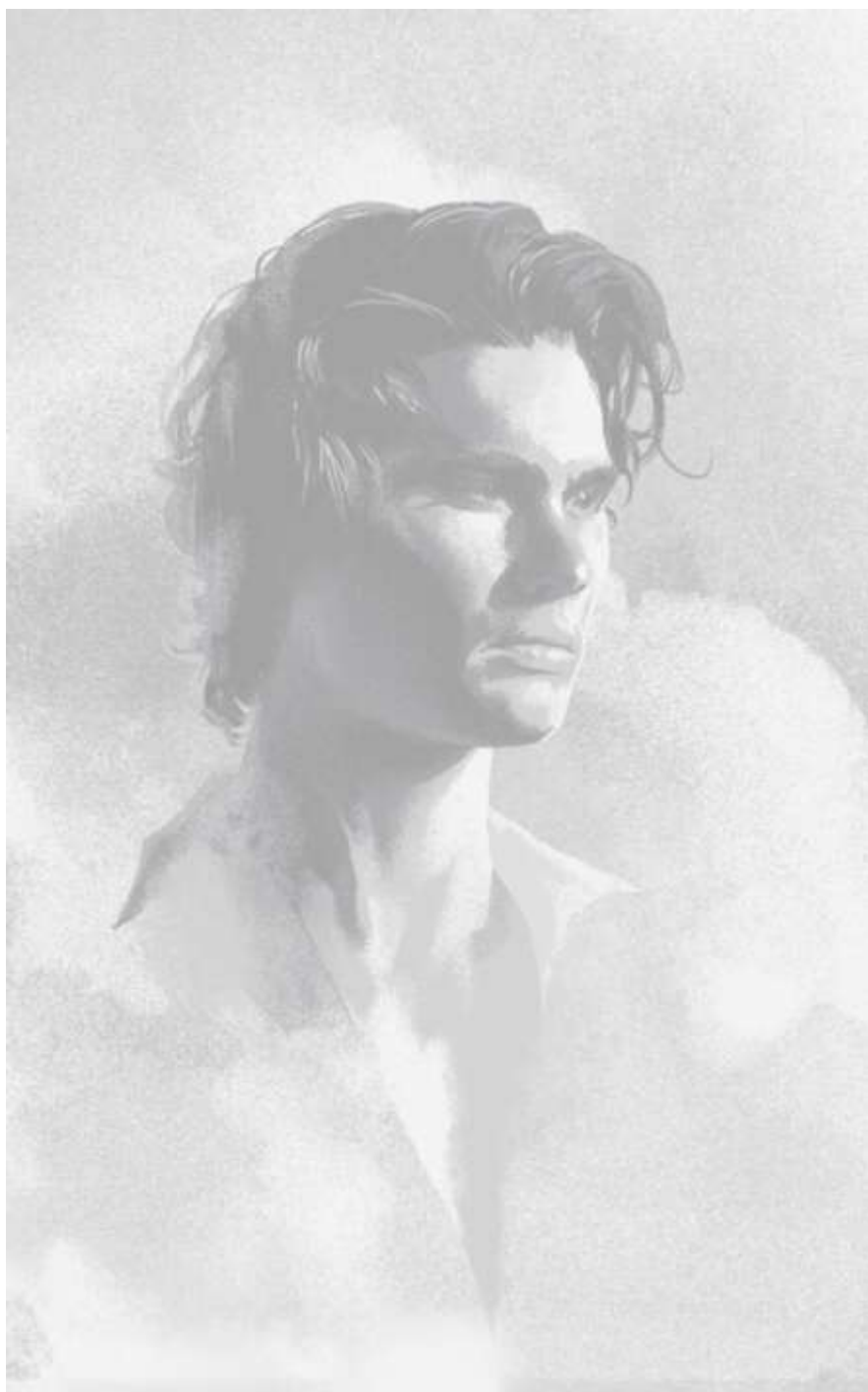
[Chapitre 40 - JOHN B](#)

[Chapitre 41 - JJ](#)

[Chapitre 42 - JOHN B](#)

[*OceanofPDF.com*](#)





CHAPITRE 1

JOHN B

L'AGENT DE SÉCURITÉ ÉTAIT SUR LE POINT DE ME REPÉRER, mais JJ a tiré sur mon tee-shirt et m'a forcé à me baisser juste à temps. Pope, Kiara, JJ et moi nous tapissons dans l'ombre pendant que l'agent s'éloigne à bord de sa voiturette de golf.

— Tu crois que l'hôtel a conçu des voiturettes spéciales pour les vigiles ? murmure JJ. Avec des sirènes, comme des voitures de police ?

— Peut-être, dis-je en haussant les épaules.

Je n'ai pas remarqué d'équipement particulier sur le véhicule, mais ce n'est pas comme si j'avais eu le temps de l'inspecter en détail.

On se redresse tous les quatre et on reprend notre traversée du terrain de golf de l'hôtel. Maintenant que l'agent est parti, JJ ne prend même plus la peine de chuchoter.

— Ces vacances sont pourries, grogne-t-il.

JJ n'est pas connu pour son optimisme. Je ne cherche pas à lui rappeler les bons côtés des vacances de printemps qui viennent de débiter : ni le fait qu'on n'ait pas cours pendant deux semaines (JJ se fiche de ses études), ni qu'il a fait 22 degrés cet après-midi (en général, à cette période de l'année, le thermomètre ne dépasse pas les 15 degrés sur notre île), ce qui nous a permis de passer la journée en short et en tee-shirt. Si j'avais le malheur d'aborder ce sujet, JJ répliquerait qu'il fera 4 degrés cette nuit, et Kiara se lancerait dans une énième tirade à propos du changement climatique. Elle aurait raison, mais c'est déprimant. Ce soir, on veut juste s'amuser.

Et puis, au fond, JJ n'a pas tort. Quand on vit dans les Outer Banks, les vacances de printemps *sont* pourries.

Vous voyez les vidéos de vacances que les gens postent sur les réseaux sociaux, celles où ils sont en maillot, en train de bronzer et faire la fête sur

de magnifiques plages de sable blanc ? Celles où ils dévalent une montagne à skis ? Celles où ils se prélassent au spa de leur hôtel de luxe ? Celles où ils sautent en parachute et font la course en yacht ? Bref, ce qui occupe les riches pendant leur temps libre.

Toutes ces vidéos sont filmées dans des endroits comme *ici*. Des endroits où les riches – on les appelle les « Kooks » – oublient que de vraies personnes habitent à l'année sur leur lieu de vacances. Quand on vit dans les Outer Banks, les vacances de printemps riment avec l'arrivée de centaines de Kooks continentaux qui débarquent sur notre île, remplissent les hôtels, se pressent sur les plages et réservent toutes les tables des restaurants. Ils dévalisent les magasins et se jettent sur les appâts et les articles de pêche, privant les locaux de leurs sorties et de leurs activités.

Puis, deux semaines plus tard, ils rentrent à la maison et laissent aux habitants le soin de nettoyer derrière eux.

Alors pourquoi débattre avec JJ quand il a raison ? (C'est déjà bien assez compliqué de débattre avec lui quand il a tort.)

Oui, les vacances de printemps sont *pourries*. Du moins, pour les Pogues comme nous.

— Au moins, toi, tu ne travailles pas, lui rappelle Kiara.

Kiara, elle, est du genre à voir le verre à moitié plein. En tout cas, elle pense que le verre *serait* à moitié plein si les autres l'écoutaient et s'intéressaient aux sujets qui la passionnent, comme les inégalités dans le monde et les problèmes environnementaux.

Kiara reproche aux fêtards d'être responsables de l'érosion des plages, mais elle ne peut pas nier que leur présence est bonne pour les affaires – surtout celles de ses parents. Son père est le propriétaire de L'Épave, un des restaurants les plus populaires de l'île. Les vacances de printemps attirent beaucoup de clients. Depuis qu'elle est assez grande pour tenir un plateau, Kiara travaille en tant que serveuse pendant les vacances scolaires. Ses parents auraient les moyens d'embaucher quelqu'un à sa place, mais son père pense que le travail forge le caractère. Et puis, il veut que Ki connaisse tous les rouages de l'entreprise. Il est convaincu qu'elle reprendra L'Épave le moment venu.

Évidemment, Ki a d'autres projets en tête. Ses parents ne savent pas que leur fille veut consacrer sa vie à la protection de l'environnement, et pas à

servir des plateaux d'huîtres à des Kooks qui se fichent des causes qui lui tiennent à cœur.

Ki me confie des choses qu'elle n'avouerait jamais à ses parents.

Enfin, pas seulement à *moi*. Elle parle aussi à JJ et à Pope. J'ai l'impression qu'elle est plus proche de moi que d'eux, mais je suis sûr qu'ils pensent la même chose de leur côté. Ki est notre meilleure amie, mais c'est aussi une *filles*. Une fille magnifique, et vraiment cool. Et contrairement à nous trois, elle n'est pas une vraie Pogue.

Ici, dans les OBX, les locaux (et les touristes) sont divisés en deux clans : les Kooks et les Pogues. Les Kooks, ce sont les riches qui dépensent leur fortune dans les restaurants et les hôtels. Les Pogues, ce sont ceux qui *travaillent* dans ces restaurants et ces hôtels. Il n'y a pas vraiment d'entre-deux. Sur notre île, soit tu as deux jobs, soit tu as deux maisons.

Bref, JJ, Pope et moi, on fait mine de ne pas être jaloux et on essaie de ne pas se tirer dans les pattes vis-à-vis de Kiara, mais on pense tous la même chose chaque fois que Ki s'attache les cheveux et expose sa nuque, ou lorsqu'elle sort de l'eau dans son maillot de bain mouillé.

— Mais toi, ton père t'a libérée ce soir, remarque Pope.

La voix de la raison, comme toujours. Pope n'est ni optimiste, ni pessimiste. Il est juste réaliste. Il croit en la vérité et la logique, ce genre de trucs. Il voit les choses telles qu'elles sont : Ki est forcée de travailler pendant les vacances, mais elle a une soirée de congé, ce qui signifie qu'on peut passer du temps tous les quatre.

Et peut-être même faire un peu de grabuge.

— Tu es sûr de toi ? insiste Pope en croisant mon regard.

Parfois, Pope aimerait que je devienne la voix de la raison à sa place. Après tout, je vis seul depuis que mon père a disparu, et je n'ai pas encore brûlé la maison. J'ai prouvé que je suis capable d'être responsable.

Techniquement, mon oncle Teddy est mon tuteur légal, mais il n'est pas particulièrement fiable. Je ne l'ai pas vu et je n'ai pas eu de ses nouvelles depuis des semaines. Il travaille dans le bâtiment et il disparaît dès l'instant où il décroche un job dans une autre ville. Pendant ce temps, je vis seul dans la maison que je partageais avec mon père. Pardon : que je *partage* avec mon père. Il est juste absent. Depuis un long moment. Bref, je me

débrouille, et Pope doit penser que je suis aussi mature que lui, parce qu'il me dévisage avec attention en espérant que j'annule notre nouveau plan.

Hors de question.

— Oui, insisté-je. Il n'y a pas que les Kooks qui ont le droit de s'éclater.

— Je confirme, lance JJ.

En quoi consiste notre nouveau plan ? Les hôtels vont être pleins à craquer pendant deux semaines : familles nombreuses, enfants qui pleurnichent, ados qui volent les cartes de crédit de leurs parents. Les agents de sécurité seront débordés à chercher des bambins qui ont disparu pendant que leurs parents étaient au bar, et à empêcher les jeunes Kooks bourrés de plonger dans les piscines glacées, seulement ouvertes pour impressionner la galerie.

C'est l'occasion rêvée pour quatre Pogues comme nous de s'infiltrer dans l'hôtel sans que personne nous remarque, et de voler quelques bouteilles derrière le bar ou sur un chariot abandonné (Kiara a séjourné dans un hôtel de luxe avec sa famille en Californie l'été dernier, elle connaît ce genre d'endroits mieux que nous). Ensuite, on compte bien fêter le début des vacances à notre manière.

Pourquoi Ki a-t-elle séjourné dans un hôtel de luxe l'été dernier ? Parce que, même si elle traîne avec nous, techniquement, c'est une Kook. Sa famille habite à Figure 8, pas à la Plaie, le quartier au sud de l'île où JJ, Pope et moi vivons. Ki a même étudié chez les Kooks pendant un an, mais elle les déteste autant que nous, et elle se considère comme une Pogue.

Voilà pourquoi on est tous les quatre vêtus de couleurs foncées, en train de traverser en douce le terrain de golf rattaché au plus bel hôtel de l'île. Après tout, qui ne tente rien n'a rien. Autant s'attaquer au *meilleur* endroit, celui où quatre Pogues n'auraient jamais l'occasion de mettre les pieds en temps normal.

JJ a remonté la capuche de son sweatshirt sur ses cheveux blonds. Kiara porte un jean bleu foncé et une chemise noire à manches longues. Pope a débarqué en jean et en tee-shirt blanc. Je me doutais qu'il ne porterait pas une tenue adaptée : j'ai apporté un tee-shirt noir au cas où, et je l'ai forcé à l'enfiler par-dessus le sien.

— On entre, on prend les bouteilles, et on ressort, résume JJ.

Il a gardé le short qu'il portait cet après-midi. Il fait mine de ne pas avoir froid, mais je sais que c'est faux. JJ n'aime pas montrer ses faiblesses.

Le terrain de golf encercle l'hôtel comme les douves d'un château. Alors qu'on approche du bâtiment principal, on entend des voix et des rires. Il fait trop froid pour se baigner, mais la piscine de l'hôtel est ouverte et allumée. Des enfants jouent dans un jacuzzi alors qu'il est vingt-deux heures passées. (Il faut croire que, même les parents riches sont moins stricts sur les horaires quand ils sont en vacances.)

Des adultes sont rassemblés autour de la piscine, un verre à la main. Derrière eux, une terrasse surélevée – le restaurant de l'hôtel – avec des tables et des lampes chauffantes qui permettent aux clients de manger dehors. Quasiment toutes les tables sont occupées par des familles – parents et enfants, souriants et élégants, dans une atmosphère plutôt guindée.

— Quel ennui, soupiré-je.

À certaines tables, des jeunes de notre âge sont assis avec leurs parents. Est-ce vraiment ce qu'ils avaient hâte de faire pendant leurs vacances scolaires ? Traîner avec papa et maman ? Quand on sera sortis d'ici et de retour chez moi, il n'y aura pas d'adultes pour nous donner des ordres. Le père de Kiara ne sera pas là pour la remettre au travail, ni les parents de Pope pour lui demander où il en est dans ses devoirs, ni le père de JJ avec ses sautes d'humeur.

Mon père me manque, mais franchement, vivre seul a ses avantages.

Sarah Cameron – la princesse locale des Kooks – est en train de dîner avec ses parents et son frère. Elle a attaché ses longs cheveux blonds toujours-un-peu-décoiffés en queue-de-cheval. Je savais que les Cameron ne partaient pas en vacances – je travaille pour Ward Cameron à l'entretien de son yacht. Ward sourit aux touristes comme s'il était le maire de l'île ou le président du comité d'accueil. Sarah a l'air de s'ennuyer. Je ne la connais pas bien, mais la tête de l'ado blasée coincée avec ses parents est reconnaissable entre toutes.

— Ils vont nous repérer, chuchote Kiara.

— Pourquoi ? demandé-je.

— À cause de nos tenues.

Elle montre du doigt un groupe de femmes Kooks vêtues de longues robes et de sandales. Elles sont en train de geler sur place dans leurs tenues estivales, comme si elles n'avaient pas pris la peine de jeter un œil à la météo avant de faire leurs valises. Elles ont sûrement pensé *plage, île*, sans se douter que le climat de la Caroline du Nord est loin d'être tropical au mois de mars. Sarah Cameron est une des seules à porter des vêtements appropriés. Quant aux hommes, ils portent tous une variante de la même tenue : pantalon kaki, chemise, blazer bleu marine, cravate à rayures. Je me demande si leurs conversations sont aussi insipides que leurs fringues.

— Tu ressembles à une Kook, rappelé-je à Ki. Tu pourrais aller au bar, commander des boissons et leur demander de les ajouter à la note de ta chambre.

Ki me jette un regard noir. Elle déteste qu'on lui rappelle son statut. Je souris d'un air satisfait. Je sais qu'elle est prête à tout pour prouver qu'elle est des nôtres.

— J'ai une meilleure idée, annonce-t-elle en déboutonnant sa chemise.

Elle l'attache autour de ses épaules, par-dessus son tee-shirt, et rassemble ses cheveux en chignon bas.

— Suivez-moi.

Ki avance sur la terrasse comme si elle était chez elle. JJ, Pope et moi lui emboîtons le pas d'un air perplexe. On passe devant la table des Cameron, où Sarah est en train de se plaindre. Apparemment, elle n'est pas contente de rester ici pendant les vacances.

— Regarde autour de toi, insiste son père. Les gens adorent passer leurs vacances ici !

— Topper passe son week-end à *Vail*, papa. (Topper, c'est son crétin de petit ami.) Tout le monde est parti ! On pourrait au moins changer d'air quelques jours, non ?

— Tu ne sais pas skier, lui rappelle Ward.

— Ils font du *snowboard*, pas du ski, réplique Sarah.

Je secoue la tête. Les problèmes de riches sont vraiment à des années-lumière des nôtres. Sarah croise mon regard et lève un sourcil, mais elle ne me demande pas ce que je fais dans un endroit pareil. Elle sait pourtant que mes amis et moi n'avons pas notre place ici.

— Je t'avais dit que je n'avais pas besoin de ce truc, me reproche Pope en tirant sur le col du tee-shirt noir que je lui ai prêté.

Je hausse les épaules.

— Sans lui, on ne serait pas allés plus loin que le terrain de golf, conclus-je en souriant.

OceanofPDF.com



CHAPITRE 2

JJ

LES KOOKS NE SAVENT PAS S'AMUSER. ILS PERDENT LEUR temps à rester *civilisés* alors qu'ils sont pleins aux as. Même en vacances, ils se contentent de rester assis sur leur chaise avec leurs tenues chic et leurs bijoux hors de prix, à poser comme des mannequins de vitrine au lieu de s'éclater.

Parents et enfants sirotent leurs verres de vin – les parents, pas les enfants – en fixant l'océan qui, pardon de le rappeler, n'est même pas *visible* dans le noir depuis la terrasse.

J'ai presque pitié d'eux.

Presque.

Non, en fait, pas du tout.

Pendant l'été, les touristes Kooks qui envahissent l'île sont des cibles faciles. Ils sont en vacances, ils veulent passer du bon temps. Je ne sais pas avec combien de filles Kooks je suis sorti – et plus si affinités – l'été dernier, mais elles étaient nombreuses. Ce soir, l'ambiance est complètement différente. Personne n'a l'air de prendre du bon temps.

Ils ont même l'air d'en perdre.

On suit Kiara le long de la piscine, on entre dans l'hôtel et on se dirige vers les ascenseurs. Des lustres en cristal scintillent aux plafonds voûtés. Le sol est en marbre, recouvert de motifs floraux. On croise un groupe de femmes aux talons qui claquent. Mes baskets crissent à chacun de mes pas.

— Tu nous emmènes où ? demande John B en collant sa bouche à l'oreille de Ki.

Franchement, ce n'était pas nécessaire. On l'entend très bien. La moindre excuse est bonne pour se rapprocher d'elle.

— Fais-moi confiance, répond Kiara.

On entre dans l'ascenseur et elle appuie sur un bouton. On descend jusqu'au sous-sol. Quelques secondes plus tard, les portes s'ouvrent.

— Attendez-moi ici, lance Kiara en nous faisant un clin d'œil.

Elle disparaît au bout du couloir. Le sous-sol de l'hôtel ne ressemble en rien au hall d'entrée. Ici, pas de marbre ni de lustres. Les murs en parpaing ont été peints en bleu foncé et des ampoules fluorescentes pendent au plafond.

Devant nous, il y a une sorte de benne à roulettes remplie de draps sales, et deux chariots de service abandonnés. Sur l'un d'eux, il reste une bouteille de vin rouge à peine entamée. J'en bois une gorgée. Il est infâme.

— Tu sais, John B, quand tu m'as dit que tu voulais infiltrer l'hôtel, je ne pensais pas que tu parlais du sous-sol, le charrié-je.

— Alors, vous en pensez quoi ? demande Kiara en nous rejoignant.

J'ai du mal à la reconnaître. Elle porte un uniforme de femme de chambre – un haut noir à manches courtes avec un tablier blanc cousu sur le devant. Ki tourne sur elle-même comme si elle défilait sur un podium.

— Tu as trouvé ça où ? s'étonne John B.

— Dans la buanderie, avoue-t-elle en souriant.

— Tu portes les habits sales de quelqu'un ? grommelle Pope, visiblement écœuré.

— Tu croyais que le tee-shirt que je t'ai prêté était propre ? s'amuse John B.

— J'en étais sûr ! s'écrie Pope.

— Chut, les gars ! nous reproche Kiara. Vous allez attirer l'attention sur nous.

— Personne ne va croire que tu travailles ici, annoncé-je.

Son uniforme est froissé et au moins deux fois trop grand pour elle.

— Tu pars du principe que les riches *regardent* les gens qui les servent, répond Ki. Crois-moi, après des années passées à travailler à L'Épave, je sais que ce n'est pas le cas.

L'Épave est un aimant à Kooks et à touristes – et donc à leur argent. On suggère souvent que le père de Kiara propose deux menus : un pour les

locaux avec les vrais prix, et un autre pour les touristes avec les prix gonflés.

— OK, mais dans quel but ? demande John B. En quoi se déguiser en femme de chambre va t'aider à voler de l'alcool ?

Moi, je me fiche du but. Et pas seulement parce que je suivrais Ki n'importe où. Ni parce que c'est une fille. Ni parce qu'elle est sexy. Ce serait la même chose avec John B ou Pope. Je n'ai pas besoin de connaître les détails de son plan, parce que je suis toujours partant. C'est les vacances, et on mérite de s'éclater autant que les Kooks – enfin, ce qu'ils *appellent* s'éclater.

Et puis, le sourire de Ki suffit à me convaincre qu'on va passer un bon moment.

Elle jette deux chemises blanches et deux vestons noirs à John B et Pope et leur demande de se changer.

— Et moi ?

— Tu portes un short, JJ. Les riches ne sont pas observateurs, mais un employé en short, ça ne passe pas inaperçu.

Elle n'a pas tort. Pope et John B portent des jeans bleu foncé. Moi, je porte un short kaki.

Je soupire de frustration. Je déteste être mis de côté.

— Suivez-moi, ordonne Kiara en poussant un des chariots dans l'ascenseur.

On entre à notre tour, puis elle appuie sur le bouton qui mène au septième et dernier étage. Quand les portes s'ouvrent, on se retrouve face à un couloir complètement différent de celui du sous-sol. L'ambiance est chaleureuse, illuminée par des lampes de mauvais goût censées ressembler à des bougies, avec de fausses coulées de cire en plastique. Le sol est recouvert d'une moquette épaisse qui a le mérite d'empêcher mes baskets de crisser.

Ki se plante à l'entrée du couloir et s'appuie contre le chariot.

— Dans ce genre d'hôtel, chaque chambre a un mini-frigo rempli de nourriture et de boissons, avec des Coca Light qui coûtent douze dollars. Il y a aussi des mignonettes de vin, de bière et d'alcool fort. Format *poche*. Il suffit d'entrer dans une chambre.

— OK, dit John B. Comment ?

— Service de chambre ! répond Ki d'un air enjoué. Quand je suis allée en Californie avec mes parents l'année dernière, les femmes de chambre frappaient à notre porte tous les soirs pour préparer la chambre pour la nuit. Elles fermaient les rideaux, tapaient sur les oreillers, ce genre de choses. Il suffit de frapper à quelques portes. La plupart de ces chambres sont sûrement vides et fermées à clé, mais il suffit que quelques clients nous laissent entrer...

— Pour qu'on tape sur leurs oreillers ? demandé-je.

Ki me lance un regard noir. Je croise les bras et la laisse continuer.

— Pope et John B entreront dans la chambre pendant que je distrairai les clients. L'un d'entre vous pourra s'occuper des oreillers et des rideaux pendant que l'autre vide le minibar. Faites juste attention à bien tout cacher dans vos poches avant de sortir.

— Mais l'hôtel va facturer ce qu'on a volé aux clients, s'inquiète Pope.

— Peut-être, admet Ki en haussant les épaules. La plupart d'entre eux sont tellement riches qu'ils ne s'en rendront pas compte, et les autres insisteront sur le fait qu'ils n'ont rien consommé et se plaindront jusqu'à ce qu'ils soient remboursés. De toute façon, l'hôtel surfacture déjà leur séjour. Ils survivront.

— OK, mais si ce sont des bouteilles miniatures, il va falloir en prendre *beaucoup*, remarqué-je.

— L'hôtel est immense, me rappelle Ki. Si on arrive à entrer dans au moins une chambre par étage, on sortira d'ici avec...

— Un max d'alcool, conclus-je.

— Et les vacances pourront enfin commencer ! se réjouit Kiara.

Parfois, j'ai l'impression que Ki déteste les Kooks encore plus que moi. De mon côté, je me serais contenté de voler une ou deux bouteilles au bar, mais son plan est beaucoup plus élaboré que le mien.

— C'est une mauvaise idée, gémit Pope. On pourrait avoir des ennuis.

— Tu as peur, Pope ? me moqué-je d'une voix enfantine. Tu te fais trop de souci. On ne te l'a jamais dit ?

— Seulement *toi*, réplique-t-il en me donnant un coup de poing dans l'épaule.

On avance jusqu'à une alcôve au milieu du couloir, où se trouvent une machine à glaçons et un distributeur.

— JJ, tu restes ici, décide Ki. Surveille le couloir et préviens-nous si des employés approchent.

J'ai l'impression qu'elle s'en veut de me confier un aussi petit rôle.

Elle frappe à une porte, puis à une autre, puis à une troisième. Pas de réponse. Les clients sont tous en bas, en train de dîner ou de boire un verre sur la terrasse.

Cette mission m'ennuie à mourir. Frapper à des portes, c'est barbant. Je m'apprête à leur faire la remarque quand un vieil homme ouvre la porte de sa chambre. Il porte un peignoir blanc avec le nom de l'hôtel brodé dessus.

— Service de chambre ! annonce Kiara avec entrain.

John B et Pope entrent pendant que Kiara discute avec le client. Elle lui demande d'où il vient, s'il apprécie son séjour. Forte des nombreuses années passées à travailler à L'Épave, Kiara n'a aucun mal à parler de la pluie et du beau temps avec les Kooks et les touristes.

Au bout de quelques minutes, John B et Pope sortent de la chambre, l'air satisfait. Dès l'instant où le vieil homme ferme la porte, ils foncent vers moi en souriant. Pope regarde autour de lui, visiblement paniqué, convaincu qu'il s'est fait attraper alors que tout s'est bien passé.

— Garde-les, suggère John B en remplissant mes poches de mignonettes. Il faut que je libère de la place pour les prochaines.

— On y retourne ? demande Ki en se dirigeant vers l'ascenseur.

— Évidemment, dis-je en la suivant, les bouteilles tintant dans mes poches.

Au sixième étage, personne ne nous ouvre.

Au cinquième, Kiara obtient une réponse dès la deuxième porte, mais les clients refusent le service.

La chance nous sourit davantage aux quatrième et troisième étages.

Quand on entre dans l'ascenseur pour descendre au deuxième, mes poches sont tellement pleines et lourdes que je suis à deux doigts de perdre mon short.

Quand les portes s'ouvrent, on se retrouve nez à nez avec un couple de Kooks. Le garçon et la fille se tiennent par la main. Ils sont habillés comme les adultes au bord de la piscine alors qu'ils ont notre âge.

Le garçon est grand, avec les cheveux foncés. Il a clairement passé des heures à se coiffer et a vidé au moins trois flacons de gel. La fille a des cheveux bruns et lisses qui lui arrivent à la poitrine, des yeux noisette et des taches de rousseur sur le nez.

— Bonsoir, murmure Kiara en baissant la tête.

— C'est mon étage, ajouté-je en sortant en premier.

Je dois faire croire que ma chambre est ici et que je me suis retrouvé par hasard dans l'ascenseur avec les employés de l'hôtel. Je ne regarde pas derrière moi, mais j'entends Ki, Pope et John B sortir à leur tour.

— Excusez-moi ? lance la fille dans mon dos.

Pendant une seconde, je pense qu'elle a compris notre manigance mais quand je me retourne, elle est juste en train de parler à Kiara.

— Mon copain et moi, on aimerait organiser une fête dans notre chambre dans deux jours. La moitié de notre lycée passe les vacances ici. Je me demandais si vous auriez des recommandations pour le service traiteur ?

— Le service traiteur ? s'étonne Kiara, confuse.

— Oui, répond la fille. Je sais qu'on peut commander à manger directement à l'hôtel, mais ici, tout coûte deux fois plus cher qu'ailleurs...

— Savannah, tu sais que ce n'est pas un problème, lui rappelle son copain.

La fille rougit aussitôt. Quel privilège d'être tellement riche que se faire arnaquer soit acceptable.

— Ce que je voulais dire, insiste Savannah, c'est qu'on pourrait commander à manger dans un restaurant local, plutôt que dans un piège à touristes.

— Bébé, les pièges à touristes sont les *meilleurs*. Les autres, ce sont des trous à rats.

Kiara se hérisse, mais elle ne brisera pas son rôle à cause de l'insulte d'un Kook.

En tout cas, elle avait vu juste sur un point : les riches ne prêtent pas attention aux gens qui les servent. Ce mec ne l'a pas regardée une seule fois dans les yeux.

— Tu as raison, se reprend sa copine. Désolée.

Elle se frotte les bras. Elle porte une robe dos nu, pas du tout adaptée à la fraîcheur de la soirée. Mais qui suis-je pour la juger ? Je porte un short.

— Je vais chercher un pull, annonce la fille en faisant demi-tour vers sa chambre.

Pope et moi avons l'air louches à écouter leur conversation. Je leur tourne le dos et remonte le couloir lentement, comme si ma chambre était plus loin. J'espère que cette fille et son crétin de petit ami seront partis avant que j'atteigne le bout du couloir, et que son mec ne remarquera pas le bruit des bouteilles qui s'entrechoquent dans mes poches.

Au pire, s'il s'en rend compte, je suis prêt à parier que je cours plus vite que lui.

CHAPITRE 3

JOHN B

LE COUPLE DE KOOKS DISPARAÎT DANS L'ASCENSEUR. KIARA s'apprête à frapper à une porte quand mon regard se pose sur celle de leur chambre.

— Ki, murmuré-je. Cette fille...

— Savannah, me reprend Kiara.

Je hausse les épaules. Je me fiche de son prénom.

— Elle a mal fermé sa porte, expliqué-je. Elle ne l'a pas claquée derrière elle.

Je pousse la porte de leur chambre – la numéro 206 – et elle s'ouvre en grand.

JJ, Pope, Kiara et moi nous immisçons à l'intérieur. La chambre est identique aux autres : lit immense, grand écran plat, mini-frigo intégré dans le meuble de rangement. JJ est tellement focalisé sur le frigo qu'il ne remarque pas le seau rempli de glaçons posé sur la table de chevet.

J'attrape la bouteille qui a été laissée dedans.

— *Mo-ët*, lis-je à voix haute.

— Ça se prononce *Mo-ay*, explique Kiara. C'est du champagne.

Elle sourit en me prenant la bouteille des mains. JJ s'assoit sur le lit et sort une mini bouteille de sa poche. Pope s'installe à côté de lui tout en picorant des noix de macadamia.

— Quoi ? lance Pope en croisant mon regard. On n'a pas dit qu'on prendrait *seulement* de l'alcool.

JJ lève les yeux au ciel et s'empare de la télécommande.

— Je n'ai jamais senti des draps aussi doux, avoue-t-il en glissant une main sur le lit.

— Je pense qu'on devrait sortir d'ici, suggéré-je.

— Pourquoi ? s'agace JJ. Elle ne va pas venir chercher un autre pull !

J'entends des voix dans le couloir. JJ a tort. C'est la même fille avec son copain. Elle s'est peut-être rappelée qu'elle n'avait pas correctement fermé la porte.

— Merde ! grogne JJ en jetant la télécommande par terre. Qu'est-ce qu'on fait ?

Je jette un œil dehors.

— Ils viennent de sortir de l'ascenseur.

— On part en courant, décide Ki.

— Partir où ? demande JJ. S'ils arrivent du côté de l'ascenseur...

— Il y a un escalier de secours à l'autre bout du couloir.

— Et si on déclenche une alarme en ouvrant la porte de l'escalier ? s'inquiète Pope.

Ki nous dévisage d'un air consterné.

— Débattiez entre vous, annonce-t-elle. Moi, je me barre.

Elle sort en trombe de la chambre et remonte le couloir en courant.

— Allons-y, décidé-je.

JJ et Pope m'emboîtent le pas.

— Hé ! s'écrie le copain de Savannah dans le couloir. C'est notre chambre !

Kiara est la première à atteindre l'escalier. C'est la seule qui n'a pas les poches remplies de bouteilles. Elle tient la porte ouverte pour nous laisser passer – aucune alarme ne se déclenche – et on dévale les marches à toute vitesse.

Je pensais qu'on les avait semés, mais j'entends des bruits de pas derrière nous.

— Merde, il nous suit ! hurlé-je tandis que Ki pousse la porte qui donne sur le hall d'entrée.

— Vite ! crie-t-elle en attrapant ma main.

La sienne est froide à cause de la bouteille de champagne glacée qu'elle tenait. On se fraye un chemin parmi les clients, en direction de la sortie.

— Arrêtez-les ! alerte une voix derrière nous.

À ma grande surprise, ce n'est pas celle du mec, mais celle de la fille. C'est elle qui nous a poursuivis dans l'escalier.

— Ces gens sont entrés dans notre chambre !

Kiara, Pope et moi portons toujours nos uniformes. Ils attirent l'attention sur nous – sans compter qu'on est les seuls à courir.

Un agent de sécurité est planté près de la porte vitrée qui donne sur la terrasse. Il semble surpris – ce genre de situation ne doit jamais arriver ici – mais avant qu'il ait le temps de nous bloquer le passage, Sarah Cameron le rejoint et se met à lui parler en montrant du doigt le côté opposé.

— Coup de chance ! lance JJ en sortant de l'hôtel, suivi de près par Pope et Kiara.

Sarah me fait un clin d'œil, mais je n'ai pas le temps de me demander pourquoi elle nous a aidés.

Ki et moi dévalons les marches qui longent la terrasse et mènent au terrain de golf. Devant nous, JJ et Pope ignorent l'escalier et sautent depuis la terrasse. J'entends JJ pousser un grognement. Des bouteilles se sont écrasées par terre.

J'ai un point de côté, mais je ne m'arrête pas de courir. Plus on avance sur le terrain de golf, plus il fait noir, et moins on a de risque de se faire attraper. Kiara finit par s'arrêter sur un des greens. J'aperçois le petit drapeau blanc qui marque un trou, visible dans la nuit.

— Je pense qu'on les a semés, remarque Ki, à bout de souffle.

Elle enlève son uniforme, sort son portable de sa poche, allume la lampe... et éclate de rire. JJ et Pope sont en train de nous rejoindre – JJ en caleçon, avec son short trempé roulé en boule entre les mains.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ? demandé-je en souriant.

— J'ai perdu mon short ! J'ai couru tellement vite qu'il a fini par glisser.

— Il a glissé à cause des bouteilles, le corrige Pope.

JJ lui lance un regard noir. Il préfère clairement sa propre version des événements.

Kiara ouvre la bouteille de champagne. Le bruit du bouchon brise le silence.

— Chut ! murmure Pope. Ils vont nous entendre !

— Ne t'inquiète pas, le rassure-t-elle entre deux gorgées. Un Kook ne courra jamais aussi loin pour une bouteille de champagne.

— Pas si sûr, dis-je. Cette Kook avait vraiment l'air remontée contre nous.

— Savannah, me rappelle Ki. Elle s'appelle Savannah.

— Peu importe ! réplique Pope. Elle voulait nous rattraper. Même si elle ne nous a pas suivis, les agents en voiturette pourraient nous retrouver.

Kiara se moque de lui en faisant mine de marcher sur la pointe des pieds. On se dirige vers la lisière du terrain de golf, où on a garé mon minivan. Je prends place au volant et on roule vers la plage. Quelques minutes plus tard, je me gare sur le front de mer.

— Il fait trop froid ! râle JJ en sortant du véhicule.

Le vent me fouette le visage. Je défais le bandana noué autour de mon cou et le positionne autour de mon front pour protéger mes yeux de mes cheveux.

— Tu aurais plus chaud si tu portais un short, plaisanté-je.

Ki éclate de rire en me passant la bouteille de Moët. C'est la première fois de ma vie que je bois du champagne. J'en goûte une gorgée alors qu'on s'assoit sur le sable.

— Alors, c'est ça que boivent les Kooks ? m'étonné-je en grimaçant.

Je tends la bouteille à Pope, qui la passe à JJ sans y toucher.

— Je l'ai déjà dit, et je le répète : les Kooks ne savent pas s'amuser, déclare JJ. Ils quittent leurs villes et font le voyage jusqu'aux Outer Banks, mais une fois sur place, ils s'amassent dans des hôtels au lieu de profiter de la plage.

— Je croyais que tu avais froid, remarque Pope.

— Je préfère geler ici qu'avoir chaud sous leurs fichues lampes. Franchement, autant rester chez soi si c'est pour passer des vacances pareilles.

— D'après vous, qui sont les pires ? demandé-je. Les Kooks touristes ou les Kooks locaux ?

— Il faut qu'on leur trouve un nom, suggère Ki.

— À qui ?

— Aux Kooks touristes, explique-t-elle en tendant la bouteille à JJ.

Il lui fait un clin d'œil. Ki lève les yeux au ciel. JJ passe son temps à la draguer, mais elle ne répond jamais à ses avances. Et puis, on a une règle tacite entre Pogues : pas de fricotage entre nous.

— Je sais comment les appeler, lance JJ. Des cons.

Il tend la bouteille à Pope, qui la refuse à nouveau. Contrairement à nous, Pope n'aime pas boire. Il est trop occupé à penser à ses devoirs, même pendant les vacances.

Tout à coup, le visage de Ki s'illumine.

— Je sais !

— Quoi ? demandé-je.

— Des tour-ons ! s'écrie-t-elle. Les touristes qui sont cons. Des Tourons !

— C'est un mot-valise, explique Pope.

On se retourne tous les trois vers lui, comme s'il venait de parler une autre langue.

— C'est un terme formé par la fusion de deux mots. Comme le smog, qui vient de l'anglais *smoke* – fumée – et *fog* – brouillard. Ou comme bobo, qui rassemble les mots « bourgeois » et « bohème ».

— Mec, on critique les Kooks, on ne révise pas pour le bac, lui rappelle JJ.

— C'est plus fort que lui, le défend Ki en passant un bras sur ses épaules. Pope est tout le temps en train de travailler. Même la nuit, il rêve de tableaux périodiques.

— N'importe quoi, marmonne Pope, sans pour autant la repousser.

— C'était quoi, le mot ? demandé-je.

— Les Tourons, répond Ki.

— Non, l'autre. Celui de Pope.

— Un mot-valise.

— OK, dis-je. Dans ce cas, tu es un Popalise.

— Pope le Popalise ! s'amuse Ki.

On éclate de rire jusqu'à en perdre nos voix, tout en se roulant dans le sable.

*

Quand les effets du champagne se sont dissipés, je dépose Ki chez elle en premier. Ensuite, je longe la plage en direction de la Plaie. On passe d'abord devant de belles demeures et des domaines familiaux, mais plus on roule vers le sud, plus les maisons sont petites. Il fait tellement froid que je vois mon souffle, mais je garde les vitres ouvertes pour sentir l'océan tout en conduisant. Comme mon père, je ne pense pas que je serais capable de vivre loin de la mer. Je préfère être sur l'eau – à pêcher, surfer, nager – qu'ailleurs. Lui et moi, on se ressemble beaucoup. Mon père m'a appris à déchiffrer les cartes nautiques avant même que je sache lire les cartes routières. Il m'a appris à nager alors que je savais à peine marcher. Du moins, c'est ce qu'il prétend.

À côté de moi, Pope s'est endormi, la tête posée contre la vitre. JJ fume sur la banquette arrière. Certaines maisons sont plongées dans le noir, seulement occupées quelques semaines pendant l'été par des propriétaires qui passent le reste de l'année sur le continent. Je me demande pourquoi ils ne sont pas là pendant les vacances de printemps. Ils ont sûrement d'autres maisons ailleurs, ou ils sont peut-être en train de voyager à travers l'Europe ou de faire du ski – pardon, du *snowboard*, d'après Sarah Cameron – à Aspen, ou là où vont les riches quand ils n'envahissent par notre île.

Je me demande si Sarah a fait exprès de distraire l'agent de sécurité pour nous aider. Elle a peut-être eu pitié de nous, pauvres Pogues qui n'avons pas les moyens de s'offrir de l'alcool. Ou peut-être qu'elle s'ennuyait, coincée à la maison avec sa famille pendant que son copain est en vacances à la montagne. Quand on était en quatrième, Sarah et Ki étaient meilleures amies. Sarah nous a peut-être donné un coup de main pour la protéger, même si elles sont ennemies aujourd'hui.

Ou alors, elle était simplement jalouse parce qu'on s'amusait plus qu'elle, et elle a voulu participer à sa manière.

On passe devant une immense maison. Toutes les fenêtres sont illuminées. Les Kooks qui vivent ici hébergent sûrement leurs amis et leur

famille, qui remplissent le temps des vacances leurs chambres d'amis, leur piscine et leur bateau. Les Cameron vont peut-être inviter du monde, eux aussi. Si Topper, le petit ami de Sarah, est seulement parti pour le week-end, ils passeront le reste des vacances ensemble. Je me demande si elle s'ennuiera autant que quand il était absent.

JJ réveille Pope en toussant. Ils se chamaillent aussitôt. Je pousse un soupir en apercevant une énième maison plongée dans l'obscurité. Je ne comprends pas qu'on puisse posséder un endroit pareil, face à la mer, et qu'on n'ait pas envie d'y passer tout son temps. Mais malgré les maisons vides, l'île va quand même déborder de Kooks pendant deux semaines.

C'est le problème avec les Kooks. On croit qu'ils sont rares, mais en réalité, ils sont partout.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 4

JJ

QUAND ON ARRIVE À LA PLAIE, JE TREMBLE DE LA TÊTE AUX pieds. Je jette mon short trempé et poisseux par terre et je traverse la cuisine sur la pointe des pieds. Mon père ronfle sur le canapé. La lumière est éteinte, mais la télé est allumée. J'attrape le beurre de cacahuètes dans le placard et je plonge les doigts dedans.

— Utilise une cuillère, bon sang ! grogne mon père.

Je sursaute de surprise. Il se lève, me rejoint dans la cuisine et m'arrache le pot des mains. Je me lèche les doigts.

— Tu es répugnant, me reproche-t-il.

Il déchire une serviette en papier et me la jette à la figure. Je m'essuie la main, mais j'ai encore faim.

— Et tu sens comme une distillerie, ajoute-t-il en plissant le nez.

— Toi aussi, marmonné-je, mais il ne m'entend pas.

Ou il fait semblant de ne pas m'entendre.

Je ne suis jamais entré dans une distillerie, mais je sais que mon père est bourré.

— Regarde-toi ! lance-t-il en rangeant le pot de beurre de cacahuètes. Tu bois déjà à ton âge, et Dieu sait ce que tu fais d'autre ! Si tu continues sur cette voie, tu vas rater ta vie.

Il secoue la tête d'un air écœuré. Je sais que je devrais me taire. Kiara n'arrête pas de me répéter qu'il faut que je réfléchisse avant de parler. Mais c'est plus fort que moi.

— Je marche dans les pas de mon père, remarqué-je.

Il me gifle. Sous le choc, je me cogne la tête contre le placard. Mes dents claquent.

— À ton âge, je ne buvais pas ! se défend mon père.

Il se dirige vers le canapé, s'assoit et fixe la télé, comme si rien ne s'était passé. Comme s'il ne venait pas de frapper son fils.

— Je pense même que j'ai commencé à boire quand tu es arrivé, ajoute-t-il en souriant.

C'est faux. Je le sais. Mon père n'était pas sobre avant ma naissance. Mais ma mère n'est pas là pour le confirmer.

— Quand on vit avec un enfant aussi décevant, on a besoin de se changer les idées, conclut-il.

J'aurais préféré qu'il se taise et qu'il continue à me frapper.

Je fonce vers ma chambre.

— Nettoie derrière toi ! crie-t-il dans mon dos.

Je ne sais pas s'il parle de la cuisine – qui n'est jamais propre – ou du short que j'ai laissé traîner par terre. Je ne me retourne pas pour en avoir le cœur net. Je claque la porte derrière moi, mais mon père est toujours trop proche. Sa voix résonne dans mes oreilles.

Ma chambre et la chambre d'hôtel de tout à l'heure sont tellement différentes que je n'arrive pas à croire qu'elles coexistent sur la même planète, encore moins sur la même île. Le lit de l'hôtel est le plus grand lit que j'aie vu de ma vie, tout comme cet écran plat gigantesque. Le mini-frigo n'en était même pas un. Enfin, si, c'était un frigo, mais il était encastré dans le placard sous la télé et se fondait dans le décor. Je suis sûr que mon père ne sait même pas que ce genre de frigo existe. Jusqu'à aujourd'hui, je ne le savais pas non plus.

Je secoue la tête en espérant me débarrasser de lui – de sa voix, de ses mots, de sa gifle. Je me frotte le visage, et je remarque que j'ai du sang sur les mains. Je me suis sûrement mordu la lèvre quand il m'a giflé.

J'ouvre la porte de ma chambre et je sors de la maison en courant. Dehors, je respire profondément, mais l'air est tellement froid que j'ai du mal à reprendre mon souffle. D'ailleurs, je n'ai plus froid. J'ai l'impression d'être brûlant comme une boule de feu.

Dans le noir, notre maison ressemble à une cabane. Même le sous-sol de l'hôtel était plus attrayant. Mais quand je repense à l'hôtel, je revois surtout les familles en train de dîner ensemble au restaurant. Ils n'avaient peut-être

pas l'air de s'amuser, mais il y avait quelque chose de... *paisible*. Qui que soient ces gens, et si ennuyeuse soit leur vie, ils ne rentreront pas dans un taudis ce soir, et ils ne seront pas accueillis par un père comme le mien.

On dit que l'argent ne fait pas le bonheur. C'est un mensonge. Les gens riches vivent dans des endroits majestueux, avec des employés qui nettoient derrière eux. Les femmes et les mères n'abandonnent pas leurs maris et leurs enfants à la recherche d'une vie meilleure, parce qu'elles mènent *déjà* une vie parfaite – une maison magnifique, une famille idéale.

Je les revois, toutes ces familles confortablement installées sur la terrasse de l'hôtel, tous ces pères qui rentrent du travail en costume-cravate et demandent à leurs enfants comment s'est passée leur journée, puis les invitent à jouer au base-ball dans le jardin au lieu de se poser devant la télé comme des zombies bourrés.

Je fais les cent pas en m'arrêtant de temps en temps pour boxer dans le vide.

Qu'ils aillent tous se faire voir, ces enfoirés de riches qui débarquent sur notre île avec leurs voitures de luxe, leurs robes d'été et leurs talons hauts pour boire du champagne qui a un goût de pisse !

Je déteste les vacances.

Je déteste que notre île soit envahie de Kooks.

De *Tourons*.

Cette fois, le mot ne me fait même pas rire.

Je ne suis à l'abri nulle part. Quand je sors de chez moi, les Kooks sont partout. À la maison, je suis coincé avec mon père.

Je grimpe dans mon hamac. Ce n'est pas la première fois que je dors dehors pour éviter d'être à l'intérieur avec lui. Les touristes ne traînent jamais dans ce quartier. Au moins, ici, je suis tranquille.

Mais quand je ferme les yeux, je les vois à nouveau.

Tous ces gens qui s'invitent sur notre territoire.

Est-ce qu'ils savent que les Pogues respirent le même air qu'eux ?

Non. Comme Kiara l'a dit, les riches ne remarquent pas les gens comme nous. Ils n'ont même pas conscience qu'on habite ici. Ils se fichent

d'occuper un endroit qui *nous* appartient. Nous, les habitants à l'année dont les familles vivent sur ces îles depuis des générations.

Les Kooks locaux sont aussi détestables que les touristes. Leurs enfants vont au lycée sur le continent et s'envolent à New York, Los Angeles, Paris ou Rome quand ils en ont envie.

Mais ils finissent toujours par revenir. Ils remplissent leurs maisons trop grandes, font tourner leurs yachts et leurs SUV, réservent toutes les tables de L'Épave, dévalisent Heyward's, le magasin du père de Pope. Ils s'attendent à ce qu'on se décale quand on les croise dans la rue, se prennent pour des rois et des reines.

Ils se croient meilleurs que nous.

Mais qu'est-ce qu'ils en savent ?

C'est facile d'être *meilleur* quand on n'a pas de problèmes.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 5

JOHN B

JE RETIENS MON SOUFFLE PENDANT QUELQUES SECONDES, puis j'ouvre la porte de ma maison, la vieille cabane de pêche que mon père a surnommé le Château. Je ressens la même chose chaque fois que je franchis le seuil : une partie de moi espère que peut-être, cette fois, mon père sera là. Qu'il m'attendra, allongé sur le canapé, une bière à la main, pressé de me raconter ce qui lui est arrivé pendant son absence. Ou peut-être qu'il sera dans son bureau – qui, depuis sa disparition, est fermé à clé –, en train de travailler, les yeux rivés sur ses cartes nautiques, trop occupé ou concentré pour me parler.

Mais à *la maison*.

Et s'il m'attendait dans ma chambre, assis sur mon lit, prêt à terminer la conversation (ou plutôt la *dispute*) qu'on a commencée avant son départ ? J'aurai enfin l'occasion de m'excuser de l'avoir traité de mauvais père et de lui avoir reproché ses absences trop fréquentes, et il acceptera mes excuses en me promettant d'être un meilleur père à l'avenir. De rester ici. De ne plus jamais disparaître.

Il y a six mois, mon père est parti en mer, à la recherche d'une épave. Il n'a jamais partagé les détails de son expédition avec moi. Trois mois après sa disparition, les autorités ont voulu le déclarer « présumé mort », mais j'ai refusé de signer les papiers. Je n'allais pas baisser les bras aussi vite. J'ai grandi avec les histoires de naufrages et de tempêtes que me racontait mon père. Dans ces aventures, de nombreux marins revenaient des années plus tard, alors que leurs proches les croyaient morts. À leur retour, ils découvraient que leurs femmes s'étaient remariées, que leur maison avait été vendue, et que leurs amis avaient tourné la page. Je refuse que la même chose arrive à mon père.

Dans notre cas, le fait que ma mère se remarie ne serait pas un problème, étant donné qu'elle l'a quitté quand j'avais trois ans. Aujourd'hui, elle vit à l'autre bout du pays, dans le Colorado. Quand je pense à cet endroit (je n'y suis jamais allé – elle ne m'a jamais invité), j' imagine un État enclavé, montagneux et enneigé. Tout l'inverse d'ici. Comme si ma mère ne voulait pas seulement mettre de la distance entre elle, mon père et moi, mais aussi vivre dans un environnement aussi différent que possible du marais, du sable et du soleil.

Évidemment, quand je pousse la porte, la maison est vide. Rien n'a bougé depuis mon départ quelques heures plus tôt. La table basse est recouverte des livres que j'ai laissés traîner, comme si j'avais l'intention de faire mes devoirs. Aujourd'hui, plus aucune matière ne m'intéresse. Depuis que mon père a disparu, rien ne me semble important. Je récolte les pires notes de ma vie en histoire. Je n'ai jamais été premier de la classe, mais je n'ai jamais été aussi mauvais non plus.

Le lait tourné est toujours dans le frigo et la boîte de pizza vide est restée sur la table basse, entourée de canettes de soda à moitié vides.

Non seulement mon père est introuvable, mais mon oncle (et soi-disant tuteur) n'est pas là non plus. Parfois, JJ passe la nuit à la maison parce qu'il ne supporte plus d'être chez lui. Même s'il a tendance à mettre le bazar, je préfère sa présence à ma solitude. De tous les gens que je connais, je dois être celui qui passe le plus de temps seul.

Les Kooks, eux, ne sont jamais seuls. Ils se déplacent en meutes : familles, groupes d'amis, couples. Quand les parents Kooks laissent leurs enfants, c'est pour partir en voyage d'affaires en première classe vêtus d'un costume-cravate. Leurs pères ne disparaissent pas comme le mien. C'est peut-être même la plus grande différence qui existe entre les Kooks et les Pogues – pas l'argent, ni leurs maisons ou leurs yachts, mais le comportement de leurs parents.

Je n'ai jamais rêvé d'avoir un autre père. J'aimerais juste qu'il ne soit pas le genre qui disparaît du jour au lendemain.

Il y a un détail dont je n'ai parlé à personne. Ni à mes amis, ni à mon oncle Teddy, ni à la police. Une semaine avant son départ, mon père m'a confié qu'il devait s'en aller quelque temps. Il ne m'a pas donné les raisons, mais une chose était claire : il ne voulait pas que je m'inquiète s'il disparaissait longtemps. C'est peut-être pour cette raison qu'il m'a élevé

avec ces histoires de marins qui réapparaissent au bout de plusieurs mois ou de plusieurs années – pour que je ne perde pas espoir le jour où cela lui arriverait.

Alors, je m'accroche.

*

Je ne me rappelle pas m'être endormi sur le canapé, mais je suis réveillé par JJ qui hurle mon nom. Il ouvre la porte, enjambe un tas de fringues sales et contourne la pyramide de canettes de bière et de soda qu'on a construite ensemble. Il renverse un paquet de céréales, dont le contenu se met à rouler par terre. La course des céréales est interrompue par la montagne de linge sale.

Tout comme les devoirs, le ménage n'est pas ma priorité depuis que mon père est parti.

— John B ? Tu dors ?

Je me retiens de lui répondre que *non*, je ne dors pas, parce qu'il vient de me réveiller. Je me contente de me redresser en bâillant. Je porte encore le jean et le tee-shirt noir que j'ai enfilés la veille pour notre mission à l'hôtel.

JJ a laissé la porte ouverte derrière lui. Une brise fraîche s'engouffre dans le salon. Ma maison ne ressemble peut-être pas à celles que j'ai longées hier soir, mais elle est au bord de l'eau, comme elles. Notre bateau – le HMS *Pogue* – est amarré au dock à l'arrière.

Je jette un œil à mon portable.

— Qu'est-ce que tu fous là, JJ ? Il est sept heures du matin.

— J'ai passé une sale nuit, répond-il en haussant les épaules.

Il s'assoit sur la table basse devant moi, puis se relève. Il fait les cent pas dans le salon en marchant sur tout mon bazar comme s'il n'existait pas. Parfois, JJ est nerveux et tendu, mais je ne l'ai jamais vu dans un état pareil.

— Mec, tu as bu vingt Red Bull ou quoi ? m'étonné-je.

— Hein ? Non. Je n'ai pas beaucoup dormi, c'est tout.

— OK.

Je secoue une canette tiède après l'autre, à la recherche de la plus remplie. Je bois une gorgée de Coca. Il n'a plus de bulles ni de goût.

— J'ai bien réfléchi, annonce JJ en se retournant vers moi.

— Ça t'arrive ?

JJ lève les yeux au ciel.

— La ferme. J'ai décidé que ce n'était pas juste que les Kooks soient les seuls à être en vacances.

— Qu'est-ce que tu racontes ? On est en vacances. On n'a pas cours pendant deux semaines.

— Je ne parle pas du lycée. Eux, ils *partent* en vacances, ils dorment dans des hôtels, ce genre de trucs.

— Je sais, dis-je. La vie est injuste. C'est ce que les adultes passent leur temps à nous répéter.

— Je ne parle pas de justice ! s'agace JJ. Je parle de *s'amuser*.

— S'amuser comment ? demandé-je d'un ton las.

— Puisque les Tourons passent leurs vacances sur *notre* île, on devrait les passer *ailleurs*.

— Où ? Chez eux, sur le continent ?

— Pourquoi pas ? répond JJ en souriant. Mais ce n'est pas ce que j'avais en tête.

Il arrête enfin de s'agiter et se rassoit sur la table basse.

— Et si on partait quelques jours à la pêche, Pope, Ki, toi et moi ? suggère-t-il.

— À la pêche ? On en a déjà parlé, mec. Les vacances de printemps, c'est le pire moment pour pêcher dans les OBX.

Les Tourons dévalisent les rayons de matériel de pêche et s'attroupent dans le marais. On a plus de chance de trouver des déchets que des poissons.

— Justement ! insiste JJ. On ne va pas pêcher ici. On va aller dans les Frying Pan Shoals.

— Le Cimetière de l'Atlantique ?

— Pardon ?

— C’est mon père qui appelait cette zone comme ça, me rappelé-je en souriant. À cause de tous les bateaux qui ont fait naufrage là-bas. C’est une sorte de mini triangle des Bermudes. D’ailleurs, techniquement, les Frying Pan Shoals sont *dans* le triangle des Bermudes.

Mon regard se pose sur la porte du bureau de mon père, derrière laquelle se trouvent les cartes nautiques du monde entier. Il m’a parlé des Frying Pan Shoals, un banc de sable au large de la côte, il y a quelques années.

— Il n’y a rien à voir là-bas à part un phare désaffecté, expliqué-je. Ils l’ont transformé en hôtel pendant quelque temps, mais c’était il y a vingt ans.

— Mec, je ne comptais pas t’inviter en week-end romantique dans un hôtel.

Je lève les sourcils, faisant mine d’être vexé.

— Tu crois que tu trouveras mieux que moi ?

— *Tellement* mieux, s’amuse JJ. Alors, qu’est-ce que tu en penses ? On pourrait passer un ou deux jours là-bas. On dormira sur le *Pogue*. On fera de la pêche au harpon. Pas besoin d’appât !

Je me frotte les yeux en bâillant.

— Pour résumer, tu me proposes une sortie pêche entre mecs dans le Cimetière de l’Atlantique à bord de mon bateau.

— Oui, mais pas entre mecs. Ki sera de la partie.

J’hésite. C’est tentant, mais je n’ai pas passé une seule nuit hors de la maison depuis la disparition de mon père. Et s’il revenait en mon absence ?

JJ se lève et se remet à faire les cent pas.

— Comment tu fais pour supporter ça ? s’impatiente-t-il.

— Supporter quoi ?

— D’être coincé sur cette île quand elle est envahie de Kooks ! Ils prennent toute la place. Ils respirent notre air. Et puis, on a tous les deux besoin de se changer les idées, pas vrai ?

Il montre ma maison vide d’un geste, puis plonge son regard dans le mien, d’un air étonnamment grave. Pendant quelques secondes, je me demande s’il va me parler de son père ou du mien.

— À bas les Kooks ! déclare-t-il.

JJ passe une main dans ses cheveux blonds. Il porte la marque d'un coup sur la joue gauche, qui fait ressortir ses yeux bleus. Inutile de lui demander ce qui lui est arrivé, ni s'il veut partir pour éviter les Tourons ou son père.

Je balaie la pièce du regard. J'ai vécu ici toute ma vie, mais c'est sur l'eau que je me sens à ma place. Je m'imagine en train de traverser le marais et l'océan sur mon bateau, en direction des Frying Pan Shoals, mon harpon à la main, à la recherche de poissons dans les hauts-fonds.

JJ a raison. On a besoin d'échapper à tous ces abrutis de riches qui envahissent notre île.

— Ouais, décidé-je. À bas les Kooks.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 6

JJ

JE NE SAIS PLUS À QUELLE HEURE CETTE IDÉE M'EST VENUE. À deux heures, trois heures, quatre heures du matin ? Je n'ai quasiment pas fermé l'œil de la nuit. Il faut dire que le hamac n'est pas aussi confortable que le lit douillet de l'hôtel. J'ai fait tourner mon briquet entre mes doigts et je l'ai allumé et éteint pendant des heures. J'avais trop chaud, puis trop froid, puis le soleil s'est levé.

Alors, j'ai rejoint John B chez lui.

Sa maison est un dépotoir, comme la mienne, mais ce n'est pas si terrible quand on sait qu'aucun adulte n'est là pour le recadrer. Mon père n'est pas un adepte du ménage, mais il me demande souvent de « nettoyer mon bordel » avant de s'endormir sur le canapé. Parfois, je lui obéis. Parfois, non.

— Ton père ne va pas t'en vouloir si tu pars pendant deux jours ? me demande John B.

Je hausse les épaules. Je suis prêt à parier que mon père ne s'est même pas rendu compte que je ne suis pas rentré hier soir. Il ne pense jamais à moi, sauf quand je suis planté devant lui.

Et puis, cette idée, je l'ai aussi eue pour John B. Il a besoin de changer d'air et d'arrêter de tourner en rond en attendant le retour de son père.

Parfois, je me dis que c'est le mauvais père qui a disparu.

Souvent, même.

Mais c'est le genre de choses qu'on pense et qu'on n'avoue pas à voix haute. Même moi, qui ne réfléchis jamais avant de parler.

Et puis, je ne le pense pas *vraiment*. Même si Big John a toujours été un meilleur père, je ne souhaite pas la mort du mien. Et si le simple fait d'y

penser lui portait malheur ? Je ne crois pas à la magie ni au mauvais sort, mais on n'est jamais trop prudent.

— Allons faire des provisions, suggère John B.

On se rend à Heyward's – le magasin du père de Pope – et on y achète les produits les plus raisonnables : bouteilles d'eau, paquets de céréales et chips. (Comme d'habitude, les Tourons ont dévalisé les rayons, mais on fait avec.) On achètera la bière ailleurs. Ki nous dégoutera peut-être quelques bouteilles derrière le bar de L'Épave. Si seulement celles que je portais dans mon short hier soir avaient survécu à la course-poursuite !

On charge nos affaires sur le *Pogue*. On emporte nos cannes à pêche, des appâts et deux fusils harpons.

— Il paraît que les Frying Pan Shoals, c'est le paradis de la pêche au harpon.

Je l'ai lu sur Internet hier soir.

— Si c'est le paradis, je suis partant, répond John B en fixant l'eau d'un air absent.

Je me demande si j'ai dit quelque chose qu'il ne fallait pas. Est-ce que John B pense que son père est au paradis, ou perdu au large ? John B est convaincu que son père n'est pas mort. Du moins, c'est ce qu'il prétend. Mais Big John est parti depuis très longtemps. Difficile de ne pas craindre le pire.

Au fond, je pense que John B se prépare aussi à cette éventualité.

Voilà pourquoi cette sortie va lui faire du bien. Il faut qu'il sorte de chez lui et se concentre sur les poissons. Qui sait ? À notre retour, son père sera peut-être revenu.

— Que disent les prévisions ? demande-t-il.

— Hein ?

— La météo, dit-il en levant les yeux au ciel. Il va faire quel temps ?

— Ah ! Un temps parfait pour la pêche.

John B a beau me connaître par cœur, même lui a du mal à savoir quand je mens.

En fait, je n'ai même pas pensé à jeter un œil aux prévisions météo. Tout ce que je veux, c'est sortir de cette île, qu'il pleuve ou qu'il vente.

Et puis, qu'est-ce qu'ils en savent, ces présentateurs météo ? Ce n'est pas comme s'ils allaient nous parler des conditions de l'océan à l'endroit exact où on se rend. La météo en mer est imprévisible. Ils pourraient annoncer une tempête, et on se retrouverait avec du soleil, et vice-versa. Je refuse que des suppositions nous empêchent de quitter l'île.

Les conditions sont parfaites *maintenant*. Il y a du soleil, pas un nuage à l'horizon, et une brise fraîche caresse la surface de l'eau. Il ne fait pas aussi chaud qu'hier. Cette fois, je porte un pantalon, un sweatshirt et une veste par-dessus, des bottes, des chaussettes épaisses, et j'ai emporté un bonnet et des gants. En mer, on a vite froid.

— Allons chercher les autres, décidé-je. Ensuite, on prend la route ! Enfin... *l'eau*.

John B me sourit, puis son regard se pose à nouveau sur le marais. Je ne pense pas qu'il ait conscience du temps qu'il passe à fixer l'horizon, comme s'il attendait quelque chose. Ou plutôt quelqu'un.

Chaque fois que ça arrive, il ne m'entend plus, ni Ki, ni Pope. Comme s'il était en transe.

Il prie peut-être pour que les dieux de la mer lui rendent son père.

Je laisse John B passer devant et, cette fois, c'est moi qui me retourne vers l'eau. Je récite une prière silencieuse, puis je demande aux dieux de la mer de nous offrir du beau temps – et, si possible, un mérou géant.

CHAPITRE 7

JJ

— *DES POINTS EN PLUS ? M'ÉTONNÉ-JE* COMME SI JE N'AVAIS jamais entendu ces mots de ma vie.

En vérité, je les ai déjà entendus, mais je ne les ai jamais *prononcés*.

John B et moi venons d'arriver chez Pope. Il est assis dans sa cuisine, avec une pile de livres et un cahier recouvert de son écriture soignée – on dirait un texte imprimé – devant lui.

— Tu es sérieux, mec ? insisté-je en attrapant son cahier. Tu sais qu'on est en vacances ?

— Rends-le-moi, JJ ! grogne Pope.

Il a sûrement peur que j'arrache les pages et qu'il soit obligé de passer ses vacances à les recoller au lieu de travailler sur son projet pour obtenir « des points en plus ».

Pope est le genre de personne qui non seulement les *obtient*, mais surtout *demande* du travail en plus pour les obtenir. Je suis sûr qu'il est allé voir notre prof à la fin du cours et l'a forcé à lui donner des devoirs supplémentaires pour les vacances.

Contrairement à ma maison et à celle de John B, celle de Pope est immaculée. Elle n'est pas plus grande que la mienne – deux chambres, une salle de bains, pas d'étage – mais elle est mille fois plus belle.

Les parents de Pope lui confient des tâches ménagères depuis son enfance. Quand il était petit, il y avait une liste de corvées sur le frigo, et Pope les rayait chaque fois qu'il en avait terminé une : faire le lit, nettoyer la table, vider le lave-vaisselle. Parfois, sa mère ajoutait une étoile ou un plus à côté des tâches que Pope avait particulièrement bien effectuées.

C'est peut-être là qu'est née son histoire d'amour avec les bonnes notes.

Franchement, je pense que Pope est du genre à faire le ménage même si ses parents ne le lui demandent pas. Il aime quand tout est rangé et organisé. Parfois, je le surprends en train de nettoyer chez John B, comme s'il était incapable de s'amuser tant qu'il n'a pas jeté le sac poubelle dans la benne à ordures.

Je tiens son cahier au-dessus de ma tête et fais mine d'arracher une page. Jamais je ne ferais un truc pareil à Pope – je trouve son obsession pour les études ridicule, mais je sais à quel point c'est important pour lui. Malgré tout, j'adore le voir grimacer.

— Arrête ! ronchonne-t-il.

Pope se lève tellement vite que sa chaise s'écrase par terre. Il implore John B du regard, mais mon meilleur ami se contente de croiser les bras et de sourire.

— JJ a raison, remarque-t-il. Faire ses devoirs, c'est gaspiller ses vacances. On devrait te confisquer ce cahier pour que tu sois obligé de te reposer cette semaine.

John B m'arrache le cahier des mains et fait semblant de le lire en imitant la voix d'un prof.

— $E = mc^2$? Être ou ne pas être ? L'équation quadratique ?

— Allez, les mecs ! nous supplie Pope. Mon père va me tuer si je ne réussis pas ce projet !

Je lève les yeux au ciel. Son père serait sûrement déçu, mais au fond, c'est surtout Pope qui est exigeant avec lui-même.

— Qu'est-ce que tu en penses, JJ ? reprend John B. Est-ce qu'on laisse ce sage étudiant retourner à ses révisions ?

— Sûrement pas ! réponds-je. Pope, tu aimes apprendre de nouvelles choses, pas vrai ? Eh bien, John B et moi, on peut t'apprendre à t'éclater.

— Exactement, renchérit John B. Servons-nous de cette sortie de pêche pour enseigner la valeur des vacances à notre ami.

— Il y a des lacunes à combler dans ton éducation, ajouté-je. Faire la fête, ou ne pas faire la fête.

— Pêcher, ou ne pas pêcher, dit John B.

— Partir en vacances, ou faire ses devoirs.

Pope a les yeux rivés sur son cahier. John B finit par le lui rendre en souriant.

— Considère cette intervention comme ta première leçon, le taquine-t-il.

Pope a l'air tellement soulagé que j'éclate de rire en sortant de chez lui.

— Je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi paniqué à l'idée de ne *pas* faire ses devoirs.

— C'est Pope, me rappelle John B en haussant les épaules.

— Ouais. C'est Pope.

*

— Non ! Pas toi ! m'écrié-je, frustré par la réponse de Kiara.

John B m'a demandé d'aller lui parler pendant qu'il prépare le *Pogue* pour notre départ. Malheureusement, Ki ne tient pas suffisamment en place pour entretenir une conversation. Je la suis dans le restaurant tandis qu'elle valse d'une table à l'autre, un plateau en équilibre sur son épaule, à servir les boissons, les palourdes frites et les pattes de crabes commandées par les touristes. Elle porte un jean bleu clair et un sweatshirt avec « L'Épave » inscrit dessus. Elle a attaché ses longs cheveux en un chignon qui rebondit sur sa tête.

Comme toujours, je me demande pourquoi une fille aussi cool traîne avec des pauvres mecs comme John B, Pope et moi.

— Arrête, JJ ! me reproche Ki entre deux commandes et deux sourires hypocrites offerts aux Kooks, qui ne s'en aperçoivent même pas. Tu sais que mon père me force à travailler pendant les vacances.

— Je sais, mais ça, c'était avant !

— Avant quoi ? soupire-t-elle.

— Avant que j'élabore ce formidable plan.

Kiara s'arrête pour me regarder droit dans les yeux.

— Rappelle-moi ton plan.

— On va pêcher dans les Frying Pan Shoals.

Kiara lève les yeux au ciel.

— JJ, tu sais que je n’aime pas la pêche. Crois-moi, je vois assez de poissons ici.

— On n’y va pas pour pêcher ! insisté-je. Enfin, si, John B et moi, on va pêcher, mais toi, tu peux te contenter de bronzer et de lézarder sur le bateau.

— On est en mars, pas en août ! me rappelle Ki. Je vais geler sur place pendant que vous comparez la taille de vos poissons.

Elle me pousse et va chercher une commande en cuisine.

— Tu sais aussi bien que moi que John B en a besoin, argumenté-je à son retour.

Kiara s’arrête net et m’attire dans un coin plus calme du restaurant.

— C’est-à-dire ? demande-t-elle.

— On ne va pas le laisser se morfondre dans sa maison vide pendant toutes les vacances, à attendre que Big John revienne !

— S’il revient un jour, ajoute Ki en se mordant la lèvre.

— Exactement.

Je ne précise pas que j’ai besoin d’air, moi aussi. Que je ne veux pas être coincé chez moi avec mon père pendant deux semaines. J’espère que Ki n’a pas remarqué la trace laissée par sa gifle.

Je ne veux pas qu’elle ait pitié de moi.

Je veux que *personne* n’ait pitié de moi.

Et puis, même si elle s’en rendait compte, je ne pense pas que ça suffirait à la convaincre de nous suivre. Je déteste l’admettre, mais Ki se soucie davantage des états d’âme de John B que des miens.

— Tu as raison, avoue-t-elle d’un air songeur.

Alors qu’elle est sur le point de céder, son père l’appelle à l’autre bout du restaurant.

— Kiara ! La table deux attend ses palourdes !

L’expression de Kiara change aussitôt. Elle ne pense plus à John B. Elle est focalisée sur son père, sur son restaurant, et sur la table deux.

Merde.

— Désolée, JJ. Tu sais que je viendrais si je le pouvais.

— Je sais, dis-je en cachant ma déception.

— Attrape un gros poisson pour moi, OK ?

— Tu détestes la pêche, lui rappelé-je.

John B, Pope et moi avons l'habitude d'écouter ses sermons sur la surpêche et ses conséquences sur l'environnement.

— Bien sûr, mais je sais que vous aimez ça, répond-elle. Amusez-vous bien.

— On s'amusera moins sans toi.

Kiara m'offre un grand sourire. Pendant quelques secondes, j'ai l'impression qu'elle va m'embrasser sur la joue, mais elle repart déjà.

— Prends soin de John B, d'accord ? lance-t-elle en s'éloignant.

— Promis.

Je glisse une main dans ma poche, où se trouve le couteau suisse que j'ai piqué à mon père ce matin. Au fond, Kiara sait que je suis capable de prendre soin de *moi*.

CHAPITRE 8

JOHN B

JE CONDUIS LE *POGUE* À TRAVERS LES MARAIS DERRIÈRE le Château. C'est un vieux bateau – je l'ai depuis toujours – mais je le connais par cœur, et je suis (quasiment) convaincu qu'il va tenir le coup. JJ a souvent des idées saugrenues, mais j'avoue que celle-ci est excellente. Il a beau faire frais, le soleil brille et se reflète dans l'eau. Une journée parfaite pour la pêche.

— Kiara et Pope ne savent pas ce qu'ils ratent, se vante JJ en posant ses jambes sur la glacière. Imagine la tête qu'ils feront quand on reviendra avec le bateau chargé de mérous !

Je lève les yeux au ciel. Ki déteste la pêche. Je me doutais que JJ aurait du mal à la convaincre de nous suivre, et qu'il serait quasiment impossible de détourner Pope de ses devoirs. Malgré tout, je ne me rappelle pas la dernière fois où JJ et moi avons fait quelque chose sans eux.

Je n'ai jamais navigué jusqu'aux Frying Pan Shoals, mais grâce à mon père, je sais comment y aller. C'est un long banc de sable au large du Cape Fear. Les bancs de sable sont dangereux parce qu'on ne les voit pas à tous les coups. On pense se trouver en eau profonde, et quand on en percute un, il est déjà trop tard.

Les Frying Pan Shoals posent des problèmes aux navires et aux marins depuis les débuts de l'exploration européenne, quand les États-Unis ne comptaient qu'une poignée de colonies. D'après mon père, de 1994 à 2008, plus de cent trente épaves ont été découvertes dans cette zone. Bref, c'est risqué, même pour les marins les plus expérimentés, mais les poissons se rassemblent autour de ce banc de sable, ce qui en fait une excellente destination de pêche. Quand il fait chaud, on peut même marcher sur le sable avec de l'eau jusqu'aux genoux.

Un hors-bord flambant neuf occupé par des Kooks nous double à toute vitesse en nous éclaboussant. JJ secoue la tête d'un air dégoûté.

— Ils louent vraiment des bateaux à n'importe qui, se plaint-il.

On n'est pas censé aller aussi vite dans le marais, mais ces Tourons n'en ont clairement rien à faire.

Je suis le hors-bord avec le *Pogue* et je le laisse rebondir sur les vagues que les Kooks ont laissées derrière eux. On a presque l'impression de surfer. Le *Pogue* est peut-être vieux, mais je veux montrer à ces touristes que je me débrouille mieux avec lui qu'ils ne le feront jamais avec leur bateau hors de prix.

— Excellent ! se réjouit JJ.

Mon père m'a appris à conduire un bateau avant une voiture. Il m'emmenait pêcher tous les dimanches pendant que les autres pères emmenaient leurs fils à l'église. Il m'a appris à lire les cartes nautiques avec autant de patience et de détermination que les parents qui enseignent la lecture et les tables de multiplication à leurs enfants. Je ne me souviens même pas de la première fois où je suis parti en mer avec lui tellement j'étais jeune.

Le *Pogue* tangue sur le courant provoqué par le hors-bord. Je donne un coup de volant et j'éclabousse les Tourons à leur tour. Ils nous insultent aussitôt.

— Vous l'avez bien cherché ! lance JJ.

On sort du marais et on met le cap sur l'océan.

Je me souviens encore du premier dimanche où JJ a débarqué au Château. On devait avoir six ou sept ans. Le père de JJ avait la gueule de bois après un samedi soir trop arrosé. JJ a frappé à notre porte à l'aube, un paquet de céréales rassises à moitié vide à la main. Finalement, peu de choses ont changé depuis.

Mon père nous a préparé des œufs brouillés et on est partis à la pêche tous ensemble. JJ et moi avons partagé une canne à pêche. Ce jour-là, mon père nous a raconté que les mérous grandissent jusqu'à leur mort. JJ et moi avons passé la journée à imaginer que des mérous géants nageaient sous le bateau.

On n'a jamais vu de mérous géants, mais on en a pêché deux de taille normale, et on a regardé les dauphins jouer dans les vagues en rentrant à la maison. Mon père nous a appris à nettoyer les poissons et les a fait griller lui-même. C'est à ce jour un des meilleurs repas de ma vie.

Suite à cette sortie, JJ a pris l'habitude de passer chez nous tous les dimanches, à condition qu'il fasse beau et que mon père soit là. J'étais content que JJ nous accompagne, mais maintenant que mon père n'est plus là, je regrette de ne pas avoir passé plus de temps seul avec lui. J'aurais pu lui poser plus de questions. Je saurais même peut-être où il est parti, ou il m'aurait emmené avec lui.

Quelques années plus tard, nos sorties dominicales ont pris fin. Au fil du temps, j'ai eu envie de passer mes week-ends avec mes amis plutôt qu'avec mon père. Avec du recul, je regrette aussi ce choix.

Je me rattraperai à son retour. On passera à nouveau nos dimanches ensemble. Il me racontera ses aventures, comme il me racontait ses histoires de mérous géants à l'époque.

— Mec ? lance JJ, interrompant mes divagations. Tu as la tête ailleurs.

— Je repensais aux poissons qu'on pêchait avec mon père.

— C'était la belle époque. Il nous a tout appris.

— Tu te rappelles la première fois qu'il nous a laissés pêcher au harpon ?

On avait douze ans. Mon père avait abandonné les cannes à pêche à la maison et nous avait emmenés dans le marais avec un seul fusil harpon. JJ et moi avons appris à l'utiliser chacun notre tour. Mon père a insisté sur les dangers de la pêche au harpon, et nous a fait promettre de ne jamais la pratiquer en son absence.

Je ne crois pas qu'il nous en voudrait de partir à la pêche au harpon sans lui aujourd'hui. Il penserait sûrement qu'on est assez grands pour pêcher sans lui. Après tout, il considérerait que j'étais assez grand pour supporter son départ et son absence. Ou alors, il croyait qu'oncle Teddy serait un meilleur tuteur.

— J'ai harponné mon premier poisson avant toi, se pavane JJ.

— N'importe quoi ! J'en ai pêché au moins trois avant que tu y arrives !

J'ai même réussi du deuxième coup. Mon père m'a tapé dans le dos pour me féliciter, visiblement impressionné.

— Pas dans mes souvenirs, me taquine JJ.

Je m’apprête à faire une blague sur la pertinence de ses souvenirs, mais je prends conscience que si mon père était là, il se rappellerait qui a pêché le premier poisson ce jour-là. Tout à coup, il me manque tellement que j’en ai mal au cœur. Il me manque tout le temps, mais il y a des moments plus difficiles que d’autres.

— Tu sais, c’est grâce à ton père que je me suis intéressé aux moteurs, me confie JJ.

— Ah bon ?

— Ouais. Tu ne te souviens pas ? Un jour, le moteur du *Pogue* n’arrêtait pas de tomber en panne. On a quasiment dû démonter tout le bateau pour rentrer à la maison.

— Ça ne me dit rien, avoué-je.

JJ exagère sûrement. Le moteur est accroché à l’arrière du bateau. Pas la peine de le démonter pour le réparer.

JJ penche la tête sur le côté. Ses cheveux blonds lui fouettent le visage. Contrairement à moi, il ne porte pas de casquette. J’aime avoir la vue dégagée pour discerner tout ce qui se passe devant moi, même quand le soleil scintille à la surface de l’eau.

— Tu sais quoi ? songe JJ. Je pense que tu n’étais pas là ce jour-là.

— Je n’étais pas là ?

— Non. C’était en semaine. J’avais séché les cours. Toi, tu étais trop sage pour me suivre. Je suis allé voir ton père et il m’a emmené pêcher.

— Trop sage ? m’étonné-je, perplexe.

— Pas autant que Pope, mais bien plus que moi, s’amuse JJ.

Je ne lui souris pas en retour. En vérité, je suis *jaloux* que JJ ait passé du temps en tête à tête avec mon père. Même quand j’étais plus jeune, mon père partait tout le temps en mer, à la recherche de je-ne-sais-quoi. J’aurais dû lui demander où il allait, et pourquoi. Je repense à tous les dimanches où on aurait pu aller pêcher tous les deux s’il avait été là, et si j’avais demandé à JJ de rester chez lui.

Je secoue la tête comme un chien qui s’ébroue après un bain. JJ n’a rien fait de mal. Il avait raison de fuir son père, qui n’est pas le genre de

personne qui t'emmène pêcher ou qui t'apprend à réparer un moteur. JJ avait sûrement besoin de mon père autant que moi.

Malgré tout, j'ai quand même la sensation d'avoir perdu un temps précieux.

— Tu ne trouvais pas ça bizarre de passer autant de temps avec mon père ? demandé-je.

J'essaie de contrôler ma voix, mais elle est beaucoup plus froide que d'habitude.

— Bizarre ? s'étonne JJ. Ton père était génial !

— *Était ?*

Je déteste quand on parle de lui au passé, comme s'il n'allait jamais revenir.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, se défend JJ. Je parle de quand on était petits.

Finalement, cette sortie de pêche était une mauvaise idée. Un énième mauvais plan de JJ.

On devrait faire demi-tour.

Je devrais rester à la maison. Au cas où.

Le moteur se met à crachoter. Je me penche au-dessus pour l'examiner. S'il nous lâche au large, on ne rentrera jamais. Quand je me retourne, JJ est planté devant moi, un harpon à la main.

CHAPITRE 9

JJ

— QU'EST-CE QUE TU FOUS ? HURLE JOHN B.

— Ça ne te rappelle rien ? demandé-je en riant.

Je ne ferai jamais de mal à John B – du moins, pas volontairement. Mais il est temps de lui changer les idées. C'est le but de cette sortie. Je veux qu'il arrête de penser à son père pendant quelques jours.

Et que j'arrête de penser au mien.

— Me rappeler quoi ? demande-t-il.

— Notre première pêche au harpon à deux !

John B sourit aussitôt. Après que Big John nous a appris à pêcher au harpon, je ne pensais plus qu'à ça. Il nous a fait promettre de ne pas y aller sans lui, mais c'était plus fort que nous.

— Espérons que cette sortie se passera mieux que celle dont tu parles, soupire John B.

— Ce n'était pas si terrible que ça.

— Tu m'as planté un harpon dans le pied, me rappelle-t-il.

— C'était une petite égratignure !

— J'ai failli perdre un orteil !

— Tu exagères.

C'était l'été entre la cinquième et la quatrième. Big John n'était pas là. Il était de plus en plus absent. On avait l'habitude de ses voyages mystérieux, mais c'en était arrivé au point où il n'avait quasiment plus le temps de nous emmener pêcher. À l'époque, il ne partait pas plus de un ou deux jours d'affilée. J'imagine qu'il savait qu'il ne pouvait pas laisser John B tout seul plus longtemps. Pas comme maintenant.

J'avais convaincu John B de me rejoindre dans le marais derrière le Château avec son fusil harpon – je n'avais pas encore le mien. « Juste pour s'entraîner », avais-je promis. On se contenterait de travailler notre technique pour être meilleurs lors de notre prochaine sortie avec son père. Mais quand est arrivé mon tour de tenir le fusil harpon, j'ai voulu faire une blague en visant John B au lieu des poissons. Le fusil m'a échappé.

— C'était un accident, me défends-je.

— C'était douloureux, insiste John B en secouant la tête et en souriant à la fois.

Ce soir-là, quand Big John est rentré, il nous a emmenés à l'hôpital. John B a eu droit à trois points de suture au gros orteil. Quand mon père a débarqué et a demandé ce qui s'était passé, Big John m'a protégé. Il lui a dit qu'il était présent quand c'était arrivé, que la sortie de pêche était son idée. C'est la première fois que quelqu'un mentait pour moi.

Un peu plus tard, il m'a pris à part et m'a fait jurer d'être plus prudent à l'avenir.

— John B et toi, vous devez prendre soin l'un de l'autre, avait-il conclu.

Il n'était pas en colère, mais je n'avais jamais vu Big John aussi sérieux. Aujourd'hui, je me demande s'il savait qu'il ne serait pas toujours là pour s'occuper de John B... et il était déjà évident que mon père ne le ferait pas à sa place.

Parfois, je me dis que John B et moi sommes plus responsables que nos propres pères.

*

Alors qu'on approche de notre destination, John B se concentre sur la navigation. On n'appelle pas cette zone le Cimetière de l'Atlantique pour rien. Un seul faux pas et notre petit bateau pourrait s'échouer sur le sable.

Heureusement pour nous, les conditions sont parfaites.

— On s'arrête ici ? suggère John B.

— Parfait. J'entends déjà les mérous géants approcher.

John B lève les yeux au ciel en jetant l'ancre.

À l'époque où on allait pêcher avec son père, j'avais conscience que j'étais peut-être de trop. John B et son père ne m'ont jamais reproché de les suivre, mais parfois, je me demandais s'ils voulaient vraiment que je sois là. Je n'ai jamais eu l'intention de dérober son père à John B. Je lui étais juste reconnaissant de me faire oublier le mien.

Si Big John ne revient pas, je crains que mon meilleur ami m'en veuille de lui avoir volé le peu de temps dont il a pu profiter avec son père.

Bref, c'est à mon tour d'avoir besoin de me changer les idées.

Heureusement, la pêche au harpon requiert une totale concentration. Ce n'est pas comme jeter un hameçon à l'eau et attendre qu'un poisson morde. C'est Big John qui me l'a appris. Il nous a expliqué que la pêche au harpon existe depuis des milliers d'années. Un jour, alors qu'il me montrait comment se servir du fusil harpon, il m'a raconté qu'il y avait des peintures de phoques pêchés au harpon datant d'il y a plus de seize mille ans dans des grottes en France.

Aujourd'hui, des pêcheurs pratiquent même la pêche au harpon sous-marine. C'est illégal dans certains endroits, car plusieurs espèces de poissons sont en voie d'extinction à cause de la surpêche. (Kiara en parlerait mieux que moi.)

Les meilleures conditions pour la pêche au harpon, c'est une mer calme et claire. D'après Big John, la pêche telle qu'on la pratique – depuis le bateau, en eau peu profonde – est la plus ancienne.

Il existe deux types de fusil harpon : pneumatique ou à sandows. Les nôtres sont à sandows. Le fusil propulse un harpon qui empale le poisson. La gâchette se trouve sur la poignée. C'est une sorte de mélange entre le tir au fusil et le tir à l'arc.

John B et moi nous penchons au-dessus de l'eau en attendant qu'un poisson apparaisse. Après quelques minutes de silence, je m'avoue déjà vaincu :

— Ki avait raison, avoué-je.

— À propos de quoi ?

— Elle trouve que la pêche c'est ennuyeux.

J'adore attraper un poisson, mais l'attente n'est pas mon moment préféré.

— Ce n'est pas ennuyeux, JJ. C'est excitant.

— Tu ressembles à Pope avec sa passion pour les études. Comme si *apprendre* quelque chose était aussi fun que de le *faire*.

— C’est le cas pour Pope, remarque-t-il en haussant les épaules.

— Je sais.

John B montre un point du doigt. Un mérou approche du bateau. Il n’est pas géant, mais il est d’une bonne taille. John B brandit son fusil harpon et me demande, en silence, s’il peut être le premier à tirer. Je hoche la tête. Il tire. Je me place derrière lui pour le retenir si besoin. Il arrive que des gens tombent. Beaucoup de pêcheurs au harpon se tiennent debout dans l’eau, mais il fait trop froid et on n’a pas de combinaison de plongée.

John B rate le poisson.

— Trop haut, grogné-je.

Il hoche la tête. Quand on repère un poisson, il faut prendre en compte la lumière qui se reflète sur l’eau, qui donne souvent l’impression que le poisson est plus près de la surface qu’il ne l’est vraiment. Il faut toujours viser plus bas qu’on le pense.

John B récupère sa ligne et remet le harpon en place. Le mérou a disparu. Je jette un œil à tribord, où j’aperçois le plus gros poisson que j’aie jamais vu.

Je ne prends pas le temps de prévenir John B. Je vise.

Puis, tout s’enchaîne très vite.

Mon harpon touche quelque chose.

Quelque chose d’*énorme*.

Quelque chose qui veut m’échapper.

Je m’agrippe à mon fusil.

Et je tombe à l’eau.

Une eau glacée qui remplit mon nez, mes oreilles, ma bouche. Je remonte à la surface. J’entends John B crier mon nom. Je n’ai jamais eu aussi froid de ma vie.

— Lâche-le ! hurle John B.

Mais je suis entraîné sous l’eau. Je n’entends plus sa voix. Le poisson s’enfuit et me traîne derrière lui. J’arrive à remonter et à reprendre mon souffle, puis je suis emporté à nouveau.

Quand Big John nous a appris à pêcher au harpon, il a bien insisté sur le fait que c'était une activité dangereuse. Il nous a raconté des histoires de pêcheurs noyés par leur proie, et de baleiniers disparus après qu'une baleine a fait couler leur bateau. (Si Kiara était là, elle nous parlerait de la cruauté de la pêche à la baleine.) Big John pensait que ces histoires nous feraient peur.

Elles ont peut-être fait peur à John B.

Mais pas à moi. Moi, elles m'*excitaient*.

La corde de mon fusil se détend enfin. Je remonte à la surface et je tourne sur moi-même en clignant des yeux, à la recherche du *Pogue*. John B est penché en avant. Ses lèvres bougent, mais je ne l'entends pas. Je suis trop loin. Je me mets à nager dans sa direction, soulagé d'avoir laissé mon portable sur le banc à l'arrière du *Pogue* quand on a jeté l'ancre. Sinon, il serait fichu.

— Qu'est-ce qui t'a pris ? s'agace John B tandis que je m'approche du bateau.

Il m'aide à remonter à bord. Je frissonne. J'ai les dents qui claquent. John B m'enveloppe dans une serviette et me frotte les épaules.

— Tu aurais dû me prévenir avant de tirer ! insiste-t-il. Je t'aurais retenu.

John B a raison. Si j'avais pris le temps de l'avertir, il se serait servi de son poids pour m'empêcher de tomber.

Des gouttes d'eau salée perlent au bout de mes cheveux et de mes cils. John B m'arrache le fusil des mains – je ne m'étais même pas rendu compte que je le tenais encore. Je le serrais tellement fort entre mes doigts qu'ils sont complètement rouges. Les muscles de ma main sont pris de spasmes.

John B rentre le harpon dans le fusil. Au bout de la pointe, il y a un bout de chair.

— Ce monstre s'est littéralement arraché du harpon, commenté-je.

— Il ne voulait pas mourir aujourd'hui. Contrairement à *toi*. Tu aurais pu te noyer, ou mourir d'hypothermie.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Je ne voulais pas mourir !

— Alors, pourquoi tu n'as pas lâché ton fusil ?

— Parce que je n'en ai pas d'autre ! On n'allait pas passer la journée à se partager le tien.

Et puis, mon père m'aurait tué si je l'avais perdu. Mais ça, je le garde pour moi.

— On en partageait un quand on était petits, me rappelle John B.

Je serre les dents pour les empêcher de claquer. Il arrache le bout de chair et le jette à l'eau en secouant la tête.

— Tu sais, JJ, un de ces jours, une de tes idées va finir par te tuer.

— Un jour, peut-être. Mais je suis toujours là, pas vrai ?

— Si tu le dis, marmonne-t-il.

— Avoue que cette expédition serait beaucoup moins palpitante si je n'avais pas été entraîné par un mérou de deux tonnes.

— Deux tonnes ? s'amuse John B. Tu veux dire deux kilos ?

— Tu plaisantes ? Je n'ai jamais vu un poisson aussi énorme ! C'était un mérou géant !

— J'ai hâte de voir la tête de Ki et Pope quand je leur raconterai qu'un minuscule poisson t'a fait tomber à l'eau, se moque John B.

— Et moi quand je leur dirai que tu n'as rien pêché.

On continue à se charrier pendant quelques minutes, jusqu'à ce que je sois sûr que mon meilleur ami ne soit plus énervé. En vérité, je n'ai pas pensé à lâcher le fusil parce que je n'ai pas réfléchi. Si je l'avais laissé, je serais aussitôt remonté à la surface. J'aurais pu me noyer, mais seulement par ma faute.

Ki a raison. Non seulement je devrais réfléchir avant de parler, mais aussi avant d'agir.

Je ne voulais pas mourir. J'ai vu le poisson, j'ai tiré.

C'est le genre de risques que Ki, Pope et John B ne prendraient jamais.

Quoi que je fasse, je finis toujours par causer des ennuis.

CHAPITRE 10

JOHN B

MON CŒUR TAMBOURINE ENCORE DANS MA POITRINE. QUAND JJ est tombé à l'eau, mon cerveau a aussitôt dressé une liste de toutes les manières dont il pourrait mourir :

1. Noyade. Même en eau peu profonde, la puissance du poisson aurait suffi à le maintenir sous l'eau. Après tout, on peut se noyer dans dix centimètres d'eau. Il y a même des gens qui se noient dans leur baignoire.
2. Hypothermie. On n'est pas censé entrer dans une eau aussi froide sans combinaison de plongée. Et même en combinaison, c'est risqué.
3. Attaque de requin. Le sang du mérou aurait pu attirer un prédateur.

Alors que JJ s'éloignait, la liste a continué à s'allonger dans ma tête. Au large, les menaces sont innombrables et constantes : tempête, chute, panne ou échouement qui te piège jusqu'à ce que tu n'aies plus de provisions ni d'eau potable.

J'adore l'océan, mais je sais aussi à quel point il est dangereux. Mon père s'est assuré que je comprenne les risques avant de me laisser conduire le bateau, pêcher ou surfer.

Personne ne connaît aussi bien ces dangers que ceux qui passent leur temps sur l'eau.

Comme mon père.

Avant, le fait qu'il s'y connaisse et soit aussi responsable me rassurait. Je me disais que seules les personnes imprudentes se blessaient, disparaissaient, tombaient à l'eau ou se noyaient. Comme JJ, qui a tiré sur ce mérou sans réfléchir.

En vérité, même les plus prudents peuvent perdre la vie en mer.

*

Une fois que JJ s'est réchauffé et remis de ses émotions, on retourne à la pêche. Je fixe la surface, à la recherche du moindre mouvement. Après ce qu'on vient de vivre, on mérite bien d'attraper un ou deux poissons.

— Ton père disait souvent que la pêche, c'était sa manière à lui de méditer, me rappelle JJ. Tu t'en souviens ?

— Oui, réponds-je, un brin agacé.

Je n'aime pas la façon dont JJ tourne ses questions, comme s'il se rappelait de détails concernant mon père que j'aurais moi-même oubliés. *Bien sûr* que je m'en souviens.

— Rester immobile, fixer l'eau, attendre le poisson... reprend JJ. Il disait qu'une heure s'écoulait parfois sans même qu'il s'en rende compte. Du moins, quand il était seul.

— Difficile d'atteindre le nirvana avec toi qui piaille à côté, plaisanté-je.

JJ est incapable de tenir en place ou de se taire plus de quelques secondes, mais à l'époque, si mon père avait du mal à se concentrer, ce n'était pas seulement la faute de JJ : ensemble, on était intenable.

En revanche, quand je pêchais seul avec mon père, j'étais comme lui : concentré sur ma tâche, tellement habitué à sentir le fusil harpon dans ma main qu'il devenait l'extension naturelle de mon bras. Parfois, je tenais dix minutes, vingt, voire une demi-heure sans bouger.

— Qu'est-ce que c'est ? demande JJ, interrompant mes pensées.

Je lève la tête. Un bateau se dirige vers nous. Il est plus grand que le *Pogue*, et tellement propre que le soleil se reflète sur la coque.

— On dirait un Grady White, marmonné-je.

JJ hoche la tête. Les Grady White coûtent une fortune.

Le bateau avance lentement et prudemment. Au moins, la personne qui le conduit est au courant qu'il faut être sur ses gardes dans le Cimetière de l'Atlantique.

Une fille se tient debout sur la proue du bateau. Elle a un verre à la main, elle porte des bottes en caoutchouc, et elle est en équilibre sur le bord, comme les statues de sirènes sculptées à l'avant des anciens bateaux de pirates.

— Elle va finir à l'eau, commente JJ.

Je ne sais pas s'il est exaspéré ou impressionné.

Le bateau continue à approcher. Il est encore plus imposant et immaculé que je le pensais. Il n'a clairement pas passé beaucoup de temps hors de la marina.

Quelqu'un jette l'ancre. JJ et moi échangeons un regard.

— Hé ! hurle-t-il. Vous avez tout l'océan ! Pourquoi vous vous collez à nous ?

La fille éclate de rire en attachant ses longs cheveux en chignon avec autant d'efficacité que Kiara. (Est-ce que toutes les filles naissent avec ce talent ?)

— Il paraît que c'est l'endroit idéal pour pêcher au harpon ! se justifie-t-elle.

JJ lève les yeux au ciel.

— Comme s'ils *savaient* pêcher au harpon, bougonne-t-il.

Je hausse les épaules et me retiens de lui dire qu'il est trop tôt pour les juger.

JJ a peut-être raison. Ce groupe de Kooks – je *suppose* que ce sont des Kooks, personne d'autre n'a les moyens de se payer un bateau pareil – a l'air plus intéressé à l'idée de siroter des bières au soleil que de pêcher.

Un mec passe un bras autour de la fille, l'embrasse dans le cou et l'attire sous le pont.

— Merde, grogne JJ.

— Quoi ?

— Je pense que c'est le couple d'hier soir.

— Quel couple ?

— *Quel couple* ? se moque JJ. Celui dont on a squatté la chambre ! La fille qui nous a couru après dans l'hôtel !

— Savannah, dis-je en repensant à Kiara. Écoute, mec, je sais qu'elle te plaît, mais tu penses vraiment qu'elle t'a suivi jusqu'au milieu de l'océan Atlantique ? Tu dois être victime d'une insolation.

Je pose une main sur son front comme le font les mères à la télé pour vérifier si leur enfant a de la fièvre.

— Je n'ai jamais dit qu'elle me plaisait ! proteste JJ en me repoussant. Et c'est *toi* qui te souviens de son nom, pas moi. Mais je la reconnais. Même couleur de cheveux, mêmes jambes...

— Tu as eu le temps d'admirer ses jambes pendant qu'elle nous poursuivait ?

Je me moque de lui, mais pour être honnête, elle ne m'a pas non plus laissé indifférent.

— Je pense que tu te trompes, insisté-je. On est à des kilomètres de l'île. La fille de l'hôtel est sûrement en train de se faire masser au spa pendant que son abruti de mec joue au golf.

Le couple réapparaît avec des canettes de bière à la main. Je prends le temps de les observer.

JJ a raison. Ce sont les mêmes personnes.

— Elle ne s'en souviendra peut-être pas, soupiré-je.

— C'est vrai qu'on n'a pas du tout attiré l'attention sur nous hier soir, ironise JJ.

J'éclate de rire en repensant au moment où il a perdu son short.

— La ferme, lance-t-il en me donnant un coup de poing dans le bras.

Éblouie par le soleil qui se reflète sur la mer vitreuse, la fille place une main sur son front, comme une visière.

— Hé ! s'écrie-t-elle. Je vous reconnais. Vous êtes les deux crétins qui êtes entrés dans notre chambre hier soir !

— On est au milieu de l'océan ! réplique JJ. Tu penses vraiment que c'est nous qui avons volé votre Mo-ët ?

— Ça se prononce *Mo-ay*, le corrige la fille. Et vous devez cent dollars à mon copain.

— Cent dollars pour cette bouteille de pisse ? s'étonne JJ.

— Vous savez quoi ? reprend Savannah. Maintenant que je sais à quoi ressemble votre bateau, je vais vous dénoncer à la police dès mon retour sur l'île.

— Ça ne sera pas nécessaire, dis-je d'un ton calme.

Trop tard. Elle est déjà en train de nous prendre en photo avec son iPhone.

— Écoute, lance JJ, toi et ton beau gosse...

— Hunter, l'interrompt Savannah. Et merci, je le trouve beau, moi aussi.

— Ce n'était pas un compliment !

— JJ a raison, les coupé-je. Vous auriez pu jeter l'ancre ailleurs.

— Vous n'avez qu'à bouger si on vous dérange, répond Savannah en haussant les épaules.

JJ grogne de frustration.

— À votre place, je laisserais la pêche aux spécialistes ! s'agace-t-il.

Savannah baisse son portable et pose les mains sur ses hanches.

— Qu'est-ce qui te fait croire qu'on ne sait pas pêcher ?

— Tes amis ont l'air plus intéressés par la bière que par les poissons, réponds-je à la place de JJ.

Savannah jette un œil derrière elle. Ses amis sont en train de picoler sur le pont. L'un d'entre eux met de la musique. Ils ne sont clairement pas intéressés par notre conversation, et encore moins par l'idée de pêcher.

— Les gens qui se servent d'un bateau comme le vôtre ne connaissent rien à l'océan, ajoute JJ.

— On l'a loué, se défend Savannah.

Je n'ai jamais vu JJ parler aussi longtemps avec une Kook – même celles avec qui il est sorti l'été dernier. Moi, je travaille pour les Cameron. Je suis *obligé* de leur adresser la parole.

Je me retourne vers mon meilleur ami.

— Ce n'est pas comme si ce spot nous portait chance, remarqué-je, entre moi qui rate les poissons et toi qui tombe à l'eau. On peut changer d'endroit.

JJ me regarde comme si je venais de lui suggérer de se couper le bras.

— Jamais de la vie. Je refuse de laisser ma place à des Kooks.

— On ne peut pas les forcer à partir. Et puis, je ne veux pas pousser cette fille à bout. Elle est capable de nous dénoncer.

Depuis quelque temps, les services sociaux n'arrêtent pas de me rendre visite, à cause de l'absence de mon oncle Teddy et la disparition de mon père. Les mots « famille d'accueil » ont déjà été prononcés trop de fois à mon goût. Si j'avais des ennuis avec la police, ils pourraient m'envoyer directement en prison pour mineurs.

— Tu penses vraiment qu'elle nous dénoncerait juste parce qu'on a volé une bouteille de champagne dégueulasse ? se moque JJ.

— On est entrés par effraction dans sa chambre...

— Elle avait laissé la porte ouverte !

— Peu importe, insisté-je. C'est illégal.

JJ grimace de frustration. Il ne supporte pas l'idée de céder face à un Tournon.

— Pense à Ki et Pope, ajouté-je. On pourrait les entraîner dans notre chute.

— J'ai une proposition à vous faire ! nous interrompt Savannah.

JJ se retourne vers elle d'un air blasé.

— Quel genre de proposition ?

— Si vous pêchez plus de poissons que nous, je ne vous dénonce pas.

— On est seulement deux ! lui reproche JJ. Vous êtes cinq !

— Six ! le corrige Savannah d'un ton enjoué. Mais ça ne devrait pas t'inquiéter. Après tout, on ne connaît rien à l'océan.

— OK, et si c'est vous qui gagnez ? demandé-je.

Savannah penche la tête sur le côté.

— Dans ce cas, vous nous remboursez le champagne, et vous nous laissez pêcher en paix.

— Marché conclu ! décide JJ.

— On n'a pas les moyens de les rembourser, murmuré-je.

JJ me donne un coup de coude.

— Tu crois vraiment que ces idiots vont gagner ?

— Tu as raison, dis-je en souriant. C'est parti.

CHAPITRE 11

JJ

QUE FONT CES TOURONS ICI ? NON SEULEMENT ILS NOUS volent notre île, mais maintenant, ils nous volent aussi notre océan ?

Je sais que l'océan ne nous appartient pas, mais on est venus ici pour échapper aux Kooks. Et voilà qu'ils débarquent avec leur musique pourrie, leurs bières hors de prix, leurs escargots et leur jus de kale – je ne sais pas ce que ces gens mangent.

John B ne m'a pas cru sur le moment, mais je l'ai tout de suite reconnue. La fille de l'hôtel. Je n'ai pas l'habitude de fondre devant les filles, mais disons qu'elle, c'est le genre que je n'oublie pas.

Pas seulement parce qu'elle est magnifique – même si je ne suis pas aveugle. J'ai beau ne pas être intéressé, je vois bien qu'elle est attirante, surtout aujourd'hui : elle porte un jean et un sweatshirt au lieu d'une robe et de talons hauts. Je me souviens surtout d'elle parce que jamais je n'aurais cru qu'un jour, une Kook pourchasserait un groupe de Pogues à travers un hôtel à cause d'une bouteille de champagne.

Pardon, de champagne Mo-ay.

Bref, elle m'a marqué, mais j'aurais préféré ne jamais la revoir, et que John B et moi soyons tranquilles.

Au moins, ils ne resteront pas longtemps. J'en suis persuadé. John B et moi n'allons pas laisser un groupe de Kooks continentaux nous battre à la pêche. De toute façon, ils ne sont pas là pour pêcher. Ils sont là pour faire la fête. Même si, je l'avoue, ils ont fait un sacré trajet sur un bateau de location. Ils auraient pu jeter l'ancre plus près de leur hôtel. Et Savannah donne l'impression de savoir ce qu'elle fait.

Seulement Savannah. Les deux autres filles ne prennent même pas la peine d'attraper leurs fusils harpons flambant neufs (loués, eux aussi). Seuls Savannah et Hunter s'en emparent. Je n'entends pas ce qu'ils disent – la

musique est trop forte – mais j’ai l’impression que Savannah lui explique comment s’en servir. Il l’écoute avec attention.

Je suis John B à tribord et on tourne le dos aux Tourons.

Quelques minutes plus tard, je jette un dernier coup d’œil vers eux. Savannah et Hunter ont enfilé des combinaisons de plongée. Savannah descend du bateau et nage jusqu’au banc de sable. Une fois debout, l’eau lui arrive à la taille. Elle tient son fusil harpon comme une experte, et elle n’a pas l’air troublée par la froideur de l’eau.

Hunter la suit en tenant son fusil au-dessus de sa tête, de peur de le mouiller.

Pathétique.

John B et moi sommes toujours plantés sur le *Pogue*, nos fusils harpons à la main, les yeux rivés sur l’eau, en attendant l’arrivée d’un nouveau mérou géant.

— Cette fois, préviens-moi avant de tirer, ordonne John B.

Je hoche la tête sans quitter la surface du regard. Au bout de quelques minutes, un bruit d’éclaboussure me tire de ma rêverie. John B et moi nous retournons. Hunter a tiré sur un poisson.

— J’en ai touché un ! se réjouit-il.

Je lève les yeux au ciel.

— C’est le but, marmonné-je.

John B éclate de rire.

Hunter a du mal à contrôler le poisson, qui est clairement plus costaud que lui. Tout comme mon mérou géant, il n’a clairement pas envie de mourir aujourd’hui. C’est peut-être le même poisson qui est revenu.

— C’est à ça que je ressemblais tout à l’heure ? m’inquiété-je.

— Non, répond John B. Tu n’étais pas aussi surpris que lui d’avoir touché un poisson. Tu étais juste énervé parce qu’il était plus fort que toi.

— Tu me traites de faible ? dis-je en faisant mine d’être froissé.

— Plus faible qu’un mérou géant.

— Tu ne me croyais pas quand je t’ai dit qu’il était géant, lui rappelé-je.

John B hausse les épaules. Je regarde Hunter lutter avec son poisson.

— Il va le lâcher.

— Bien sûr, confirme John B.

La scène qui s'ensuit s'enchaîne tellement rapidement que je me demande si elle a vraiment lieu. Savannah s'empare du fusil de Hunter. Il fait deux fois sa taille, mais elle le maîtrise mieux que lui.

Tout à coup, elle plonge après le poisson et le laisse l'entraîner sous l'eau.

— Qu'est-ce qu'elle fout ? hurlé-je.

— Elle est encore plus folle que toi, remarque John B.

— Clairement.

— Lâche le fusil ! s'écrie Hunter.

John B et moi nous mettons à crier la même chose.

Mais Savannah ne le lâche pas.

Le poisson l'éloigne des bateaux.

John B et moi échangeons un regard. On se comprend sans avoir à se parler. Il lève l'ancre, j'allume le moteur et on se dirige vers Savannah. Hunter reste planté sur son banc de sable, abasourdi. Je ne pense même pas qu'il envisageait d'essayer de la suivre.

— Prends le volant, décidé-je. Et jette l'ancre ici.

John B attrape le volant et coupe le moteur. On ne débat même pas de qui sautera à l'eau. Je plonge la tête la première.

John B ne l'admettra jamais à voix haute, mais on sait tous les deux que le meilleur nageur, c'est moi.

CHAPITRE 12

JJ

BIZARREMENT, L'EAU ME PARAÎT MOINS FROIDE QUE TOUT à l'heure. Peut-être parce que cette fois, j'y suis entré volontairement. Ou parce que l'adrénaline me réchauffe le corps.

J'enroule mes bras autour de Savannah. Sa combinaison de plongée me colle à la peau. Je ne sais pas quel poisson se trouve au bout de ce harpon, mais il est plus fort et plus gros que nous. Il faut que je la force à le lâcher.

Je pose une main sur la sienne. Savannah s'agrippe au fusil.

— Qu'est-ce que tu fais ? gémit-elle.

J'essaie de décoller un doigt après l'autre alors qu'on continue à être entraînés par le poisson géant. Savannah disparaît sous l'eau. Par réflexe, je la lâche, mais elle remonte à la surface aussitôt et je m'empare d'elle à nouveau.

Quelques secondes plus tard, je parviens enfin à retirer sa main du fusil, qui est emporté au loin avec sa proie.

— Qu'est-ce qui t'a pris ? hurle-t-elle. C'était mon poisson !

— Un simple merci aurait suffi, plaisanté-je, mais Savannah n'est pas d'humeur à rire.

— C'est de la triche ! Tu m'as empêchée de l'attraper pour gagner notre pari !

— Je me fous du pari ! Tu aurais pu mourir !

J'ai conscience que John B m'a dit la même chose un peu plus tôt, mais c'est différent.

Cette Kook et ses amis ne sont pas comme nous.

Savannah secoue la tête, dépitée et convaincue que si je l'avais laissée tranquille, elle aurait fini par contrôler le poisson. Elle nage en direction du

Pogue. Je la suis, mais j'ai beau être bon nageur, je ne suis pas aussi gracieux et rapide qu'elle. Et puis, elle porte une combinaison, ce qui lui facilite la tâche.

Elle atteint le *Pogue* avant moi. John B lui tend la main et l'aide à monter à bord, puis il me tire à mon tour. Sans nous en demander la permission, Savannah attrape une bière dans notre glacière.

— Je m'appelle Savannah Rivera, annonce-t-elle en s'asseyant sur le banc du bateau.

John B lui tend une serviette, mais elle la refuse.

— John B, se présente-t-il. Et lui, c'est JJ.

Contrairement à Savannah et à la plupart des Kooks, il ne donne pas nos noms complets. Pas de « JJ Maybank » ni de « John Booker Rutledge ».

— Prends-la, insisté-je en m'enveloppant moi-même dans une serviette. Tes lèvres bleuissent à vue d'œil.

— Je vais bien, ment-elle.

Elle a les dents qui claquent. J'arrache la serviette des mains de John B et je la lui jette. Savannah finit par l'enrouler autour de ses épaules.

— Je n'avais pas besoin de ton aide, me reproche-t-elle en me fusillant du regard. Je n'avais pas besoin qu'un preux chevalier saute à l'eau et me sauve. Je sais nager.

— Pas aussi bien que ce poisson, la charrie John B.

Savannah éclate de rire. Son expression s'adoucit aussitôt. Elle cale la bière entre ses cuisses et essore ses cheveux.

— Un chevalier se serait noyé, remarqué-je en espérant la faire rire à mon tour.

Savannah et John B me regardent d'un air confus.

— Le poids de son armure l'aurait fait couler, expliqué-je.

Savannah lève les yeux au ciel.

— C'était une *métaphore*, soupire-t-elle comme si j'étais le mec le plus idiot qu'elle ait jamais rencontré.

— Bonne nageuse ou pas, tu aurais pu te blesser, voire pire, m'agacé-je. Et je sais que tu t'en fous, mais j'aurais pu y passer, moi aussi.

Je n'arrive pas à croire qu'une Touronne soit à bord du *Pogue*. Je suis surpris que le bateau ne l'ait pas encore éjectée, comme on cracherait un noyau de cerise.

— Je ne t'ai pas demandé de me sauver, insiste Savannah.

— Désolé d'avoir voulu t'aider !

Je jette mes bras en l'air comme mon père quand il en a marre de moi. Savannah a les mains qui tremblent de froid autour de sa bière. Elle boit une gorgée en agrippant sa canette encore plus fort.

— Et si on faisait un pacte ? suggère John B. Je propose que plus personne ne retourne dans l'eau aujourd'hui. Le sang de ces deux poissons pourrait attirer des requins.

— Vous avez aussi raté un poisson ? demande Savannah d'un air curieux.

Elle est beaucoup plus sympa avec John B qu'avec moi. Elle préfère sûrement les mecs qui ne risquent pas leur vie pour elle.

— JJ en a touché un, répond-il en me montrant du doigt. Il l'a entraîné dans l'eau, comme toi.

— Pas comme moi ! proteste Savannah. J'ai sauté volontairement.

— Tu en es sûre ? m'impatiente-je. C'était toi qui le contrôlais tout à l'heure ? Parce que j'avais l'impression que c'était l'inverse.

Savannah hausse les épaules. Sa nonchalance m'insupporte. L'insouciance des Kooks me débecte.

— Tu pensais qu'être riche te protégerait de la noyade ? Tu pensais pouvoir *t'acheter* la sécurité ? Désolé de te décevoir, mais les poissons n'acceptent pas les cartes Gold.

Savannah me dévisage d'un air las.

— Ce que j'ai *pensé*, c'est que je suis capitaine de mon équipe de natation, et que je sais pêcher au harpon. C'est *toi* qui as cru que je n'étais pas capable de me débrouiller toute seule.

Je cherche une parade intelligente, mais les mots me manquent. Je ne devrais pas être surpris. Savannah a nagé beaucoup plus vite que moi.

Elle ferme les yeux et tourne le visage vers le soleil. Est-ce qu'elle a l'intention de faire une séance de bronzage sur le *Pogue* ? Il est temps que

Savannah retourne sur son bateau. John B et moi sommes venus ici pour fuir Kook-Land, pas pour y atterrir.

Le bateau de ses amis approche enfin du nôtre.

— Savannah ! crie son copain. Est-ce que ça va ?

— Moi, oui, répond-elle avant de me montrer du doigt. Mais ce mec a failli se noyer.

— N'importe quoi ! protesté-je, mais Savannah m'ignore.

— Hunter, passe-moi mon portable, ordonne-t-elle.

— Il n'y a pas de réseau ici, lui rappelle-t-il.

— Je sais, mais je veux prendre un selfie sur ce bateau. Ça fera une bonne histoire à raconter quand on rentrera à Charleston.

Une des filles éclate de rire derrière Hunter, comme si le simple fait de voir Savannah à bord d'un bateau aussi pourri que le nôtre était hilarant.

— Où est ton portable ? lui demande Hunter.

— Dans la poche de mon jean, dans mon tote bag.

Hunter ramasse le sac et le lui jette. Savannah en sort son jean et glisse une main dans une poche. Pendant qu'elle cherche son portable, je remarque que le *Pogue* tangué, et que des vaguelettes caressent la coque. La mer n'est plus aussi calme qu'à notre arrivée. Savannah et ses amis n'ont pas l'air de s'en rendre compte.

— Il doit être dans la poche de mon sweatshirt, marmonne Savannah.

Elle enfouit une main dans le tote bag, attrape son portable dans la poche de son sweatshirt, puis prend un selfie, le sourire jusqu'aux oreilles.

— Je pense qu'il est temps de se dire au revoir, suggéré-je.

Savannah se retourne vers moi.

— J'ai promis à ton ami que je ne retournerais pas dans l'eau aujourd'hui. Et si je glissais en sautant d'un bateau à l'autre ? Tu serais encore obligé de plonger pour me sauver.

Je lève les yeux au ciel.

— Hunt ! s'écrie un des Tourons. On bouge ?

— Oui, allons-y ! renchérit la fille qui riait. Je m'ennuie et j'ai froid.

Elle a froid ? Elle n'est pas trempée jusqu'aux os, contrairement à moi.

— Tu viens, Savannah ? lance Hunter.

— Vous vous ennuyez ? s'étonne Savannah en se levant. On est au milieu d'une des zones les plus dangereuses et excitantes de l'océan Atlantique !

Elle ressemble à John B, qui ne comprend pas comment quiconque peut s'ennuyer sur l'eau.

— Tu trouves ça *excitant* ? se moque un ami de Hunter. Retournons plutôt dans le jacuzzi de l'hôtel. Ça, c'est excitant.

Il fait un clin d'œil à une des filles, qui se met à glousser.

— Hunt, contrôle ta meuf, reprend-il. Déjà qu'elle a refusé qu'on appelle les flics...

Surpris, je me retourne vers Savannah.

— Je préférerais gagner notre pari que de vous dénoncer, explique-t-elle en haussant les épaules.

— Allez, Savannah, insiste Hunter. Je pense qu'on s'est suffisamment sacrifiés pour toi et tes passe-temps bizarres.

Sacrifiés ? Pour lui faire plaisir ? Et la pêche au harpon n'est pas un *passe-temps*, c'est un mode de vie ancestral. J'attends que Savannah lui réponde, mais elle se tait. Hunter lui tend la main et claque des doigts, comme s'il appelait un chien.

Elle ne va quand même pas le laisser faire ?

— Ne me fais pas honte comme hier soir, à traverser l'hôtel en courant pour une bouteille de champagne comme si je n'avais pas les moyens de la remplacer.

Hunter a eu *honte* de Savannah ? Moi, elle m'a impressionnée, et j'étais pourtant la personne après qui elle courait.

Il faut que j'intervienne. C'est plus fort que moi.

— Tu m'en veux de sauter à l'eau pour te sauver, mais tu laisses ce mec te traiter comme ça ? m'agacé-je.

John B pose une main sur mon bras.

— Ce ne sont pas nos affaires, JJ. Laisse-les s'en aller, pour qu'on puisse pêcher tranquilles.

Une vague soulève le *Pogue*. Désormais, l'océan est trop agité pour pêcher. On ne verra pas les poissons.

Savannah pose sa bière par terre. Elle glisse le tote bag sur son épaule et monte sur le rebord du bateau, mais au moment où elle s'apprête à sauter, un remous écarte puis rapproche les coques de nos bateaux. Je perds l'équilibre et tombe à genoux sur le pont. Pieds nus, Savannah glisse à son tour et atterrit à côté de moi.

Si elle avait sauté, elle aurait pu se faire écraser entre les deux bateaux.

Big John nous a toujours expliqué qu'au large la météo n'est pas la même que sur la terre ferme. Les conditions peuvent changer d'une minute à l'autre.

Maintenant, je comprends ce qu'il voulait dire.

Le ciel s'assombrit. Des nuages cachent le soleil. Les vaguelettes doublent de volume.

Le *Pogue* tangue tellement que j'en ai la nausée. Savannah frissonne à côté de moi.

J'ai froid, moi aussi. J'ai les dents qui claquent, le corps encore trempé.

John B est debout, les mains posées sur les hanches. Il me lance un regard noir.

— Un temps parfait pour la pêche, JJ ? Vraiment ?

CHAPITRE 13

JOHN B

— BOUGE-TOI, SAVANNAH ! GROGNE HUNTER. LA TEMPÊTE a changé de direction !

— Quelle tempête ? demandé-je à JJ.

Je suis obligé de crier. Le bruit du vent recouvre nos voix.

L'océan est de plus en plus agité. Savannah se lève, s'approche à nouveau du rebord et pose un pied dessus.

— Non ! hurle JJ en la retenant par le bras. C'est trop dangereux !

— Allons-y, Hunt ! crie un des Tourons.

— Viens, Savannah ! insiste Hunter. Tout de suite !

Savannah repousse JJ. Elle hésite, comme si elle se demandait quelle option est la pire – mourir écrasée par les bateaux ou se retrouver coincée avec nous à bord du *Pogue*.

— Si tu veux partir, c'est maintenant ou jamais, suggéré-je.

JJ me lance un regard noir.

— Tu plaisantes ? grogne-t-il. C'est trop risqué ! Ne saute pas, Savannah.

— Ne me dis pas ce que je dois faire ! riposte-t-elle.

— Maintenant, Savannah ! crie Hunter.

— Et lui, il ne te dit pas ce que tu dois faire, peut-être ? lui reproche JJ.

— Hunter est mon *copain*, lui rappelle-t-elle, comme si cela justifiait son comportement.

Il se met à pleuvoir. Tout à coup, il fait sombre comme à la tombée de la nuit. Les Tourons se précipitent dans la cabine de leur bateau.

— Allons-y, Hunt ! lance un mec en attrapant la glacière, comme si les bières étaient plus importantes que le reste.

Hunter hoche la tête et se retourne vers le *Pogue*.

— Allez, Savannah. Tu ne veux pas te retrouver coincée en pleine tempête avec ces deux gars.

— Pardon ? s’agace JJ. Elle est plus en sécurité avec nous qu’avec un mec qui ne sait pas se servir d’un fusil harpon et naviguer dans ces conditions !

Hunter lui sourit avec mépris.

— Comme si votre vieux tas de ferraille était plus sûr que notre bateau.

— Avec un bon capitaine à la barre, c’est le cas, réplique JJ en me montrant du doigt.

Son compliment m’emplit de fierté. C’est plus fort que moi. Pour la énième fois, je remercie mon père de m’avoir appris à naviguer.

Même si, aujourd’hui, j’ai commis une grave erreur. La première leçon que mon père m’a inculquée, c’est de vérifier la météo avant de partir. Ce que je n’ai pas pris le temps de faire aujourd’hui. Non pas parce que j’aurais dû me douter que JJ me mentirait – bien que ce ne soit pas surprenant : quand il a une idée derrière la tête, rien ne l’arrête, pas même une tempête – mais parce que c’est *mon* bateau. C’est à moi de m’assurer que tout est en ordre.

J’aurais dû vérifier la météo moi-même, mais j’ai agi comme JJ. Je ne voulais pas que quelque chose nous empêche de sortir des OBX. Je n’avais pas envie de passer une journée ni une nuit de plus dans cette maison vide et silencieuse, à attendre le retour de mon père.

— Savannah.

Hunter a prononcé son prénom comme une menace. Si JJ ou moi nous adressions à Kiara sur ce ton, elle nous ferait passer un sale quart d’heure.

— Tout le monde t’attend.

— Qu’ils attendent ! répond JJ. C’est trop dangereux.

Je ne sais pas à qui Savannah en veut le plus : à Hunter qui lui ordonne de sauter, ou à JJ qui lui ordonne de rester. Elle s’approche à nouveau du rebord.

— Qu’est-ce que tu fais ? demande JJ, terrifié.

— Saute, Savannah ! s’impatiente Hunter.

JJ le fusille du regard.

Alors que Savannah est sur le point de sauter, une vague secoue le *Pogue* et nous éloigne de l'autre bateau. Savannah perd l'équilibre et tombe en arrière. Son tote bag lui échappe et s'écrase par terre. JJ lui tend une main, mais elle le repousse encore.

Hunter se met à hurler, mais je ne comprends rien à ce qu'il dit. La pluie qui fouette le pont, le sifflement du vent et le bruit des vagues recouvrent sa voix. Il montre le ciel du doigt, puis il opère un demi-tour avec le bateau.

Savannah se retourne vers moi.

— Allons-nous-en, lance-t-elle.

JJ hoche la tête.

Inutile de me le dire deux fois.

*

Malgré la pluie, Savannah enlève sa combinaison et enfile son jean et son sweatshirt par-dessus son maillot de bain. Elle enfouit la tête sous sa capuche et se recroqueville sur elle-même à l'avant du *Pogue*. JJ me rejoint en s'agrippant au rebord. Je perds l'équilibre. Mes mains glissent sur le volant. Pendant quelques secondes, je perds le contrôle du bateau. JJ s'empare de la barre à ma place.

— J'ai vraiment cru qu'elle allait sauter, me confie-t-il. Pas toi ?

— Si, avoué-je. Hunter s'inquiétait davantage de ce que pensaient ses amis que du danger qu'il lui faisait courir.

— Exactement. Je ne comprends pas pourquoi elle sort avec ce pauvre type.

— Beaucoup de filles sortent avec des pauvres types, dis-je en haussant les épaules.

— Peut-être, mais pas le genre de fille qui ose pourchasser des voleurs à travers un hôtel.

— Je pense que ce détail n'a pas plu à son mec.

— Justement ! insiste JJ. Une fille comme Savannah n'a rien à faire avec un crétin pareil.

— Tu *rougis*, JJ ? le taquiné-je.

Je pense que c'est la première fois qu'on rencontre une fille qui ressemble autant à JJ.

— Arrête ! s'agace-t-il. De toute façon, elle a l'air de t'apprécier plus que moi.

— Parce que je n'ai pas passé mon temps à lui hurler dessus.

— Je ne hurlais pas ! se défend JJ. Elle aurait au moins pu me remercier de lui avoir sauvé la vie.

Je n'ai jamais vu JJ se mettre dans un état pareil à cause d'une fille. Même avec Kiara. Quand Ki rejette ses avances, JJ finit toujours par en rire. Savannah ne le fait pas rire du tout.

Je jette un œil dans sa direction pour m'assurer qu'elle ne nous écoute pas. Elle est toujours assise à la proue du bateau. Avec le vacarme de la pluie, impossible qu'elle entende notre conversation.

— JJ aime Savannah ! chantonner-je.

Mon meilleur ami me donne un coup d'épaule. J'éclate de rire.

— Hé ! Ne t'en prends pas à la personne qui essaie de te ramener à bon port.

J'ai beau plaisanter, je reste concentré sur la navigation, les mains serrées autour du volant. Il fait de plus en plus sombre, et la pluie est tellement dense que j'ai du mal à voir où je vais.

— On va s'en sortir ? s'inquiète JJ.

— Bien sûr, réponds-je avec plus d'assurance que je n'en ressens vraiment. Le *Pogue* a connu pire.

— Je suis désolé de ne pas avoir vérifié la météo.

— Je sais. J'aurais dû m'en charger.

— Tu veux dire que tu aurais dû te douter qu'il ne faut pas faire confiance à un abruti comme moi avant de partir au large ?

JJ l'a dit sur le ton de la plaisanterie, mais je sens qu'il s'en veut vraiment.

— Non, j'ai été aussi irresponsable que toi, le rassuré-je. On est dans le même bateau, JJ.

Il hoche la tête.

— Dans ce cas, au boulot.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 14

JJ

JE COURS DANS TOUS LES SENS ET J'ATTACHE TOUT OBJET qui serait susceptible de s'envoler ou de rouler et de finir à l'eau. L'océan est tellement agité que je suis obligé d'avancer à quatre pattes. John B reste à la barre et essaie tant bien que mal de naviguer au milieu des vagues. Le bateau tangue violemment. Même à genoux, je perds l'équilibre.

Savannah est assise en tailleur à l'avant du bateau, avec une serviette trempée sur les épaules.

— Tu dois être frigorifiée, remarqué-je.

J'essaie d'être respectueux et compatissant, mais je dois parler un langage différent de celui des Kooks, parce que Savannah semble vexée.

— Pas plus que toi, riposte-t-elle.

— Je n'ai jamais dit que je n'avais pas froid.

Après tout, on a tous les deux sauté à l'eau et on n'a pas eu le temps de se sécher avant qu'il se mette à pleuvoir. Au moins, moi, je porte des chaussures. Savannah est pieds nus.

Je ne comprends pas cette fille. Vraiment, vraiment pas.

Elle est assez courageuse pour nous courir après et plonger après un poisson géant, mais elle a failli risquer sa vie pour obéir à son mec.

— Pourquoi tu sors avec cet abruti ? demandé-je.

C'est plus fort que moi. Comme toujours, je repense à Kiara, qui me reprocherait de manquer de tact... mais à quoi bon faire dans la dentelle ? Et puis, Kiara passe aussi son temps à nous répéter qu'il ne faut pas s'autocensurer.

Pour une fois, je regrette de ne pas avoir été capable de suivre ses conseils. Parce que j'ai vraiment l'impression d'avoir blessé Savannah. Rapidement, son expression passe de la douleur à la colère.

— Tu ne connais pas Hunter, lance-t-elle.

— Il avait honte de toi juste parce que tu voulais pêcher, lui rappelé-je.

— Pas du tout ! Il voulait pêcher, lui aussi.

— Ce n'est pas l'impression qu'il donnait. Et je te rappelle qu'il t'a abandonnée en pleine tempête.

— C'est *toi* qui m'as empêchée de retourner sur notre bateau ! me reproche-t-elle.

— Peut-être, mais il n'aurait jamais dû te laisser seule avec des inconnus.

— Que voulais-tu qu'il fasse ? Qu'il essaie de s'attacher à votre bateau dans ces conditions ?

— Bien sûr que non, marmonné-je.

— Alors quoi ?

Elle a raison. Je n'ai aucun argument valable.

— C'est toi, l'abruti ! Tu n'as pas le droit de juger Hunter sans le connaître.

— Je n'ai pas besoin de le connaître, insisté-je. C'est un Kook. Ils se ressemblent tous.

— Un Kook ? s'étonne Savannah. Qu'est-ce que c'est ?

— Un gosse de riche pourri gâté qui n'a jamais eu besoin de travailler de sa vie. Pas comme nous. John B et moi, on est des Pogues.

— Je croyais que c'était le nom de votre bateau.

— C'est le cas.

— Votre bateau porte le nom d'une insulte ?

— C'est le bateau de John B, pas le mien, expliqué-je. Et ce n'est pas une insulte. Je préfère être un Pogue qu'un Kook. Les Pogues sont les poissons au bas de la chaîne alimentaire. Tu sais, les plus petits que les pêcheurs rejettent à l'eau, qu'ils ne prennent même pas la peine de tuer.

— Et c'est ce que tu espères devenir ? s'étonne Savannah.

— C'est ce que je *suis*. Les Pogues sont des battants. Les Kooks naissent avec une cuillère en argent dans la bouche.

— C'est pour ça que tu voulais que je retourne avec Hunter ? Tu ne voulais pas te retrouver coincé en pleine tempête avec une Kook ?

Le vent se lève. John B se met à hurler, mais je ne comprends rien à ce qu'il dit. Tout à coup, le bateau pique du nez. Savannah et moi tombons en avant. Les fusils harpons glissent jusqu'à nous. Je ne les ai pas bien attachés.

Merde.

J'attrape Savannah par le bras et j'essaie de l'attirer vers moi pour la protéger des harpons, mais elle passe aussitôt à l'action. Elle saisit les fusils d'une main et les attache ensemble en quelques secondes.

Le bateau se redresse. L'océan est agité, mais les vagues ne sont pas hautes au point de nous faire chavirer. Du moins, pas encore.

— Où est-ce que tu as appris ça ? demandé-je, impressionné.

— Tu croyais qu'une Kook ne savait pas faire un nœud ? me défie-t-elle.

Je hausse les épaules, mais la vérité, c'est que ce n'est pas un simple nœud. C'est un nœud complexe que Big John nous a appris à maîtriser quand on était petits.

— Tu penses qu'ils vont s'en sortir ? s'inquiète Savannah.

— Qui ça ?

— Hunter ! s'écrie-t-elle, outrée. Mes amis ! C'est ma faute. C'est moi qui ai insisté pour qu'on sorte en bateau. On savait qu'il y avait une tempête au large, mais je ne pensais pas qu'on la croiserait. J'ai convaincu Hunter que tout irait bien. Il n'est pas aussi à l'aise que moi sur l'eau.

— J'en étais sûr. Hunter ne connaît rien à l'océan, pas vrai ?

— Arrête, réplique Savannah, qui a désormais l'air plus terrifiée qu'énervée.

— Désolé.

Hunter a beau être un crétin, lui et ses amis sont dans la même situation que nous.

— Ça va aller, la réconforte-je malgré moi. Les bateaux de ce genre sont équipés de systèmes de navigation de pointe. Ils se conduisent quasiment tout seuls.

Savannah hoche la tête, mais je vois bien qu'elle n'est pas rassurée.

Je sais ce qu'elle ressent. Je ne suis pas particulièrement inquiet pour ses amis, mais je sais ce que c'est d'avoir l'impression que tout est sa faute.

Parce que c'est ma faute si John B et moi sommes dans ce pétrin.

C'est moi qui n'ai pas vérifié la météo, et même si j'avais su qu'on risquait de croiser une tempête, j'aurais supposé qu'on passerait entre les gouttes, comme Savannah.

Non seulement je nous ai mis en danger, mais c'est aussi moi qui ai eu l'idée de cette sortie de pêche. Je voulais changer les idées de John B, lui faire oublier son père, mais c'est tout l'inverse qui a eu lieu. La pêche, la navigation – c'est Big John qui nous a tout appris.

Et voilà qu'on se retrouve piégés dans une tempête.

Et si Big John s'était retrouvé dans la même situation que nous – voire pire ? Son bateau n'était pas aussi bien équipé que celui de Hunter, et même si c'était le cas, aucun système de navigation ne fait le poids face à une tempête meurtrière. Des bateaux disparaissent en permanence. Même les plus grands et les plus solides peuvent couler ou s'échouer.

Je jette un œil vers mon meilleur ami. Il est agrippé au volant, l'air déterminé. Il ressemble à son père. Un éclair illumine le ciel au-dessus de nos têtes, suivi de près par un coup de tonnerre.

— Merde ! hurle John B.

Je me lève tant bien que mal et je le rejoins à la barre.

— Qu'est-ce qui se passe ? demandé-je.

John B secoue la tête en souriant.

— On est coincés en pleine tempête dans le Cimetière de l'Atlantique, ironise-t-il.

— Sans blague, plaisanté-je.

Son sourire s'évapore aussitôt, et laisse place à un air anormalement grave.

— Le moteur est mort, JJ.

CHAPITRE 15

JOHN B

QUE FERAIT MON PÈRE ? QUE FERAIT MON PÈRE ? DÈS L'INSTANT où cette question surgit dans ma tête, elle est suivie par une autre, encore plus inquiétante : Qu'a fait mon père ?

Est-ce qu'il s'est aussi retrouvé dans une tempête ?

Est-ce qu'il est mort dans une tempête ?

Je me force à relativiser tout en essayant de relancer le moteur. Je panique seulement à cause de notre situation. Aucun rapport avec mon père. Il n'aurait jamais commis l'erreur de s'aventurer au large sans avoir jeté un œil aux conditions météo. Il aurait été prudent. Il aurait évité les tempêtes.

Et dans le cas contraire, il aurait trouvé un endroit adapté pour survivre à ces conditions.

C'est ce qu'on va faire, nous aussi.

Le phare désaffecté, au sud des Frying Pan Shoals. Je l'ai vu une fois avec mon père. Il l'adorait, même s'il était vieux et rouillé. Ce phare est connu pour avoir survécu à plusieurs grosses tempêtes. Il se situe à l'extrémité des Frying Pan Shoals, à la confluence du Cape Fear et de l'océan Atlantique. Le phare ne guide plus les navires depuis longtemps. Il n'a pas non plus la forme d'un phare traditionnel. Il ressemble plutôt à une plate-forme pétrolière, posée sur quatre piliers en acier. Je me souviens encore de ces longues pattes en métal qui émergeaient de l'eau, recouvertes de clous rouillés. N'importe qui peut y amarrer son bateau et monter à pied jusqu'au phare.

Si cette plate-forme est suffisamment solide pour survivre aux conditions extrêmes du Cimetière de l'Atlantique, elle survivra à cette tempête. Et si on arrive à l'atteindre, on survivra aussi.

JJ se penche sur le moteur à l'arrière du bateau pendant que je m'agrippe à la barre.

— Le moteur est noyé ! m'informe-t-il.

Savannah l'éclaire avec ma grande lampe de poche. JJ appuie sur le starter – une petite valve dans le carburateur qui réduit le taux d'air dans l'essence. Le starter peut servir à relancer un moteur, mais il faut le lâcher aussitôt pour éviter que le moteur se noie à nouveau, étant donné qu'une quantité trop élevée d'essence est injectée d'un coup. JJ est beaucoup plus doué que moi en mécanique.

— Essaie encore ! crie JJ.

Je lui obéis. Il ne se passe rien. JJ se penche une dernière fois sur le moteur. Quelques minutes plus tard, il hurle :

— Maintenant !

Cette fois, le moteur se rallume. JJ pousse un cri de joie et Savannah lève les bras en l'air comme si elle avait gagné un marathon. Pendant quelques secondes, je pense même qu'ils vont se serrer dans les bras.

Je mets le cap vers le phare. Je ne sais pas s'il sera vide. Depuis qu'il ne sert plus d'hôtel, c'est une propriété privée.

JJ pose une main sur mon épaule.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demande-t-il.

— On va au phare.

Il hoche la tête. Pas besoin d'explications. Ce que mon père m'a appris, il l'a aussi appris à JJ.

— Je vais garder un œil sur le moteur, dit-il. Concentre-toi sur le trajet.

J'ai déjà navigué par mauvais temps, mais jamais dans des conditions pareilles. Par moments, quand on se retrouve au creux des vagues, j'ai l'impression d'être au fond d'un canyon. Puis, quelques secondes plus tard, on est au sommet d'une crête, et je n'ai plus aucun contrôle sur le bateau. Tout ce qu'il me reste à faire, c'est espérer que quand la vague s'écrasera, on atterrira du bon côté.

À travers la pluie, je vois JJ aider Savannah à enfiler un gilet de sauvetage. Il lui tend une corde, et elle s'attache au bateau. Sans un mot, JJ

met un gilet de sauvetage sur mes épaules et serre une corde à ma taille, puis il fait la même chose pour lui.

Comme le phare n'émet plus de signal, il est impossible de le discerner dans le noir. Je risque de le percuter et de nous tuer tous les trois.

Tout compte fait, c'était peut-être une mauvaise idée.

Un éclair déchire le ciel et illumine l'horizon.

— Il est là ! hurlé-je.

JJ pointe le faisceau de la lampe vers la plate-forme.

Rien n'a changé depuis la fois où je suis venu avec mon père : quatre piliers en acier, une plate-forme sur deux niveaux, et dans un coin, le fameux phare. Un escalier en spirale rouillé longe un pilier, avec une échelle au bout. Je m'en approche autant que possible.

JJ prend ma place à la barre et je m'empare d'une corde. Il est temps d'amarrer le *Pogue*.

Il faut que je saute sur l'échelle. C'est le seul moyen.

Tout à l'heure, j'ai cru que Savannah risquait sa vie en voulant bondir d'un bateau à l'autre, mais ce saut aurait été insignifiant comparé à celui que je m'apprête à tenter. L'océan n'était pas aussi agité.

J'échange un regard avec JJ. Je n'arrive pas à lire son expression, mais je sais qu'il a compris. Savannah éclaire les barreaux de l'échelle qui mènent à l'escalier.

Je respire profondément.

Et je saute.

— Je l'ai ! triomphé-je en enroulant mes doigts autour du métal rouillé.

Mais avant que j'aie le temps d'attacher la corde, le barreau lâche sous mon poids.

— Non !

Je m'agrippe à un autre barreau.

JJ maintient le bateau en position pendant que je l'amarre à l'échelle.

Maintenant, c'est au tour de JJ et Savannah de sauter.

Je grimpe à l'échelle et je m'allonge sur le ventre au pied de l'escalier, bras tendus, prêt à les attraper et à les hisser s'il le faut.

JJ et Savannah ont l'air de débattre de qui doit sauter en premier. Savannah lui tend la lampe de poche et monte sur le rebord du bateau. Elle saute, s'empare du barreau autour duquel j'ai noué la corde, puis me rejoint en bas de l'escalier.

Je fais signe à JJ de me jeter la lampe. Je l'attrape au vol et j'illumine l'échelle. JJ fait le tour du *Pogue* une dernière fois pour s'assurer que tout est bien attaché, puis il saute à son tour.

Il percute l'échelle avec tellement de force que l'escalier tremble. La lampe m'échappe et tombe à l'eau.

— JJ ! hurlé-je en même temps que Savannah.

Quelques secondes plus tard, je le sens évoluer sur l'échelle. Je pousse un soupir de soulagement. JJ a peut-être du mal à grimper, mais il n'est pas tombé.

Il nous rejoint enfin.

— Un barreau a lâché sous mon poids ! grogne-t-il.

— Lequel ? demandé-je.

— Aucune idée.

J'espère que ce n'est pas celui auquel j'ai attaché le *Pogue*. Sinon, on est foutus. Même si la tempête passe, on sera coincés ici.

Savannah sort son portable de sa poche pour vérifier, mais je l'en empêche.

— Économise ta batterie.

Que le *Pogue* soit toujours là ou en train de se faire emporter, il est trop tard. Maintenant qu'on est tous les trois en sécurité, il ne reste plus qu'à attendre la fin de la tempête. Il faut qu'on entre dans le phare, et sans ma lampe de poche, nos portables sont désormais notre seule source de lumière.

Je me relève, prêt à gravir l'escalier secoué par le vent. J'entends mon cœur battre par-dessus le vacarme du vent et de la pluie.

— C'est parti, lancé-je en montant les marches.

CHAPITRE 16

JOHN B

L'ESCALIER EST BRANLANT. J'ESSAIE DE ME RASSURER EN ME rappelant combien de tempêtes et d'ouragans ont malmené ce phare et cette plate-forme sans les détruire. Mon père m'avait énuméré une liste de faits concernant ce phare jusqu'à ce que je les connaisse par cœur. Je sais qu'il a été construit en 1966 et qu'il était géré par une équipe de quatre gardiens, jour et nuit, sept jours sur sept. L'éclairage a été automatisé dans les années 1970. Mon père avait l'air triste en l'expliquant, sûrement parce que ces gardiens de phare ont perdu leur travail, ou peut-être parce qu'il aurait aimé travailler un jour dans un phare, lui aussi.

— Pourquoi tu connais autant de choses sur ce phare, papa ? avais-je demandé.

Mon père avait eu l'air surpris par ma question.

— Parce que toute chose qui survit aussi longtemps au milieu de l'océan est fascinante.

Le phare a été mis hors service en 2004, quand les GPS des bateaux l'ont rendu obsolète. Ils n'ont clairement pas pensé aux bateaux comme le *Pogue*, dépourvus de système de navigation sophistiqué.

Le phare des Frying Pan Shoals a survécu à tous les ouragans qui l'ont frappé depuis 1966. *Florence*, *Irene*, *Sandy* et les autres. La tempête de ce soir devrait donc être du gâteau. Pas vrai ?

Lorsqu'on atteint la plate-forme, j'allume la lampe torche de mon portable. Un autre escalier mène au second niveau, où se trouve la structure principale. Un bâtiment carré de la longueur de la plate-forme est entouré d'un pont surélevé, et un coin est occupé par le phare.

La première porte qu'on tente d'ouvrir est fermée à clé. La suivante aussi. JJ essaie de toutes les ouvrir, en vain. Deux options s'offrent à nous :

rester dehors, tapis contre le bâtiment pour essayer de rester (plus ou moins) au sec, ou entrer par effraction.

Un bruit de verre brisé interrompt mes pensées. JJ a enveloppé son poing dans son sweatshirt et donné un coup de poing dans une fenêtre. Mon meilleur ami n'est pas du genre à peser le pour et le contre avant d'agir.

— Qu'est-ce que tu fais ? hurle Savannah.

— Tu es fou, JJ !

En vérité, je suis soulagé qu'il ait pris la décision à ma place.

JJ entre par la fenêtre et nous ouvre la porte. Savannah et moi le rejoignons à l'intérieur. Il fait claquer la porte derrière nous. Je sursaute de surprise.

— Tu n'étais pas obligé de la claquer, lui reproché-je.

— Et tu aurais pu nous prévenir avant de briser la vitre, renchérit Savannah.

Sans chaussures, elle se tient sur la pointe des pieds de peur de marcher sur les éclats de verre.

JJ hausse les épaules.

— Au moins, on est au sec, dit-il. Et ce n'est pas moi qui ai claqué la porte, c'est le vent.

JJ allume la lampe de son portable et inspecte la pièce. Il appuie sur tous les interrupteurs, mais rien ne s'allume.

— Il doit y avoir un groupe électrogène quelque part, marmonne-t-il.

— Il est sûrement à plat, remarqué-je.

La pièce est spacieuse et carrée. Il y a des vieux canapés usés dans un coin, une table et des chaises de l'autre côté.

— C'était sûrement l'accueil à l'époque où le phare était un hôtel, deviné-je.

Rien à voir avec celui de la veille. Les clients ne séjournaient pas ici pour passer des vacances de luxe. Ils venaient pour l'aventure, pour s'isoler de la civilisation à soixante kilomètres de la côte de Caroline du Nord. Ils étaient peut-être comme mon père, fascinés par les phares, curieux de savoir à quoi ressemblait la vie des gardiens.

On suit le faisceau du portable de JJ dans une autre pièce. Il n’y a pas de fenêtre, mais on entend le hurlement du vent. Devant nous, un billard qui a connu des jours meilleurs, et des drapeaux américains usés accrochés au mur.

— Pourquoi les drapeaux sont si déchirés ? s’étonne JJ.

— Tu te souviens de l’ouragan *Florence* ? demande Savannah. Le drapeau du phare était filmé et la vidéo a été retransmise en direct à l’approche de l’ouragan. On lui a même donné un surnom...

— Kevin, me rappelé-je.

J’avais regardé le live avec mon père. Après la tempête, le drapeau a été vendu aux enchères pour récolter des fonds pour la Croix-Rouge.

— Ces drapeaux-là sont peut-être ceux qui n’ont pas été filmés, déduit Savannah. Ils devaient être hissés sur la plate-forme, et dès qu’un drapeau était trop abîmé, ils le remplaçaient et gardaient les vieux ici, en souvenir.

— Bien vu, avoue JJ.

Je le regarde de travers, surpris qu’il l’ait complimentée.

On entre dans une des chambres – deux lits jumeaux encore bordés, comme s’ils attendaient que deux enfants se glissent sous les draps. Dans la chambre suivante, un grand lit, sûrement king size. JJ se jette dessus. Le cadre en métal grince sous son poids. Il n’y a pas de tête de lit. Je me dirige vers le bureau installé dans un coin de la chambre. J’ouvre les tiroirs, à la recherche de je ne sais quoi, mais ils sont tous vides.

— Cet endroit est flippant, bredouille Savannah, qui reste plantée sur le pas de la porte. Des gens payaient *vraiment* pour dormir ici ?

— Apparemment, dis-je en haussant les épaules.

— On est loin du luxe auquel tu es habituée, lance JJ.

— Tu ne sais pas à quoi je suis habituée, rétorque Savannah, clairement agacée.

Sa voix est étouffée par un bruit assourdissant : quelque chose vient de tomber par terre dans la pièce au-dessus de nous. JJ bondit du lit.

— C’est sûrement le vent qui s’est engouffré par la fenêtre, suggéré-je. Une bourrasque a dû faire tomber un meuble.

— Sûrement, dit JJ, aussi peu convaincu que moi. Tu es sûr qu'il n'y a personne ici ?

— Mon père m'a dit que le phare était abandonné, réponds-je en fixant le plafond, comme si j'étais capable de voir à travers. À l'époque, les propriétaires essayaient de le revendre ou de le déclarer monument national. Ils envisageaient même de le transformer en musée.

Je suis sûr que mon père savait de quoi il parlait. Il était incollable sur ce genre de sujets.

Est-ce que je viens de parler de lui au passé ? Je me reprends aussitôt : mon père *sait* de quoi il parle. Il *est* incollable.

— Il paraît que le phare est hanté, ajoute JJ. On n'appelle pas cette zone le Cimetière de l'Atlantique pour rien.

Je lui lance un regard noir. Ce n'est pas le moment de parler de cimetière et de fantômes.

JJ illumine son visage avec la lampe de son portable, comme si on était en train de se raconter des histoires autour d'un feu de camp.

— Hooouuu ! chantonne-t-il. *Fee-fi-fo-fum*, je sens l'odeur d'un Pogue !

— C'est la formule du géant dans *Jack et le Haricot magique*, se moque Savannah.

Elle a la voix qui tremble. Comme moi, j'ai l'impression qu'elle pourrait se passer des blagues de JJ.

Je jette un œil dans l'armoire. Vide.

Je ne crois pas aux fantômes (enfin, je ne pense pas), mais je ne peux pas nier que des centaines, voire des milliers de personnes ont perdu la vie dans les Frying Pan Shoals, et ce depuis des siècles. Certains bateaux ont sûrement coulé avant même que leur équipage ait le temps de s'en rendre compte. J'imagine les passagers d'un paquebot de luxe, en train de dormir paisiblement dans leurs cabines, réveillés alors que l'eau leur arrive aux oreilles et qu'il est trop tard pour s'enfuir. J'imagine les colons partis pour l'Amérique, luttant pour garder leur navire à flot en pensant à leur famille restée en Angleterre, à se demander si quelqu'un se rappellera d'eux après leur mort.

Je pense aux pêcheurs solitaires, à ces histoires dignes du *Vieil Homme et la Mer*. Des hommes qui rêvent d'une belle prise qui leur permettra de

nourrir leur famille, mais qui s'échouent et se noient avant même d'avoir pu pêcher un poisson.

Je pense aux explorateurs, à ceux qui ont cartographié ces océans bien avant que les radars, les GPS et les phares existent.

Et je pense à mon père. Je l'imagine à bord d'un petit bateau comme le *Pogue*, face aux éléments, en train de se battre pour survivre et rentrer à la maison sain et sauf.

Toutes ces images défilent dans ma tête en l'espace de quelques secondes.

Le cri de Savannah me ramène à la réalité. JJ est en train de lui courir après en gémissant à la manière d'un fantôme.

— Arrête ! proteste Savannah en riant.

— *Fee-fi-fo-fum* ! répète JJ en la pourchassant.

— Ça suffit, JJ ! hurlé-je.

Savannah s'arrête net. JJ manque de la percuter. Il a l'air surpris par ma réaction.

J'essaie de me ressaisir et de faire un point sur la situation.

1. On a été pris dans une tempête et on s'est réfugiés dans un phare.
2. Un phare dont mon père m'a parlé en long, en large et en travers.
3. Avant que mon père disparaisse, il m'a confié qu'il partirait peut-être longtemps.
4. Est-ce qu'il essayait de me faire passer un message ?

— Vous avez entendu ? demandé-je.

— Comment veux-tu qu'on entende quoi que ce soit par-dessus les âneries de JJ ? grogne Savannah.

— Ce ne sont pas des âneries ! se défend JJ. Je présente mes respects aux fantômes du phare en essayant de parler leur langage.

— Taisez-vous !

JJ doit sentir que je ne suis pas d'humeur à plaisanter, parce qu'il m'obéit aussitôt.

Il y a encore du bruit au-dessus de nos têtes. Cette fois, ce n'est pas quelque chose qui tombe, ni des rafales de vent. C'est différent. On dirait

presque qu'il y a *quelqu'un* dans la pièce du dessus.

Des bruits de pas.

Et si on n'était pas les seuls à s'être abrités ici ?

Et si mon père était là-haut ? Il vit peut-être ici depuis des *semaines*. Il est peut-être coincé dans ce phare, et il attendait que je fasse le lien.

Voilà pourquoi il m'a forcé à apprendre par cœur toutes ces informations concernant cet endroit ! Pour que je sache où le trouver le moment venu. Et s'il avait amarré son bateau à un pilier, comme nous ? Il s'est peut-être détaché et a dérivé après qu'un barreau rouillé a lâché. Et si...

Je dois en avoir le cœur net.

Je sors de la chambre en courant et je pars à la recherche de l'escalier qui mène au phare.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 17

JOHN B

DE RETOUR DANS L'ANCIENNE SALLE D'ACCUEIL, J'APERÇOIS une porte qui donne sur un couloir étroit bordé de placards. Au bout du couloir, une seconde porte donne sur un escalier encore plus étroit qui monte dans le phare, un bâtiment haut et carré qui ressemble davantage à une tour de contrôle qu'aux phares que j'ai vus dans les livres nautiques de mon père.

Je gravis les marches à toute vitesse. En haut, je me retrouve dans la salle de contrôle. La lanterne immense (et éteinte) du phare se trouve au centre, derrière des panneaux en verre.

J'inspecte les moindres recoins de la salle.

— Il n'y a personne, soupiré-je, à bout de souffle.

JJ me rejoint, aussi essoufflé que moi. Savannah, elle, ne semble pas fatiguée par sa course. JJ et moi nous tournons vers elle d'un air étonné.

— Je vous ai dit que j'étais capitaine de l'équipe de natation, lance-t-elle en souriant.

Une rafale secoue le phare. La source du bruit mystérieux est aussitôt révélée : un meuble à tiroirs sur roulettes qui se déplace d'un côté à l'autre de la pièce et s'écrase contre les murs chaque fois qu'une bourrasque ébranle la plate-forme.

— Il paraît qu'il existe des bâtiments conçus pour osciller avec le vent, nous raconte Savannah. Ils s'adaptent au mouvement au lieu de s'effondrer. En Californie, ils construisent des tours flexibles capables de supporter les tremblements de terre.

— Je ne pense pas que les gens qui ont construit ce phare se souciaient des tremblements de terre, remarque JJ.

— Je sais, mais ils l’ont peut-être conçu en prenant en compte la force du vent. Mieux vaut ça que de s’envoler comme Dorothy dans *Le Magicien d’Oz*.

— *Le Magicien d’Oz* ? se moque JJ.

J’ignore leurs chamailleries. Je fais le tour de la pièce jusqu’à en avoir le tournis. Furieux, j’attrape le meuble à roulettes et je le jette contre un mur.

— Merde ! hurlé-je de frustration.

— Qu’est-ce que ce pauvre meuble t’a fait ? plaisante JJ.

Mais je ne suis pas d’humeur à rire. Pas même à sourire.

J’étouffe encore plus qu’après avoir monté les marches.

— Tu espérais trouver un fantôme ? tente JJ.

Son sourire s’envole aussitôt. Il comprend enfin ce à quoi j’ai cru.

— John B...

— Ne te moque pas de moi, le menacé-je.

— Bien sûr que non.

— Ça aurait été possible ! Il aurait pu se réfugier ici, comme nous !

— Peut-être...

— Tu ne me crois pas.

— Même s’il n’est pas là, ça ne veut pas dire que...

— Je sais ce que ça veut dire.

— L’océan est vaste, me rappelle JJ. Des phares, il y en a plein d’autres.

— Je sais.

Je me penche pour redresser le meuble, mais au lieu de le remettre à sa place, je donne un coup de pied dedans.

— De quoi vous parlez ? demande Savannah.

JJ se retourne vers moi, mais je ne me sens pas capable de répondre.

— Le père de John B a disparu en mer il y a six mois, explique JJ à ma place.

— Oh ! Je suis désolée...

— Je ne veux pas de tes condoléances.

Savannah recule d'un pas comme si je l'avais giflée, mais je m'en fiche. J'en ai marre de me soucier des sentiments des autres. Elle n'a aucune idée de ce que je traverse.

J'ai été naïf de croire que mon père aurait pu être ici ce soir, qu'il aurait essayé de me laisser un message en me parlant de ce phare. JJ a raison. L'océan est vaste.

— Ce n'est pas ce que Savannah voulait dire, la défend JJ.

Il n'est pourtant pas du genre à jouer au pacificateur. En général, c'est mon rôle, pas le sien.

— On n'a retrouvé aucune trace de lui, reprend-il. Ni son corps, ni son bateau. Il pourrait... il est possible qu'il soit encore vivant, quelque part.

Je déteste tout ce qu'impliquent ces précisions. Je déteste que l'absence de mon père soit résumable en quelques phrases. Je déteste l'usage du conditionnel, tout comme celui du passé qui s'est immiscé dans mes pensées quelques minutes plus tôt.

— Ce n'est pas parce que ton père n'est pas là que tu dois perdre espoir, me rassure JJ. On avait peu de chance de le retrouver dans ce phare. Peut-être une sur un million ? Un milliard ?

Je ne supporte plus sa voix. J'ai l'impression que JJ n'a pas arrêté de parler depuis son arrivée au Château ce matin. Et pas seulement aujourd'hui. J'entends encore sa voix de petit garçon, à l'époque où il demandait à mon père s'il pouvait nous accompagner, si mon père pouvait lui apprendre à réparer un moteur... mon père, mon père, toujours *mon* père.

— Il n'y a rien de drôle, JJ.

— Je sais, John B.

Mon meilleur ami a l'air surpris par ma réaction. On passe notre temps à se charrier, et je ne lui demande jamais de se taire. Je ne lui reproche jamais d'être allé trop loin.

— Tu ne peux pas comprendre, lancé-je. Tu ne sais pas ce que ça fait d'avoir un père qui te manque.

— Pardon ?

Je serre tellement la mâchoire que mes dents semblent être sur le point de se briser.

Mon regard se pose sur la joue de JJ.

— Tu as la chance d’avoir un père, ajouté-je. Je sais qu’il te fait souffrir, mais il fait partie de ta famille. Tu ne t’es jamais retrouvé seul. Si ton père disparaissait, tu fêterais sûrement ça le soir même.

— Tu aurais préféré que mon père disparaisse à la place du tien, c’est ça ? s’emporte JJ. Tu penses que je n’en ai pas conscience, que je n’y pense pas tout le temps ? Toute ma vie, j’ai rêvé que ton père soit le mien !

JJ est sur le point d’éclater en sanglots, ou de frapper quelque chose, ou les deux.

Je n’essaie même pas de le réconforter ou de le calmer.

— Je sais, soufflé-je. C’est pour ça que tu t’incrustais chez nous tous les dimanches. C’est pour ça que tu essayais d’attirer l’attention de mon père. Tu te fichais de ne pas avoir de famille. Tu étais trop occupé à me voler la mienne.

JJ serre les poings.

Tant mieux. Qu’il cogne en premier.

Parce que si je ne frappe pas quelque chose maintenant, je vais exploser.

CHAPITRE 18

JJ

JOHN B NE M'A JAMAIS PARLÉ SUR CE TON.

Il me rappelle mon père.

Je serre les poings.

J'ai envie de frapper John B. Mon meilleur ami.

Au fond, il n'a pas complètement tort. Si mon père disparaissait, je ne ferais peut-être pas la *fête*, mais il ne me manquerait pas. Je serais *soulagé*. Soulagé de ne plus avoir à retenir mon souffle chaque fois que j'entre chez moi, à me demander de quelle humeur il est, à faire attention au moindre mot que je prononce de peur de déclencher sa colère.

Parfois, j'ai envie de me défendre, de lui rendre ses coups, mais ça ne ferait qu'attiser sa rage.

Je me demande s'il arrêterait de me frapper si je lui obéissais, mais je ne sais pas ce qu'il attend vraiment de moi.

Que ressentirais-je si mon père disparaissait *pour toujours* ? C'est mon père. Je suis censé l'aimer.

Pourtant, la plupart du temps, je pense que je le hais.

Le regard de John B se pose sur mes poings. Il se redresse, prêt à encaisser un coup.

— JJ ? nous interrompt Savannah. Qu'est-ce qui te prend ?

Je cligne des yeux. J'avais oublié qu'elle était là. Je baisse la tête, relâche mes poings.

— Je ne suis pas comme mon père, déclaré-je.

John B hoche la tête.

— Je sais.

— Je ne règle pas mes problèmes en frappant les autres.

— Je sais.

Je déteste que Savannah assiste à cette conversation. Ce qui se passe entre mon père et moi ne la regarde pas. A-t-elle remarqué le bleu sur ma joue, souvenir de sa dernière gifle ?

Cette sortie de pêche était censée nous faire oublier nos pères, mais à ce moment précis, c'est comme s'ils étaient tous les deux à côté de nous, dans cette minuscule salle de contrôle.

Je ne veux pas que Savannah ait pitié de moi.

Je ne veux pas frapper John B, même s'il m'a vexé.

Mais j'ai besoin de frapper *quelque chose*. Lui aussi. Je le sens.

Je donne un coup de poing dans le tableau de bord. Je hurle de douleur quand ma peau entre en contact avec le métal, mais c'est plus fort que moi. Me retenir serait encore plus douloureux.

Je frappe encore, et encore.

John B se joint à moi. Il donne un coup de pied dans la base de la lanterne au centre de la pièce. Ensemble, on détruit tout ce matériel inutilisé depuis des années – des boutons et des leviers déconnectés depuis Dieu sait quand.

Puis, tout à coup – une lumière.

La lanterne du phare clignote pendant quelques secondes.

— Qu'est-ce que vous avez fait ? s'étonne Savannah.

John B et moi échangeons un regard perplexe. Ce n'est pas comme si on avait prêté attention à quelle partie du tableau de bord on était en train de détruire.

John B se met à sourire, puis il éclate de rire. Je ris à mon tour, tellement fort que j'en ai mal au ventre. Notre dispute vient de nous montrer que cet endroit n'est pas aussi désaffecté qu'on le pensait.

Si on a réussi à allumer la lanterne une fois – sans même le vouloir –, c'est qu'on peut y arriver à nouveau. Quelqu'un pourrait nous voir et nous sauver.

Et même si personne ne remarque que le phare s'est allumé, on pourrait au moins éviter de passer la nuit dans le noir complet, à attendre que le

soleil se lève en rationnant les lampes de nos portables pour économiser leurs batteries.

John B se retourne vers moi, le regard plein d'espoir. Au lieu de se donner un coup de poing, on se serre la main.

Sans un mot, je me penche sur le tableau de bord et je me mets au travail.

*

J'ai beau ne pas être aussi bon élève que Pope, il y a un domaine dans lequel je suis meilleur que lui, que Kiara et même que John B : la mécanique. Depuis que je suis tout petit, j'ai besoin de savoir comment les choses *fonctionnent*. C'est aussi pour cette raison que John B est resté à la barre pendant que je réparais le moteur du *Pogue*.

Quand j'ai commencé à sécher les cours en CM2, je ne perdais pas mon temps à faire le guignol – même si ça arrivait de temps en temps. Je me rendais au garage voisin et je traînais avec les employés. Aujourd'hui, je suis capable de réparer n'importe quelle voiture, que ce soit un vieux modèle avec un moteur diesel, ou un véhicule flambant neuf avec un système qui ressemble davantage à un ordinateur qu'à un moteur à combustion interne.

Quand notre lycée a ouvert une option mécanique, je me suis précipité pour m'inscrire. C'est le seul cours que je n'ai jamais séché même si, parfois, la théorie m'ennuie à mourir.

Je me fiche de la théorie.

Ce qui m'intéresse, c'est la *pratique*.

Pour résumer, si quelqu'un est capable de rallumer ce phare, c'est moi.

Je me glisse sous le tableau de bord – une sorte de bureau en métal recouvert de boutons – et j'essaie de comprendre quel fil est rattaché à quoi. Je cale mon portable entre mes dents et je dirige le faisceau de la lampe le long des câbles.

John B descend dans l'ancien hôtel à la recherche de nourriture ou d'eau.

— Je vais t'aider, suggère Savannah en me rejoignant sous le tableau de bord.

Elle attrape mon portable et m'éclaire en le brandissant devant elle. Elle n'a même pas l'air écœurée en essuyant ma salive. Je m'allonge sur le dos et Savannah se recroqueville à côté de moi.

— C'est mieux ? demande-t-elle en suivant mes mouvements.

— Beaucoup mieux, avoué-je.

Heureusement, je suis capable de me concentrer sur plusieurs choses en même temps. J'arrive donc à me focaliser sur les fils devant moi tout en appréciant la présence de Savannah à mes côtés. Sa hanche est collée à la mienne. Ses vêtements sont encore humides. Elle doit être frigorifiée.

Si on était dans un vieux film, je serais sûrement en train de lui offrir mon tee-shirt, mais j'ai froid, moi aussi. Du moins, *j'avais* froid jusqu'à ce que Savannah me rejoigne.

J'ai déjà été proche d'une fille, mais cette fois, c'est différent. J'ai du mal à la cerner. Savannah ne ressemble pas aux autres Tourons. Je ne sais même pas à *qui* elle ressemble.

Au bout de quelques minutes, je m'extirpe de sous le tableau de bord et je jette un œil à la console. Je ne demande pas à Savannah de me suivre. Elle le fait d'elle-même, et illumine le moindre de mes gestes.

— Je peux me débrouiller tout seul, décidé-je. Rejoins John B en bas. Tu as besoin de te réchauffer. Il y a des couvertures sur les lits.

— Tu veux vraiment reprendre ton portable entre tes dents ? s'amuse-t-elle.

— Ça marchait très bien !

Une rafale secoue à nouveau la tour, mais Savannah n'a pas l'air effrayée. J'appuie sur plusieurs boutons. Derrière nous, la lanterne clignote, puis s'éteint aussitôt.

Je secoue la tête, dépité.

— Je ne comprends pas pourquoi elle ne reste pas allumée.

— C'était beaucoup plus simple avant, remarque Savannah.

— Avant quoi ?

— Tu sais, à l'époque où ils s'éclairaient au gaz, explique-t-elle en dirigeant le faisceau vers la lanterne du phare, entourée de plaques de verre

poussiéreuses. Ils n'avaient pas besoin d'électricité pour le faire fonctionner. Il suffisait... d'allumer une allumette.

— Tu as une allumette ? demandé-je.

— Non, et même si j'en avais une, elle serait trempée.

— Dans ce cas, vive l'électricité.

Je m'attends à ce que Savannah se vexe, mais elle éclate de rire.

— Tu as raison, dit-elle en souriant.

On retourne à quatre pattes sous le tableau de bord. Savannah inspecte les fils avec autant d'intérêt que moi. Ses cheveux mouillés frôlent mon visage. Ses doigts effleurent les miens.

— J'ai une idée ! annonce-t-elle en posant mon portable par terre. Branche ce fil...

— Lequel ?

— Le fil vert ! répond-elle en sortant de sous le bureau. On pourrait essayer de le brancher et d'appuyer sur l'interrupteur principal en même temps.

— Pourquoi ?

Je lève la tête et me cogne contre le tableau de bord. La lumière se remet à clignoter.

Savannah éclate de rire.

— C'est juste une intuition, avoue-t-elle. On réussirait peut-être à relancer le système.

— Comme avec une voiture ?

— Exactement !

— Arrête, me moqué-je. Tu n'y connais rien !

— Pardon ?

— Les gens comme toi payent des mécaniciens pour réparer leur voiture.

— *Les gens comme moi ?* s'agace Savannah. Tu me juges alors que tu ne me connais pas !

Elle a raison. Avant ce soir, je pensais que les Kooks étaient tous les mêmes. Riches et insouciantes. Mais Savannah est différente. En tout cas, ce

soir elle a clairement un *souci* : elle est coincée dans un phare désaffecté au beau milieu de l'océan avec deux inconnus.

— On essaie ?

Je hoche la tête en attrapant le fil vert.

— À trois, dis-je. Un, deux...

— Trois ! crie Savannah.

Elle appuie sur l'interrupteur en même temps que je branche le fil.

La tour s'illumine aussitôt. Pas seulement la lanterne du phare, mais aussi le tableau de bord.

Je me relève. Savannah se jette dans mes bras. Je sens le parfum fruité de son shampoing et ses doigts tièdes contre mon cou.

— Tu as réussi, JJ !

— *On* a réussi ! dis-je en plaçant mes mains sur son dos. C'était une super idée. Comment tu y as pensé ?

— Je te l'ai déjà dit, répond-elle en s'écartant de moi. Une simple intuition.

Elle éteint la lampe de mon portable en s'éloignant davantage, tellement loin qu'elle doit tendre le bras pour me le rendre. Je glisse le téléphone dans ma poche en me demandant si j'ai fait quelque chose de mal.

Le cri de joie de John B interrompt mes pensées.

— Les lumières ont dû s'allumer en bas, remarqué-je. Allons voir s'il a trouvé à manger.

Je me dirige vers l'escalier. Derrière moi, Savannah respire profondément avant de m'emboîter le pas.

CHAPITRE 19

JOHN B

DÈS L'INSTANT OÙ LA LANTERNE DU PHARE S'ALLUME, je l'aperçois au loin, en train de tanguer sous la pluie.

Un bateau.

Il est beaucoup plus grand que le *Pogue*, plutôt de la taille des yachts amarrés dans la marina. Il se fraye un chemin entre les vagues et se dirige droit vers le phare.

Plus le bateau approche, plus je remarque qu'il n'est pas du tout grand comme un yacht de Kook. Il est *énorme*. Pas autant qu'un bateau de croisière, mais suffisamment imposant pour transporter des marchandises.

— Alors, tu as trouvé quelque chose ? demande JJ en me rejoignant en bas, suivi de près par Savannah.

Je lui fais signe de se taire, comme si je craignais que les passagers à bord du bateau nous entendent. JJ se plante à côté de moi et suit mon regard.

— On n'est pas les seuls à avoir pensé à ce phare, déduit-il d'un air grave.

— En effet, confirmé-je.

— Tu veux que je réteigne la lumière ?

— Non, décidé-je. Si on l'éteint, ils sauront qu'on est là. S'il reste allumé, ils penseront qu'il est automatisé.

Du moins, c'est ce que j'espère.

— Qu'est-ce qu'on fait ? s'inquiète JJ.

— Où est le problème ? s'étonne Savannah. Ils ont le droit de s'abriter ici, non ? Au moins, ils seront en sécurité.

JJ et moi secouons la tête.

Tous les trois, on est là parce qu'on n'a pas eu de chance, et parce qu'on s'est mal organisés. En revanche, l'équipage de ce navire de marchandises était forcément au courant de l'arrivée de la tempête. Ils ont été prévenus par les garde-côtes, mais ont repris leur chemin malgré tout.

Il y a encore quelques minutes, j'aurais aimé que mon père soit ici, mais la vérité, c'est que les gens qui naviguent dans des conditions pareilles et de nuit sont ceux qui ne veulent pas se faire remarquer.

— Qu'est-ce que tu en penses ? murmure JJ.

— S'ils s'amarrent à un pilier loin du nôtre, ils ne verront pas le *Pogue* et ne sauront pas qu'on est là.

Si Pope était avec nous, il dirait qu'on a une chance sur quatre d'être repérés. Vingt-cinq pour cent. Il sortirait un bout de papier et un crayon et dessinerait un graphique pour illustrer les probabilités.

— Remontez dans le phare, suggéré-je. Espérons qu'ils resteront à bord de leur bateau.

Au pire, s'ils décidaient de monter sur la plate-forme, les lits se trouvent en bas. Pas dans la tour.

— Et toi ? demande JJ.

— Je vais me cacher quelque part, essayer de comprendre qui ils sont et ce qu'ils manigancent.

Je me trompe peut-être, mais j'ai un mauvais pressentiment.

JJ ouvre la bouche pour protester, mais la referme aussitôt. Notre dispute a eu beau se terminer en fou rire, il reste anormalement prudent et délicat avec moi, comme s'il avait peur de déclencher une nouvelle crise de colère.

JJ et Savannah retournent dans le phare. Dehors, les nouveaux arrivants amarrent leur bateau au pilier le plus éloigné du *Pogue*. Je pousse un soupir de soulagement, mais quelques secondes plus tard, j'entends des bruits de pas dans l'escalier.

Je me cache dans un des placards du couloir qui mène au phare. Il est rempli de serpillères et de balais et il empest l'eau de Javel. Avec un peu de chance, je parviendrai à rejoindre JJ et Savannah plus tard, pour leur rapporter ce que j'ai entendu.

Les intrus entrent dans l'accueil de l'ancien hôtel. Au début, ils parlent seulement de la tempête. Ils n'ont pas l'air surpris que le phare soit allumé.

Je crois distinguer trois voix différentes. Deux hommes et une femme. Deux d'entre eux – un homme et la femme – ont un accent de la région. L'autre homme a un accent de Louisiane. Le chef, ou le capitaine. Il s'appelle Dax. J'essaie de les observer à travers une faille dans le meuble. Ils sont équipés de lampes de poche identiques à celle que j'ai fait tomber dans l'océan.

— On peut attendre que ça se calme, mais je ne veux pas rater notre rendez-vous, annonce Dax. La marchandise doit être livrée demain matin.

Il est grand et mince, avec des cheveux blonds, et il porte une casquette. Il tient deux packs de bière en équilibre sur une main, comme un serveur avec un plateau.

— Tu crois qu'ils nous attendront ? s'inquiète l'autre homme.

— Ils ont intérêt, répond Dax. On ne veut pas vivre la même chose que la dernière fois.

— Pourquoi pas, Dax ? demande la femme en souriant. On s'était bien amusés.

Elle pose une main sur sa ceinture, où se trouve un pistolet dans un étui. Mon cœur s'emballe.

— C'est vrai, avoue Dax, mais ce n'était pas aussi rentable que prévu.

— Ils ne voudront pas rater cette cargaison, se rassure l'autre homme. Ce ne sont pas les iPads et les iPhones de l'année dernière. Cette fois, tout est neuf.

Il éclate de rire, mais Dax traverse la pièce et enroule une main autour de sa gorge.

— Tu trouves ça drôle ? Tu sais ce qui nous attend si on arrive en retard ?

— Je voulais juste dire que... cette cargaison a beaucoup plus... de valeur...

— Elle ne vaudra plus rien si on la jette à l'eau !

C'est officiel : ce sont des pirates. Des trafiquants. Ils transportent des articles de contrebande volés – des appareils électroniques ? – qu'ils doivent livrer demain matin. Et s'ils ratent leur rendez-vous, ils seront forcés de jeter leurs marchandises par-dessus bord pour éviter de se faire attraper.

Je m'en suis douté dès l'instant où j'ai aperçu leur bateau. Je ne sais pas pourquoi. Les pirates modernes ne ressemblent pas aux pirates d'antan, avec leur drapeau décoré d'une tête de mort accroché au mât. Mon père m'a toujours dit que sur l'eau, on doit suivre son intuition. Depuis leur arrivée, mon intuition me conseille de rester aussi loin d'eux que possible.

Dax relâche l'homme et se met à faire les cent pas. Une bourrasque secoue la plate-forme. Les piliers grincent sous nos pieds.

— Qu'est-ce que c'est ? panique la femme en posant une main sur son arme.

— Calme-toi, Melanie. On est seuls ici.

— Pas vraiment, répond-elle. Il y a les fantômes.

— Les fantômes ? se moque Dax.

— Tu ne savais pas que ce phare était hanté ?

Dax éclate de rire. Il doit penser que s'il y a des fantômes, il n'en fera qu'une bouchée. L'autre homme fait le signe de la croix comme s'il venait d'entrer dans une église.

— Ne me dis pas que tu as peur des fantômes, Mel ? s'étonne Dax.

— Je respecte les choses que je ne comprends pas, se défend-elle.

Dax ouvre une canette de bière et en boit une gorgée.

— Moi, les choses que je ne comprends pas, je leur tire dessus, dit-il en riant.

J'ai la gorge sèche. Comment réagirait Dax s'il nous trouvait ici ?

— Allons-y, déclare-t-il en les guidant vers les chambres.

Alors qu'ils s'éloignent, j'ouvre la porte du placard aussi discrètement que possible. Je m'attends presque à me retrouver nez à nez avec l'un d'eux. Et s'ils étaient quatre ?

Non. Le couloir est vide. Je me précipite vers l'escalier et je monte dans le phare sur la pointe des pieds.

— Ce sont des pirates, murmuré-je en entrant dans la salle de contrôle.

— Merde ! grogne JJ.

— Des *pirates* ? demande Savannah d'un air perplexe. Comme le Capitaine Crochet ?

JJ secoue la tête, exaspéré par l'innocence des Kooks qui vivent tellement dans leur bulle qu'ils ne connaissent pas les différents types de criminels.

— Ne sois pas idiote, Savannah.

— Je ne suis pas *idiote*, JJ. Je pensais juste qu'aujourd'hui, on appelait ça des trafiquants, ou des contrebandiers. Pas des pirates.

— Peu importe, s'impatiente JJ en passant une main dans ses cheveux.

La famille de JJ est installée dans les OBX depuis des générations. On pense que ses ancêtres étaient des contrebandiers.

— Combien ? me demande-t-il.

— Je pense qu'ils sont trois. Le capitaine s'appelle Dax. Il y a un autre homme, et une femme qui s'appelle Melanie.

— Une femme ? s'étonne JJ.

— Quoi ? Les femmes n'ont pas le droit d'être pirates ? lui reproche Savannah.

JJ lève les yeux au ciel.

— Il y a une minute, tu croyais que les pirates n'existaient que dans Peter Pan, lui rappelle-t-il. En tout cas, s'ils sont trois, le combat sera équitable.

— Non, JJ. Ils sont armés. Et ce mec, Dax... il est du genre à tirer d'abord, et à poser les questions ensuite.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ? insiste JJ.

— C'est-à-dire ?

— On ne va pas passer la nuit ici ! Ils vont finir par monter et nous tomber dessus.

— On pourrait simplement leur expliquer qu'on était en train de pêcher et qu'on a été surpris par la tempête ? suggère Savannah.

JJ ne la traite pas d'idiote une seconde fois, mais je sens qu'il n'en pense pas moins.

— Tu n'as pas entendu ce qu'il a dit ? grogne-t-il. Qu'ils sont du genre à *tirer d'abord* ?

— Ils transportent des marchandises de grande valeur, expliqué-je.

— Quel genre de marchandises ?

— Ils ont parlé de portables et de tablettes. En tout cas, leur cargaison est volée. Ils ne nous dénonceront pas aux garde-côtes. Ils nous tueront. Nos vies valent moins que leurs marchandises.

Savannah devient toute blanche.

— On aurait dû embarquer nos fusils harpons, regrette JJ en serrant les poings.

— Ils ne nous auraient servi à rien, remarqué-je. C'est comme dégainer un couteau face à un flingue.

— Tu as un plan ? demande JJ.

Il me rappelle les deux pirates qui attendaient que Dax, leur capitaine, leur donne des ordres.

Je montre le tableau de bord du doigt.

— Tu as réussi à rallumer le courant. On pourrait utiliser la radio ?

— Elle est morte, me confie JJ. C'est la première chose que j'ai essayée.

Je pourrais tenter celle du *Pogue*, mais elle n'est déjà pas fiable quand il fait beau. Je doute qu'elle fonctionne en pleine tempête.

Savannah et JJ me fixent en silence.

— On va trouver une solution, leur promets-je.

CHAPITRE 20

JJ

MON REGARD SE POSE SUR LA LANTERNE DU PHARE. J'ÉTAIS tellement fier d'avoir réussi à l'allumer, mais c'est elle qui a attiré les trafiquants jusqu'à nous.

Si mon père était là, il serait en train de me le reprocher.

Je serre les poings et les enfouis dans mes poches.

On s'installe par terre. C'est plus facile de tenir en place qu'en restant debout, et il y a moins de chances que les pirates nous entendent.

On ne les entend pas non plus. Leurs voix sont recouvertes par le sifflement du vent et la pluie qui bat le toit. Je repense à ce qu'a dit Savannah tout à l'heure, à propos des bâtiments construits pour résister aux catastrophes naturelles. Cette tour n'oscille pas. Elle ne bouge pas d'un poil.

Contrairement à moi. Une énergie incontrôlable coule dans mes veines. J'ai l'impression que je vais exploser. Après ma dispute avec John B, je me suis défoulé en tapant sur le tableau de bord et en me concentrant sur les réparations, mais rester assis, immobile, dans le silence ne m'aide pas du tout.

Au contraire.

Je n'en veux pas à mon meilleur ami. Ses remarques m'ont froissé, mais il y a plus urgent. Et puis, je m'étais déjà calmé avant l'arrivée des pirates. Je ne reste jamais énervé contre John B plus de quelques minutes.

Je l'observe du coin de l'œil. Je ne sais pas s'il est encore en colère contre moi.

Je me retourne vers Savannah. Je l'ai traitée d'idiote. Elle doit me détester.

Toutes ces pensées me donnent encore plus envie de bouger.

Savannah et John B ont l'air beaucoup plus calmes que moi. Ils sont adossés contre la base de la lanterne, les jambes étendues devant eux. Savannah croise les chevilles. John B rejette la tête en arrière. Sa casquette tient miraculeusement en équilibre. Il joue avec les bracelets à son poignet droit.

Moi, je suis accroupi, aux aguets, prêt à bondir.

Savannah pose une main sur ma jambe. Surpris, je manque de tomber en arrière.

— Tu n'arrêtes pas de gigoter, murmure-t-elle.

— C'est vrai ? demandé-je, surpris.

Je pensais que j'étais immobile.

— Assieds-toi, suggère-t-elle. C'est plus facile.

Sa remarque sous-entend qu'elle a peut-être autant de mal que moi à tenir en place.

Je m'assois en tailleur à côté d'elle. Nos genoux s'effleurent.

— Ils vont peut-être finir par s'en aller, espère John B.

— On pourrait les *inciter* à s'en aller, proposé-je.

— Et les renvoyer dans cette tempête ? proteste Savannah. C'est trop dangereux.

Elle me rappelle Kiara et ses opinions tranchées sur le bien et le mal.

— Les secours sont peut-être en train de nous chercher, ajoute-t-elle. Hunter sait à peu près dans quel coin on se trouve.

— Je pensais que tu n'avais pas besoin qu'on te sauve, grogné-je.

— Pas tout à l'heure, mais maintenant, c'est différent. On a besoin d'aide.

— Tu penses vraiment qu'Hunter va traverser une tempête pour venir à ta rescousse ? Il est sûrement en train de siroter une coupe de champagne à l'hôtel, sain et sauf.

— J'espère bien qu'il est sain et sauf ! s'agace Savannah. Ils ont dû faire face à la tempête pour rentrer, comme nous.

— On n'est pas rentrés, remarque John B.

— Je sais. Ce que je voulais dire, c'est qu'il y a des gens qui savent où on est. Pas seulement Hunter, les autres aussi. Meghan, Alexandria, George, Dave...

— De vrais noms de Kooks, la coupé-je.

Savannah me lance un regard noir.

— Ce sont tous des témoins, reprend-elle. S'il nous arrivait quelque chose, les pirates seraient des suspects, pas vrai ?

Je secoue la tête.

— Tes amis savent qu'on a été piégés par la tempête, pas qu'on est *ici*, dans ce phare. Les pirates pourraient nous tuer, jeter nos corps à l'eau et détacher le *Pogue*. Personne ne soupçonnerait quoi que ce soit. Si on meurt, ce sera rapporté comme un accident tragique, un groupe d'ados imprudents qui n'ont pas eu de chance.

Savannah frissonne à côté de moi. J'aurais dû être plus délicat, mais entendre parler de Hunter comme d'un potentiel sauveur m'a énervé.

— Vous avez tous les deux raison, décide John B. Il faut qu'on prouve qu'on était là, et que les trafiquants étaient là, pour qu'ils soient arrêtés s'il nous arrive quelque chose.

— Comment ? demandé-je. La radio est en panne.

Un sourire illumine son visage.

— *Notre* radio, peut-être. Mais pas la leur.

CHAPITRE 21

JOHN B

QUE FERAIT POPE À NOTRE PLACE ? VOILÀ LA PREMIÈRE question que je me suis posée. Parce que Pope est la personne la plus intelligente que je connaisse. JJ est le meilleur surfeur (ne lui en parlez pas), Ki est la plus humaine, mais Pope est de loin le plus intelligent. C'est de lui dont on a besoin quand on doit mettre en place un plan compliqué.

Malheureusement, cette fois, Pope n'est pas là, et c'est à moi de trouver une idée. En vérité, je suis soulagé que Pope et Ki soient en sécurité à la maison.

JJ trouve mon idée absurde, ce qui en dit long : quand JJ Maybank pense que tu vas trop loin, c'est que c'est mal parti. Mais on n'a pas d'autre choix. Mon plan a beau être fou, je pense avoir autant de chance de me faire assassiner par ces pirates s'ils nous surprennent dans le phare que s'ils me croisent sur leur bateau, en train de me servir de leur radio.

Et s'ils me trouvent moi – *seulement moi* – à bord, ils ne découvriront peut-être jamais la présence de Savannah et JJ dans le phare. Ils penseront que je suis seul.

— J'ai une meilleure idée, annonce JJ.

— Meilleure que de s'introduire sur un bateau de pirates et de voler leur radio ? ironise Savannah, qui n'est pas non plus convaincue par mon plan.

— Je ne vais rien voler. Je vais juste l'utiliser.

— Dans ce cas, tout va bien, plaisante-t-elle.

JJ et moi ne la connaissons pas depuis longtemps, mais j'ai l'impression d'être en compagnie d'une vieille amie. Il faut dire que se retrouver coincé dans un phare en pleine tempête en compagnie de pirates crée des liens.

— C'est quoi, ton idée ? demandé-je à JJ.

— On est dans le Cimetière de l’Atlantique, pas vrai ? Toi et moi, on sait à quel point les gens sont superstitieux en mer.

Je hoche la tête. Depuis toujours, les marins croient aux signes et aux esprits qui promettent une traversée sans encombre d’un port à l’autre. C’est une tradition qui remonte à plusieurs siècles, à l’époque où les premiers explorateurs pensaient qu’ils tomberaient dans le vide s’ils s’aventuraient trop loin sur l’océan.

— Il faut jouer là-dessus, explique JJ.

— C’est-à-dire ?

— On pourrait leur faire croire que le phare est hanté par les fantômes des marins noyés ! On pousse des gémissements et on fait clignoter la lumière du phare, jusqu’à ce qu’ils s’enfuient et nous laissent tranquilles.

— Tu veux les renvoyer en mer, où ils pourraient *mourir* ? le défie Savannah.

— C’est eux ou nous, insiste JJ. C’est la loi du plus fort.

— Ça n’a aucun rapport, remarque Savannah.

JJ lève les yeux au ciel.

— Désolé, je n’ai pas été attentif en cours de biologie. On s’en fout, OK ? Les gentils, c’est *nous*. Eux, ce sont les *méchants*.

— Ce n’est pas un plan, dis-je. C’est un épisode de *Scooby-Doo*.

Quand on était petits, on regardait souvent ce dessin animé ensemble.

— C’est de là que vient mon idée, avoue JJ en souriant.

Dans *Scooby-Doo*, le méchant fait toujours semblant d’être une créature surnaturelle pour s’en tirer ou faire peur à ses visiteurs indésirables. À la fin de chaque épisode, Scooby et ses amis découvrent sa véritable identité – en général, un homme ronchon convaincu qu’il aurait mené son projet à bien si Scooby et sa bande ne l’avaient pas démasqué.

J’éclate de rire. C’est plus fort que moi.

— Chut ! m’interrompt Savannah. Franchement, je ne sais pas laquelle de vos idées est la pire.

JJ et moi répondons à l’unisson :

— Celle de JJ.

— Celle de John B.

Savannah sourit face à notre réaction.

— Au moins, si on suit le plan de JJ, on reste tous ensemble, admet-elle.

— Je ne savais pas que tu étais aussi prudente, s’amuse JJ. Ce n’est pas toi qui as plongé après un poisson géant il y a quelques heures ?

— C’était différent, se défend Savannah en haussant les épaules.

— Pourquoi ?

— Parce que je risquais *ma* vie, pas celle des autres.

— C’est faux, proteste JJ. J’ai plongé pour te sauver, pas vrai ?

— Je ne t’avais rien demandé, lui rappelle-t-elle en se retournant vers moi. Et c’est pareil pour toi, John B. Je ne veux pas que tu risques ta vie pour nous protéger.

— C’est *mon* idée, lui rappelé-je. Pas la tienne. Je me porte volontaire.

— Je n’aime pas ça, soupire JJ.

— Je propose un vote, suggéré-je. Qui est pour le plan de *Scooby-Doo* ?

Seul JJ lève la main.

— Qui est pour mon plan ?

Je lève la main. Savannah hésite un instant, puis lève la sienne. Je souris comme si je venais de gagner au loto, alors que je m’apprête à m’infiltrer dans un bateau de pirates armés.

Je me dirige vers l’escalier. JJ me retient par le bras.

— Tu es sûr de toi ? murmure-t-il. On pourrait rester cachés ici et attendre, si tu penses que c’est moins risqué.

Je secoue la tête.

— Toutes nos idées craignent, JJ. On a juste choisi la moins pire.

JJ se mordille la lèvre. J’ai l’impression qu’il veut me dire quelque chose, mais qu’il ne sait pas comment s’y prendre. Je le connais depuis toujours, et je ressens la même chose que lui.

— Je suis désolé pour tout à l’heure, JJ. Pour tout ce que j’ai dit sur ton père, et le mien.

Mon meilleur ami hausse les épaules.

— Tu avais en partie raison. Et tu n'as pas à me demander pardon.
Pogues pour la vie ?

Je lui donne une tape sur le dos.

— Pogues pour la vie.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 22

JOHN B

JE DESCENDS DU PHARE ET JE REMONTE LE COULOIR AUSSI discrètement que possible. La clé de la porte qui sépare le couloir de l'accueil est restée dans la serrure. Je la ferme à clé, comme convenu. Si les pirates entendent du bruit provenant du phare mais qu'ils voient que la porte est verrouillée, ils penseront qu'il s'agit du vent.

Je fais demi-tour sur la pointe des pieds, en direction de l'autre porte qui donne sur le pont. Je l'emprunte et, une fois dehors, j'avance à quatre pattes en longeant le bâtiment. Le vent rugit et la pluie fouette la plate-forme. Même si je criais, les trafiquants ne m'entendraient pas. D'ailleurs, JJ non plus. De toute manière, je préfère qu'il reste en sécurité avec Savannah, quoi qu'il arrive.

Je n'ai pas besoin de lampe de poche pour voir où je vais. La lanterne du phare éclaire mes pas. Je remercie intérieurement JJ et ses talents de mécanicien. Ma casquette protège (plus ou moins) mon visage de la pluie. Je me poste derrière une fenêtre, à travers laquelle j'aperçois les pirates, affalés sur les canapés, en train de boire leurs bières. Je pourrais peut-être leur en chiper quelques-unes sur leur bateau, tant que j'y suis.

L'escalier en colimaçon tremble sous mes pieds tandis que je dévale les marches. Trempé jusqu'aux os, je m'agrippe à la rambarde. Je me coupe la main sur un morceau de métal rouillé. Génial. Je noue aussitôt mon bandana autour de la plaie.

Le bateau des pirates est amarré tellement près du pilier que je n'ai même pas besoin de sauter pour monter à bord. C'est un bon signe. Ma mission va peut-être se passer sans encombre.

J'allume la lampe torche de mon portable et j'entre dans le bateau. Je me retrouve d'abord dans le dortoir de l'équipage. Il y a des photos collées au-dessus des trois lits : le portrait d'un labrador, l'affiche d'un groupe de rock,

la photo de deux jeunes enfants, un garçon et une fille qui sourient. Il y a un message collé juste à côté, sûrement rédigé par leur mère : « Tu nous manques, Papa. » Autour des mots, les enfants ont dessiné des cœurs et des étoiles.

JJ a décidé que les trafiquants étaient les *méchants*. Je sais que leur activité est illégale, mais ils n'ont peut-être pas le choix. Et si c'était leur seul moyen de subvenir aux besoins de leur famille, de leurs enfants ?

Je repense à mon père. Au nombre de fois où il partait en mer. Est-ce qu'il prenait ces risques pour *moi* ? Est-ce qu'il cherchait à améliorer nos vies ? Avait-il conscience que tout ce que je voulais, c'était qu'il reste à la maison ? J'avais plus besoin de lui que d'argent. Et c'est toujours valable aujourd'hui.

J'aperçois un sweatshirt à capuche posé sur un lit. Je l'enfile par-dessus mes vêtements mouillés. Je me demande s'il est acceptable de voler le sweatshirt d'un criminel. Est-ce que c'est considéré comme un délit ? J'ai trop froid pour me sentir coupable.

Quand je sors de la chambre, j'ai l'impression d'entrer dans un labyrinthe. Les pièces sont minuscules, collées les unes aux autres. J'ouvre une porte, puis une autre. Je tombe sur un placard mécanique (sans radio), puis sur la salle de bains, puis dans la cambuse. Il y a plusieurs tasses avec des logos – dont celui de l'université de Chapel Hill (apparemment, certains pirates vont à la fac ?) et l'emblème d'une marque de bière. Tiens, en parlant de bière...

J'ouvre le frigo et j'en sors trois canettes. Je souris en repensant à hier soir, quand JJ a perdu son short, alourdi par toutes les mignonnettes d'alcool qu'on avait volées. Afin d'éviter le même scénario, j'en glisse une dans chaque poche, et je cale la troisième sous l'élastique de mon caleçon. L'aluminium froid et humide me glace la peau.

J'atteins enfin la salle de contrôle. La radio semble fonctionner. Je m'empare du micro.

— SOS, SOS. Je suis...

Je m'arrête juste avant de donner mon nom. Mieux vaut se faire passer pour Dax, et annoncer notre présence dans le phare. Comme ça, s'il nous arrive quelque chose, les garde-côtes sauront que Dax et son équipage nous ont vus. C'est un stratagème digne de Pope !

— Ici le capitaine Dax, tenté-je. Je me trouve au pied du phare des Frying Pan Shoals. Nous sommes amarrés à la plate-forme, à l’abri de la tempête. Il y a aussi trois adolescents dans le phare.

Je répète mon message plusieurs fois, mais personne ne me répond. J’espère qu’un bateau l’aura reçu et le transmettra aux garde-côtes.

Il est temps de repartir.

Je me perds dans le dédale de pièces jusqu’à me retrouver dans une impasse. Le bateau tangue sous mes pas. Je m’apprête à faire demi-tour quand une porte s’ouvre en grand en face de moi.

La canette de bière glisse sous mon caleçon et le long de mon pantalon, mais je la remarque à peine, car je suis tout à coup nez à nez avec la chose la plus effrayante que j’aie vue de ma vie.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 23

JJ

— ON N'AURAIT JAMAIS DÛ LE LAISSER PARTIR TOUT SEUL, regrette Savannah.

— Tu as voté pour ce plan, lui rappelé-je.

— Seulement parce que le tien était nul.

— Ne t'inquiète pas pour lui. De toute manière, tu n'aurais pas pu l'en empêcher. John B avait pris sa décision avant même qu'on vote.

Savannah croise les bras sur sa poitrine.

— J'aurais pu *essayer* de l'en empêcher, insiste-t-elle.

— Garde un œil sur l'heure.

John B pense qu'il ne lui faudra pas plus de vingt minutes pour descendre jusqu'au bateau, trouver la radio, envoyer un signal de détresse et remonter dans le phare.

— Ce serait plus simple si on avait du réseau, grogne Savannah en fixant le chronomètre qu'elle a déclenché sur son portable, une des seules applications qui fonctionne sans réseau ni wifi.

— Je sais.

Si John B pouvait nous envoyer des messages, on se sentirait mieux.

— Il n'y a vraiment rien qu'on puisse faire ? murmure Savannah.

— On doit juste être patients.

Je tente d'être la voix de la raison, mais en vérité, je me sens comme un tigre en cage.

— Arrête, lance Savannah.

— Quoi ?

— Arrête de taper du pied.

Je ne m'en rendais pas compte, mais je suis en train de taper par terre en rythme avec les secondes qui défilent sur le portable de Savannah. Je suis trop stressé pour tenir en place. Je me glisse sous le tableau de bord et je tripote les fils pour m'occuper.

La lanterne du phare se met à clignoter.

— Qu'est-ce que tu fais ? demande Savannah en me rejoignant.

— J'essaie de me rendre utile.

— Ils pourraient s'apercevoir que le phare clignote et essayer de monter.

— La porte qui mène au phare est fermée à clé, lui rappelé-je.

John B nous a expliqué qu'il nous enfermerait à clé en partant, pour que les pirates ne soupçonnent pas notre présence.

— Je sais, mais je ne vois pas en quoi trafiquer la lumière va nous aider.

— Aucune idée, avoué-je. Mais je n'en peux plus de tourner en rond. Surtout quand mon meilleur ami est en train de risquer sa vie pour moi.

— Pour *nous*, me reprend Savannah.

Je sens qu'elle s'en veut aussi d'être en sécurité alors que John B est en bas, même si elle le connaît à peine.

— Quand je me suis réveillée ce matin et quand j'ai forcé Hunter à m'emmener pêcher au large, je ne m'attendais pas à ce que ma journée prenne une tournure pareille.

— Moi non plus, commenté-je. J'espère que tes amis sont bien rentrés à l'hôtel.

— Merci, JJ. Moi aussi.

— Ils sont sûrement en train de boire du champagne et de faire la fête dans le jacuzzi.

Savannah me donne un coup d'épaule.

— J'espère qu'ils ne s'amusent pas trop sans moi, avoue-t-elle.

Je hoche la tête en pensant à Kiara et Pope. Est-ce qu'ils ont entendu parler de la tempête ? Est-ce qu'ils se font du souci pour nous ? Ou est-ce que Pope est trop concentré sur ses devoirs pour s'apercevoir du temps qu'il fait, et Kiara trop obnubilée par les clients de L'Épave ?

Le rugissement du vent est presque assourdissant. Les pirates pourraient être en train d'entonner des chants de marins, on ne les entendrait pas.

J'imagine John B en train de descendre le vieil escalier rouillé qui mène au bateau.

Et s'il glissait et tombait à l'eau ?

Savannah a raison. On n'aurait jamais dû le laisser partir tout seul.

Mais je sais qu'on n'aurait jamais réussi à l'en dissuader.

Enfin, peut-être que si. Si j'avais insisté.

Non. Tout va bien se passer. John B est débrouillard. Il va s'en sortir.

Il va s'en sortir.

J'ai les mains qui tremblent sur les fils. Big John nous a demandé de prendre soin l'un de l'autre. Comment réagirait-il s'il savait que j'avais laissé son fils sortir dans la tempête et entrer dans ce bateau sans moi ?

— Et si on essayait de leur faire peur ? suggéré-je.

— J'ai déjà voté contre ton plan, *Scooby-Doo*, me rappelle Savannah.

— Ça ne coûte rien d'essayer. S'ils ne croient pas aux fantômes, ils penseront que le phare est déglingué. S'ils y croient, ils vont paniquer.

Je meurs d'envie que Savannah accepte, qu'on serve enfin à quelque chose même en étant enfermés ici. Je retiens mon souffle en attendant sa réponse.

— Ça ne coûte rien d'essayer, confirme-t-elle.

Mes tremblements s'arrêtent aussitôt. Mes mains sont aussi stables que celles d'un chirurgien.

Je débranche un fil. La lanterne du phare s'éteint aussitôt. J'attends quelques instants, puis je la rallume. Je ne veux pas que John B se retrouve dans le noir trop longtemps, mais il faut que les clignotements aient l'air intentionnels, comme si un fantôme leur envoyait un message.

— Tu penses vraiment que ça va marcher ? demande Savannah.

— Aucune idée.

— Je vais voir si je les entends, annonce-t-elle en se levant.

Elle se dirige vers l'escalier sur la pointe des pieds.

— Attends !

Mais Savannah m'ignore. J'inspecte les fils au-dessus de ma tête, je les installe de sorte que la lumière clignote sans que je les touche, et je suis Savannah.

Je descends tellement vite que j'en oublie mon portable. Je manque de trébucher dans le noir. Savannah est déjà à mi-chemin dans l'escalier. La lumière de son portable illumine son visage. Elle pose un doigt sur sa bouche pour me faire taire. J'entends une voix au loin, au niveau de l'accueil.

— Qu'est-ce que c'était ? s'écrie un homme.

— Merde, murmuré-je. Ils m'ont entendu.

Savannah secoue la tête.

— Refais du bruit, ordonne-t-elle en me poussant.

— Quoi ?

— On ne risque rien, JJ. Ils ne savent pas que la porte était ouverte avant leur arrivée. S'ils entendent du bruit dans le phare en plus de la lumière qui clignote, ils vont se poser des questions.

Maintenant que j'entends mon plan sortir de la bouche de quelqu'un d'autre, je comprends à quel point il est absurde.

— Tu penses vraiment qu'ils vont y croire ? demandé-je, désormais sceptique.

Savannah éteint son portable, nous plonge dans le noir, puis jette son corps contre le mien et me pousse contre le mur.

Boum.

— On prend des risques, murmuré-je.

— Je sais, mais qui ne tente rien n'a rien.

Elle m'attrape par le bras et on colle nos oreilles à la porte du phare. Son visage est à seulement quelques millimètres du mien. Son souffle tiède caresse ma peau.

On se concentre sur les voix au bout du couloir.

— Qu'est-ce qui se passe ? panique la femme.

— C'est le vent, suggère un homme avec un accent de la Louisiane, celui que John B a appelé Dax.

— Regardez la lumière ! lance l'autre homme, beaucoup moins calme.

— Je vous avais dit que ce phare était hanté ! insiste la femme.

Je m'attends à ce que Dax éclate de rire, mais pas du tout. On a peut-être réussi notre coup.

— C'est le générateur qui déconne, Mel. Tu n'as qu'à monter dans le phare pour vérifier.

Je suis prêt à remonter les marches, mais Savannah ne bronche pas. Quelques secondes plus tard, quelqu'un – sûrement Mel – tente d'ouvrir la porte du couloir, que John B a fermée à clé.

Savannah écarquille les yeux.

Tout à coup, cette simple cloison semble fragile, dérisoire. Savannah n'a sûrement jamais été aussi proche d'un criminel de sa vie – sauf si on compte John B et moi, qui avons volé le champagne de son mec.

Je retiens mon souffle. Savannah attrape mon poignet et le serre tellement fort que je sens les battements de mon cœur.

— Elle est fermée à clé, annonce Mel. C'est bien ce que je pensais. Ce sont des fantômes !

— Les fantômes n'existent pas, s'agace Dax. La tempête fait sûrement fluctuer le générateur.

— Le but d'un générateur est de rester *allumé* quand on a besoin de lui, rappelle-t-elle.

Elle se met à taper contre la porte. Savannah bondit de surprise.

— Je déteste cet endroit, marmonne Mel.

Quelques secondes plus tard, les voix s'éloignent.

Savannah approche sa bouche de mon oreille.

— Bien joué, Scooby-Doo, chuchote-t-elle.

— Je t'avais dit que mon idée était la meilleure.

Savannah me sourit. Je perçois le blanc de ses dents dans l'obscurité.

— Remontons dans le phare, décide-t-elle. On a un spectacle son et lumière à gérer.

CHAPITRE 24

JJ

JE SUIS DE RETOUR SOUS LE TABLEAU DE BORD, À FAIRE clignoter la lanterne, le dos courbé pour ne pas me cogner la tête à nouveau. Je me sens mieux maintenant que j'ai un rôle à jouer. J'ai l'impression de participer à notre mission plutôt que d'attendre qu'on me sauve comme une princesse de conte de fées piégée en haut d'une tour.

Finalement, je comprends ce que Savannah défendait plus tôt, quand elle disait qu'elle n'avait pas besoin d'un chevalier pour la sauver. Quand j'ai plongé à sa rescousse, je lui ai enlevé l'opportunité de se débrouiller toute seule.

Je ne sais toujours pas ce que font les pirates.

Pire encore, je ne sais pas où en est John B.

Je me focalise sur la lanterne du phare.

Je l'allume.

Je l'éteins.

Je l'allume.

Je l'éteins.

Savannah rampe sous le tableau de bord et s'installe à côté de moi.

— Ça va ?

Je hausse les épaules. Du moins, j'essaie. Il n'y a pas beaucoup de place sous ce bureau.

— Contrôler la lumière, c'est du gâteau comparé à ce que tente John B.

— Tu préférerais être en bas, pas vrai ? devine-t-elle.

Cette fille sait clairement lire dans les pensées. Je ne veux pas lui montrer à quel point elle a raison.

À quel point je suis inquiet.

À quel point j'ai peur.

— Moi aussi, avoue-t-elle.

Je repense à la façon dont Savannah a dévalé les marches tout à l'heure. Elle a autant besoin d'agir que moi – qu'il s'agisse de plonger après un poisson ou de faire peur à des pirates. Elle ne supporte pas d'être impuissante.

C'est la première fois que je rencontre quelqu'un qui me ressemble autant.

— J'ai une idée, murmure-t-elle en se rapprochant de moi.

— Dis-moi.

— Tu t'y connais en morse ? On pourrait envoyer un SOS.

— Tu crois que ces gens savent lire le morse ? demandé-je, perplexe.

— Pas pour les pirates, s'amuse Savannah. Pour les garde-côtes. Au cas où John B arriverait à les contacter.

Je n'aime pas ce *au cas où*. Parce que même s'il arrive à entrer dans le bateau et à atteindre la radio, il n'y aura peut-être personne à l'autre bout du fil.

Savannah éteint les lumières de nos portables pour économiser leurs batteries. Quand la lanterne du phare est allumée, on y voit comme en plein jour, mais étant donné que je la fais clignoter, on est plongés dans la pénombre toutes les trois secondes.

Elle pose ses mains sur les miennes. Sa proximité me coupe le souffle.

— Trois points, trois traits, trois points, énonce-t-elle.

— Pardon ?

— Ça veut dire SOS en morse. Les gens pensent que ça signifie *Save Our Ship*¹ ou *Save Our Souls*², mais c'est faux. C'est juste un signal de détresse, adopté par le gouvernement allemand au début du vingtième siècle. Le morse est utilisé dans le monde entier, même s'il a été créé pour un usage maritime.

— Tu maîtrises clairement le sujet, m'étonné-je.

Savannah retire ses mains des miennes. La lanterne arrête aussitôt de clignoter.

— C'est mon père qui m'a tout appris, me confie-t-elle. Quand j'étais petite, je croyais que c'était notre langage secret, rien qu'à nous deux. Quand j'ai découvert qu'on n'était pas les seuls à l'utiliser, j'ai piqué une colère. C'est aussi grâce à lui que je m'y connais en nœuds marins.

— Vous devez être très proches, conclus-je.

— On *était* proches. Il est mort quand j'avais onze ans.

Je repense à la réaction de Savannah quand elle a appris que le père de John B avait disparu, et à celle de John B. Je comprends mieux pourquoi elle avait l'air aussi blessée.

Je m'apprête à lui expliquer que John B ne lui aurait pas parlé sur ce ton s'il avait su qu'elle avait perdu son père, mais je ne suis pas certain que ce soit vrai. L'absence de son père le ronge de l'intérieur. La peur et le doute accentuent son désespoir.

Après qu'on lui a demandé de signer les documents concernant la disparition de son père, John B n'a adressé la parole à personne pendant vingt-quatre heures. Il ne voulait pas affronter la réalité. Il savait que s'il abordait le sujet, il devrait entendre Kiara, Pope et moi en parler aussi.

Alors, il s'est terré dans le silence.

— Je suis désolé, murmuré-je.

Savannah pousse un soupir.

— C'est lui qui m'a appris à nager, à conduire un bateau, à pêcher. Quand il est tombé malade, il a dédié ses week-ends à m'enseigner tout ce qu'il connaissait. Réparer une voiture, changer un pneu...

— Je croyais que les Kooks payaient des gens pour faire ce genre de choses à leur place.

Je regrette aussitôt ma remarque. Si Ki était là, elle me fusillerait du regard.

— À l'époque, je n'étais pas une « Kook », se défend Savannah. Après la mort de mon père, ma mère s'est remariée avec un homme riche. Tout a changé. On a déménagé dans les beaux quartiers de Charleston, ils m'ont inscrite dans une école privée. C'était comme si mon père était mort une seconde fois. Enfin, pas vraiment, mais dans le sens où ma vie était chamboulée à nouveau.

Cette fois, je réfléchis un instant avant de parler, pour m'assurer de choisir les bons mots.

— Tu ne t'entends pas avec ton beau-père ?

— Je le hais. C'est un pauvre type.

— Comment ça ?

— Ma mère refuse de voir la vérité en face, mais moi, je le sais. Il parle des gens qui travaillent pour lui comme s'ils étaient des moins que rien. C'est pour ça qu'il me déteste. Il a conscience que je vois clair dans son jeu.

— Tu penses vraiment qu'il te *déteste* ?

— J'en suis sûre.

— Pourquoi ?

— Quand il y a du monde autour de nous, Wes joue au beau-père bienveillant et généreux, comme s'il m'avait tirée de la misère. Il m'achète des vêtements hors de prix, une belle voiture, ce genre de trucs. Je les porte et je la conduis, mais je les déteste. Parce que quand on est à la maison, après qu'il a bu quelques verres, il commence à se plaindre. Il ne le dit jamais franchement, mais il pense que je suis de trop. Il aurait préféré que sa femme ne débarque pas avec la fille d'un autre homme. Dans ces moments-là, Wes m'appelle par mon nom de famille. *Rivera, Rivera, Rivera*. Comme si c'était une insulte, ou une blague. Mon nom. Le nom de mon *père*.

Je repense à la manière dont Savannah s'est présentée plus tôt, avec son prénom et son nom. Finalement, c'était peut-être sa manière à elle d'inclure son père.

— Wes a l'air d'être un sacré crétin, décidé-je.

— C'est le cas. Depuis quelque temps, je parle à ma mère en espagnol devant lui. Elle ne maîtrise pas la langue aussi bien que moi, mais elle a appris les bases en vivant avec mon père. Il a émigré du Mexique quand il était tout petit. Il voulait que je sois bilingue, alors j'ai grandi en apprenant les deux langues. Bref, quand ma mère et moi échangeons en espagnol devant Wes, il pense qu'on se moque de lui. Comme si l'espagnol, une langue parlée par des millions de personnes, était un code secret qui nous permet de le critiquer dans son dos.

— Et ta mère, qu'est-ce qu'elle pense de tout ça ? demandé-je.

— Elle pense que je devrais prendre son nom de famille, répond Savannah en plissant le nez. Clark. Savannah *Clark*. Jamais je ne me séparerai du nom de mon père. Je ne veux pas ressembler à Wes.

— Ta mère ne te défend pas ? tenté-je.

Je pose la question, mais en vérité, je ne sais pas ce que font les mères.

Savannah rit jaune.

— Wes lui a lavé le cerveau. Elle finit toujours par se ranger de son côté. Pourquoi ? Tu croyais que tous les parents prenaient soin de leurs enfants ?

Je repense à toutes les familles qu'on a vues à l'hôtel hier soir. Tout le monde semblait heureux, insouciant, comme si leurs vies étaient parfaites.

— Je... Je pensais que les parents Kooks prenaient soin de leurs enfants, avoué-je.

Savannah hausse les épaules.

— Ma mère n'est pas une Kook. Avant qu'elle épouse Wes, on ne roulait pas sur l'or. Mon père était mécanicien.

— Donc tu n'es pas une Kook, toi non plus, murmuré-je, soulagé.

— Tu m'apprécies un peu plus, tout à coup. Pas vrai ?

— Je t'appréciais déjà.

— Ah bon ?

Je devine son sourire. Je n'ai jamais dit à une fille que je l'appréciais. Pas même à Ki.

— Je peux te poser une question ? hésite Savannah.

— Si tu veux.

— Quand vous vous êtes disputés avec John B, vous avez parlé de ton père. Est-ce qu'il... J'ai eu l'impression qu'il te traitait mal, comme Wes avec moi.

— Il me frappe de temps en temps, dis-je d'un air détaché, comme si ce n'était pas grave.

En vérité, j'ai une boule dans la gorge.

— Tu veux que je te confie un secret ? enchaîne Savannah.

— Bien sûr.

— Je vais m'en aller.

— Où ça ?

— Je vais partir de chez Wes, de Charleston, de la Caroline du Sud. Je veux tourner le dos à la côte est, et entrer à l'université. Ma mère pense que je vais étudier à Duke, la fac où est allé Wes, mais je vais seulement m'inscrire à des universités sur la côte ouest. C'est pour ça que j'ai travaillé dur pour intégrer l'équipe de natation et devenir capitaine. Je vais m'inscrire à des bourses d'études et à des programmes de travail-étude. Je ne veux plus avoir à accepter un centime de plus de la part de Wes. Il suffit que je maintienne une bonne moyenne pendant un an, et je pourrai enfin mettre les voiles, sans jamais me retourner.

— Ça doit être sympa d'avoir un plan de fuite, soupiré-je.

— Tu pourrais en avoir un, toi aussi.

— Je n'ai pas le genre de notes qui permettent « d'obtenir une bourse d'études » ou « d'entrer à la fac ».

Je ne suis pas comme Pope, avec sa super moyenne, ni comme Ki, avec son activisme.

— Tu n'es pas obligé de faire des études, suggère Savannah. Tu pourrais trouver un travail.

Elle en parle comme si c'était facile. Elle ne connaît pas ma situation.

— Jamais je ne quitterai les OBX, expliqué-je. Ma famille vit ici depuis des générations.

— Oui, mais ta famille craint, pas vrai ?

Je plonge mon regard dans le sien. Savannah se reprend aussitôt :

— Excuse-moi, JJ. J'aurais dû réfléchir avant de parler. Ce n'est pas parce que j'ai des problèmes avec ma famille que tout le monde ressent la même chose.

— Les Outer Banks, c'est chez moi.

Je n'ai pas d'autres mots pour l'expliquer. La simple idée d'aller vivre ailleurs me donne la nausée. Je ne veux pas quitter le marais, les vagues que j'ai appris à surfer, l'océan où Big John nous a transmis sa passion pour la pêche.

— Je suis désolé de t'avoir traitée d'idiote tout à l'heure, ajouté-je.

— Pas de problème.

— Je ne le pensais pas vraiment.

— Je sais.

— Tu n'es pas idiote.

— Je sais, répète-t-elle en souriant.

J'étudie son visage à la lueur intermittente du phare. Savannah pose sa tête sur mon épaule. Ses cheveux chatouillent mon cou. Je me demande si elle entend mon cœur s'emballer.

— Au fond, je suis un peu idiote, reprend-elle. Je n'aime pas Wes, mais son opinion m'importe quand même. Pas toujours, mais de temps en temps. C'est plus fort que moi. Parfois, je me dis que si ma mère l'aime autant, c'est que j'ai peut-être tort.

— Tu n'es pas idiote, insisté-je.

— Il m'arrive de me demander s'il arrêterait de me traiter comme ça si je battais suffisamment de records de natation ou si j'avais de meilleures notes. J'ai beau savoir que rien ne changera, je refuse de l'accepter. Tu comprends ?

— Complètement, dis-je en essayant de déloger la boule coincée dans ma gorge.

— Tu sais quoi, JJ ?

— Dis-moi.

— J'ai beau être au beau milieu de l'océan, coincée dans un phare en pleine tempête, avec des pirates à quelques mètres de moi, je me sens plus en sécurité qu'à la maison. Tu vois ce que je veux dire ?

— Oui, murmuré-je. Je vois ce que tu veux dire.

La seule différence, c'est que moi, je n'ai jamais eu à partir aussi loin pour me sentir en sécurité. Il me suffit de frapper à la porte de John B.

— Même ici, reprend Savannah, même dans ces conditions, je me sens mieux avec toi, JJ.

CHAPITRE 25

JOHN B

C'EST UN PLACARD REMPLI D'ARMES À FEU ET DE MUNITIONS, empilées les unes sur les autres. Certaines dans des cartons, d'autres en vrac ou accrochées aux murs.

Ces pirates ne trafiquent pas seulement des appareils électroniques.

Ce sont des trafiquants d'armes.

Alors que je recule d'un pas, je remarque un appareil posé au sommet d'une pile de cartons.

Je n'en reviens pas.

Je n'en ai jamais vu en vrai. Même les Cameron n'en ont pas sur leur yacht, bien que Ward passe son temps à mettre à jour ses équipements. Je l'ai seulement vu en photo, dans les catalogues que reçoit mon père et qui remplissent notre boîte aux lettres, et notre boîte mail.

C'est un système de navigation dernier cri. Il n'est pas plus grand qu'un ordinateur portable. Il en existe sûrement des plus sophistiqués utilisés à des fins militaires, mais les civils – même les plus riches – n'ont pas les moyens de se les acheter. Celui-ci a des milliers de cartes stockées dans son disque dur, et il s'adapte aux changements météorologiques en temps réel. Une technologie infrarouge permet de détecter tout signe de vie, ce qui est particulièrement utile pour des trafiquants. S'ils croisent un bateau, il leur permet de savoir combien de personnes sont à bord et où elles se trouvent avant de monter pour voler leur marchandise.

Ce genre de technologie ne devrait pas servir à *voler*. Elle a été conçue pour *sauver des vies*. Si tous les navires étaient équipés de ce système, ils seraient encore plus en sécurité. Et si tous les bateaux de garde-côtes le possédaient, beaucoup plus de gens seraient sauvés.

D'après mon père, une centaine de bateaux disparaissent chaque année en moyenne. On ne peut pas connaître le nombre exact, parce que la plupart d'entre eux ne sont jamais retrouvés. Une vingtaine de gros navires coulent ou disparaissent pour toujours, emportant leur équipage avec eux. On n'en parle pas dans les journaux. Et va savoir combien de petites embarcations disparaissent, telles que le *Pogue* ou le bateau à bord duquel mon père est parti il y a six mois.

Si mon père avait eu cet outil sur son bateau, je dormirais sur mes deux oreilles.

Sans réfléchir, je m'empare de la machine. Je pourrais l'offrir à mon père à son retour. La prochaine fois qu'il partira en mer, je n'aurai pas à m'inquiéter. Je pourrais aussi m'en servir pour partir à sa recherche. Tous les week-ends, partir au large avec le *Pogue*, tracer un itinéraire en m'aidant des cartes de mon père, diviser l'océan en différents blocs, chercher jusqu'à ce que je le retrouve.

J'ai conscience que c'est du vol, même si c'est pour la bonne cause.

Je me rassure en essayant de me convaincre que ce n'est pas pire que de chiper de l'alcool dans un minibar, ou des bières dans le frigo. Même Kiara, avec sa morale et ses valeurs, ne s'est pas sentie coupable de voler les Kooks à l'hôtel – parce que les personnes qu'on visait s'en ficheraient, parce que l'hôtel surfacture ses services aux clients et exploite ses employés.

Mais au fond, je sais que c'est différent. Cet outil vaut une fortune. D'ailleurs, je suis prêt à parier que Dax l'a volé avant moi. Et s'il l'a acheté, c'est avec l'argent qu'il a gagné en volant les autres.

Je frissonne sous le sweatshirt que je viens de dérober. S'en prendre à des voleurs est moins problématique que de s'en prendre à des citoyens honorables. À mon avis, les pirates profitent de ce système de navigation pour s'emparer de marchandises qui ne leur appartiennent pas, et pour éviter la police.

Moi, je m'en servirai pour sauver quelqu'un.

Si Ki était là, je lui demanderais son avis, mais son absence me facilite aussi la tâche. Elle me rappellerait qu'un vol reste un vol, quelle que soit sa nature et l'identité de la cible. Elle ajouterait sûrement qu'il n'y a pas de *méchants* ni de *gentils* – que tout dépend de qui raconte l'histoire et de la

manière dont ils se perçoivent. Le pirate qui a collé la photo de ses enfants au-dessus de son lit était peut-être aussi désespéré que moi la première fois qu'il a volé quelque chose.

C'est ce que dirait Ki si elle était là.

Mais elle n'est pas là.

Mes pensées défilent à toute vitesse dans ma tête, aussi vite que le vent et les vagues qui s'écrasent contre le bateau.

JJ serait de mon avis. Il m'assurerait qu'il s'agit de tuer ou de se faire tuer. *La loi du plus fort*. Il me conseillerait de m'emparer du système de navigation et de sortir d'ici le plus vite possible.

Mais JJ n'a pas vu les photos au-dessus de ces lits. Au moins un des trafiquants a des enfants qui l'attendent à la maison.

En y réfléchissant, je prends conscience que ce ne sera pas une grosse perte pour ces pirates. Il leur suffira de livrer leur marchandise demain matin pour avoir les moyens de se racheter le même système. Moi, je pourrais mettre de l'argent de côté toute ma vie et ne jamais avoir les moyens de m'en offrir un. Si Pope était là, il ferait le calcul à ma place.

Ma décision est prise.

Maintenant, comment sortir ce truc d'ici ? Dehors, il pleut à seaux. L'eau pourrait le griller. Et je ne peux pas le porter à la main – j'ai besoin de mes deux bras et de mes dix doigts pour grimper l'échelle.

Je retire les canettes de bière de mes poches et j'enfouis les câbles à leur place, ainsi qu'une paire de lunettes infrarouges. Je rentre le ventre et cale la machine sous ma ceinture. Le métal est moins froid que celui des bières.

Je m'apprête à partir en courant quand une lumière s'allume.

Je me retourne.

Un homme me bloque le passage, planté devant l'unique issue. Il porte un jean troué et un tee-shirt noir. Il est plus grand que moi, et incroyablement musclé. Il a les cheveux châtain clair, un peu plus foncés que ceux de JJ. Il a un trou entre ses dents inférieures.

Je repense à ce qui se trouve dans cette pièce. J'étais tellement focalisé sur le système de navigation que j'en ai presque oublié le placard rempli d'armes.

Je retire la machine de sous ma ceinture et je la remets à sa place, aussi lentement et calmement que possible. Le pirate ne semble pas particulièrement troublé par ma présence. Au contraire, il a l'air... amusé, comme si l'apparition d'un adolescent sur son bateau n'était qu'un petit désagrément.

Il se penche en avant et ramasse une des canettes de bière. Il l'ouvre, en boit une gorgée, puis me sourit à nouveau.

— Tiens donc, lance-t-il. Un passager clandestin.

Je reconnais aussitôt sa voix.

C'est Dax, le capitaine du navire.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 26

JOHN B

JE TREMBLE DE LA TÊTE AUX PIEDS. J'ESPÈRE QUE DAX NE S'EN rend pas compte. J'enroule mes épaules en arrière et j'essaie de me faire aussi grand que possible (je suis quand même plus petit que lui), en espérant paraître plus vieux que mon âge. Je me demande s'il reconnaît le sweatshirt que j'ai enfilé.

Et si c'était le sien ?

— J'étais tranquillement en train de faire ma ronde, et voilà que je tombe sur toi, s'amuse-t-il.

— Je ne suis pas un passager clandestin, bredouillé-je. J'étais juste... J'ai été pris dans la tempête pendant que je pêchais. J'ai réussi à atteindre le phare, et j'ai vu votre bateau. Je suis monté à bord en espérant...

— En espérant quoi ? demande Dax d'un ton lent et patient.

— En espérant que vous pourriez m'aider.

— Pourquoi je t'aiderais ? Tu as l'air d'être un sale petit voleur.

Pour ponctuer son insulte, il écrase sa canette de bière – désormais vide – dans sa main. Je remarque qu'il mange un peu ses mots. Je me demande si c'est dû à l'alcool qu'ils ont bu.

S'il était à ma place, JJ s'emparerait d'une arme et tenterait de s'échapper par la force, mais je sais que Dax porte un pistolet sur lui. De toute manière, je ne saurais pas m'en servir.

Je décide plutôt de m'inspirer de Pope, qui se servirait de la parole et de sa logique pour s'en tirer.

— Quand j'ai vu que le bateau était vide, j'ai paniqué, expliqué-je. Je pensais qu'il n'y aurait personne pour m'aider. Je voulais me servir de ce système de navigation pour rentrer chez moi. J'allais l'emporter sur mon bateau. Je n'aurais jamais dû partir à la pêche tout seul. Je... Je me suis

disputé avec mon père... J'avais besoin d'air et de temps pour réfléchir. Je n'ai même pas pris la peine de vérifier la météo...

Dax secoue la tête.

— Pourquoi devrais-je te croire ? Tu étais en train de me voler. Tu sais ce que vaut un outil pareil ?

J'hésite. Si je réponds que non, il ne me croira pas.

— Je pensais que le bateau était abandonné, me justifié-je.

Je sais que mon excuse est incohérente. Pourquoi l'équipage aurait-il abandonné sa cargaison une fois que le bateau était amarré ? Pourquoi ne suis-je pas monté sur la plate-forme pour partir à leur recherche ?

Mon cœur bat tellement fort que je me demande si Dax l'entend. D'ici, je discerne à peine le bruit de la pluie. Dax pourrait me tuer, personne ne m'entendrait crier.

Les vagues font tanguer le navire, qui n'arrête pas de cogner contre les piliers du phare.

— Où est ton bateau ? demande Dax en entamant l'autre canette.

— Je l'ai attaché à une des échelles.

Dax ajuste sa position. Désormais, le navire tangué tellement qu'il a du mal à garder l'équilibre, mais il me bloque toujours le passage.

— Je ne te crois pas. Qu'est-ce qu'un jeune gars comme toi ferait au large tout seul un soir de tempête ?

Malgré son accusation, Dax est toujours aussi calme et s'adresse à moi comme si on était de vieux amis. Il faut absolument qu'il croit que je suis seul. Je ne veux pas qu'il soupçonne la présence de JJ et Savannah dans le phare.

— Je me suis disputé avec mon père, répété-je. Ça a... mal tourné. J'avais besoin d'être seul. J'ai cru qu'une sortie en mer me ferait du bien. J'ai eu tort.

— Clairement, confirme-t-il en plissant les yeux.

Mon histoire est tellement proche de la vérité que j'ai à peine l'impression de mentir. Je me suis vraiment disputé avec mon père – pas aujourd'hui, mais il y a six mois, avant qu'il parte. Je repense à cette dispute tous les jours.

La dernière chose que je lui ai dite, c'est qu'il était un mauvais père.

S'il était là ce soir, il saurait comment s'adresser à Dax pour nous tirer d'affaire. Ils seraient sûrement déjà en train de se raconter leurs meilleures et leurs pires aventures sur l'eau.

— Si tu es capable de naviguer seul jusqu'ici et de reconnaître ce système de navigation, tu es au courant qu'il faut toujours vérifier la météo avant de partir, remarque Dax en croisant les bras sur son torse bombé. Je ne te crois pas. Sauf si tu as autre chose à me dire ?

Il faut que je sois plus convaincant.

— Je pensais... Je pensais que je pourrais m'en servir... pour retrouver mon père.

— Tu viens de te disputer avec lui.

— Pas aujourd'hui, me rattrapé-je. Il a disparu en mer. J'ai peur qu'il se soit perdu, voire pire. Je suis désolé.

À ma grande surprise, l'expression de Dax s'adoucit.

— Je comprends, petit. Tu voulais aider ton père.

Je pousse un soupir de soulagement. Dax n'est peut-être pas aussi cruel que je l'imaginais. Je me demande si les deux enfants sur la photo sont les siens.

— On serait prêt à tout pour protéger les gens qu'on aime, pas vrai ? continue-t-il. Même à faire des choix... discutables.

Dax s'en veut peut-être de négliger sa famille. C'est peut-être le seul moyen qu'il a trouvé pour subvenir à leurs besoins. Comme mon père.

— Je m'excuse, vraiment, insisté-je. Je vais retourner dans mon bateau et attendre la fin de la tempête.

J'avance d'un pas, mais Dax ne se décale pas.

— Mon père était un sale type, reprend-il. J'avais beau tout essayer, il n'était jamais satisfait. Le tien aussi ?

— Pas vraiment, avoué-je.

— Pourquoi vous vous êtes disputés, avant qu'il t'abandonne ?

— Il ne m'a pas abandonné.

— Ah bon ?

— Non, réponds-je en serrant les dents.

Le peu de gentillesse qui avait adouci le visage de Dax s'est envolé. Il se rapproche de moi, libérant la sortie par la même occasion.

— Ton père en avait peut-être marre de devoir s'occuper de toi. Tu as l'air d'être un gamin difficile. Pour l'avoir vécu, parfois, un homme a besoin de faire une pause loin de ses enfants.

Dax frappe un poing contre sa paume. Je me demande s'il bat ses enfants, comme le père de JJ. *Pas comme le mien.*

— Vous ne le connaissez pas, dis-je d'une voix tremblante.

Depuis des mois, je ne peux pas m'empêcher de me poser une question : et si mon père était parti à la recherche de quelque chose de plus important que moi ? Et si je ne lui manquais pas ? Et s'il n'avait pas envie de rentrer à la maison ? Après tout, pourquoi partait-il sans cesse avant de disparaître pour de bon ?

Je suis à bout de souffle alors que je n'ai pas bougé d'un centimètre.

— Je ne sais pas, petit, s'amuse Dax. J'ai l'impression d'avoir mis le doigt là où ça fait mal.

Il se détend à nouveau, visiblement ravi que ses remarques m'aient affecté.

Je sais que j'avais prévu de prendre exemple sur Pope, mais parler ne va visiblement pas m'aider à m'enfuir de cet endroit terrifiant.

Il faut que je sorte d'ici.

Maintenant que Dax s'est décalé, je peux lui échapper.

Si je cours assez vite.

S'il a bu suffisamment pour que ses réflexes soient ralentis.

Si le bateau continue à tanguer et à lui faire perdre l'équilibre.

Bref, si j'ai un peu de chance.

J'arrête de réfléchir. Je me précipite vers la sortie. Dax se retourne, surpris. Je donne un coup de pied en arrière, en espérant viser son genou, mais ma chaussure se coince entre ses deux jambes. Dax tombe et m'entraîne dans sa chute. Il me donne un coup de genou dans le ventre. Je me recroqueville sur moi-même, le souffle coupé.

— Tu pensais vraiment m'échapper comme ça ? grogne Dax.

Je me mets à quatre pattes et me dirige vers le couloir, mais Dax me rattrape par la cheville et m'attire vers lui.

— J'ai utilisé votre radio ! m'écrié-je. Les garde-côtes savent que je suis ici ! Je leur ai dit que vous nous... *me* reteniez en otage !

C'est faux, mais ça, Dax ne le sait pas. Je continue à donner des coups de pied dans tous les sens. Je ne regarde pas derrière moi, mais tout à coup, il lâche ma cheville. Quand je me retourne, Dax a le visage en sang.

— Tu m'as cassé le nez, petit con !

J'ai du mal à me relever. J'ai mal au ventre, à l'endroit où il m'a frappé. Je sens les lunettes infrarouges se briser dans ma poche. J'avais oublié que je portais les lunettes et les câbles. Si Dax est suffisamment désorienté, je pourrais peut-être récupérer le système de navigation et m'enfuir sans qu'il parvienne à me rattraper.

Mais la main de Dax se pose sur sa ceinture.

Sur son arme.

Merde. Il va me tirer dessus.

Plus de temps à perdre. Il faut que je me tire.

Je pars en courant, malgré la douleur.

— S'il m'arrive quoi que ce soit, ils sauront que c'est votre faute ! crié-je par-dessus mon épaule. Ils chercheront votre bateau !

J'entends Dax jurer tandis que je remonte le couloir. Je traverse la cambuse, sors de la chambre et atteins enfin le pont. Le sol est glissant. Le bateau rue comme un cheval sauvage. La lanterne du phare clignote, mais à un moment donné, elle reste allumée suffisamment longtemps pour que j'aperçoive l'échelle.

Je saute et m'agrippe au barreau.

Par-dessus le hurlement du vent, j'entends la voix de Dax :

— Cours, petit ! Je finirai par te retrouver !

CHAPITRE 27

JJ

JE N'AI JAMAIS ÉTÉ AUSSI PROCHE DE QUELQU'UN. ENFIN, SI, mais je ne m'en souviens pas. J'imagine que quand j'étais bébé, avant que ma mère nous abandonne, elle m'a tenu dans ses bras. Peut-être même mon père, même si j'ai du mal à y croire. Et, évidemment, je suis sorti avec plein de filles avec qui j'ai été... plus que proche.

Mais ce n'était pas comparable à ça.

Savannah et moi sommes collés l'un à l'autre sous le tableau de bord. Elle n'a pas besoin de rester là-dessous – je suis capable de contrôler les fils tout seul, et je n'ai plus besoin qu'elle m'éclaire – mais elle n'a pas l'air d'avoir envie de sortir. Je sens encore son shampoing, un mélange de lavande et de citron. D'ailleurs, ce n'est peut-être pas son shampoing, mais son gel douche, ou sa crème hydratante, ou un autre produit qu'utilisent les filles.

Ce qui est certain, c'est que c'est le plus beau parfum du monde.

Je remercie John B de nous avoir enfermés ici. Je pourrais rester là, contre elle, toute la nuit.

Mais Savannah a un petit ami. Hunter, ce Kook qui ne sait même pas pêcher. Ce mec qui a *claqué des doigts* pour la forcer à le rejoindre sur son bateau.

— Je peux te poser une question ? tenté-je.

— Bien sûr.

Savannah remue sa tête sur mon épaule. Ses cheveux caressent ma joue.

— Qu'est-ce que tu fous avec Hunter ?

Je sens son corps se raidir.

Réfléchis avant de parler, JJ.

J'ai manqué de tact, mais je ne comprends pas pourquoi une fille comme elle – intelligente, courageuse, magnifique – sort avec un mec comme lui.

Savannah pousse un soupir et se détend à nouveau.

— Je sais ce que tu penses, JJ, mais tu as tort. Hunter ne voulait pas perdre la face devant ses amis. Il ne me parle jamais sur ce ton quand on est tous les deux.

Ce qui fait de Hunter l'opposé de son beau-père, qui est gentil avec elle en public et méchant en privé, mais je me retiens de lui faire la remarque.

— C'est juste... *facile* d'être avec lui, reprend Savannah. Ses amis sont mes amis. On révise ensemble. Ma mère l'aime bien. Chaque semaine, je vais l'encourager à ses matchs de foot, même si je déteste ça. C'est l'occasion rêvée de fuir la maison.

Moi, je n'ai jamais rien eu de « facile » dans ma vie, à part peut-être mon amitié avec John B.

On se croirait dans un vieux film pour ados : la star de natation et le quarterback. Je les imagine en train de déambuler main dans la main dans les couloirs du lycée, élus roi et reine du bal de fin d'année, et de se pavaner en ville dans leurs belles voitures.

Tout ça me paraît... *ennuyeux*.

— Tu n'aimes pas le foot ?

— Non ! répond Savannah en riant. Mais ne le dis pas à Hunter. Il n'est pas au courant.

Je souris malgré moi. Plutôt mourir que d'adresser la parole à Hunter.

— Tous ces joueurs qui risquent leur santé au nom du sport, soupire-t-elle. J'arrive à peine à les regarder. Je trouve ça immoral, que les gens soient autant divertis par des jeunes qui malmènent leurs corps sur un terrain.

Elle me rappelle Kiara. Elles s'entendraient bien, toutes les deux. Je pourrais présenter Savannah à Ki à notre retour. Elles deviendraient peut-être amies.

Mais je réalise que Savannah déteste assister aux matchs parce qu'elle a peur que Hunter se blesse. Elle se fait du souci pour lui. Mon ventre se tord de jalousie.

— C’est à mon tour de te poser une question, décide Savannah.

— Je t’écoute.

— Est-ce que tu es parti à la pêche pour fuir ton père ?

— Non, réponds-je un brin trop vite. C’était pour John B. Il a besoin de se changer les idées, avec tout ce qui lui arrive.

Savannah hoche la tête.

— Quand mon père était malade, je me suis inscrite dans toutes les équipes et tous les clubs de l’école, même ceux qui ne m’intéressaient pas. Même au club de français, alors que je n’en comprenais pas un mot. Le club se retrouvait tous les mardis après les cours. Une heure de gagnée durant laquelle je n’étais pas à la maison, à affronter sa maladie.

Savannah respire profondément. Une larme dévale sa joue.

— Maintenant, je regrette chaque minute que je n’ai pas passée avec lui, avoue-t-elle. Je suis une lâche.

— Tu n’es pas une lâche. Tu as été très courageuse aujourd’hui.

— C’est un courage facile.

— Ce n’est jamais facile d’être courageux. Peu importe la situation.

Savannah ne répond pas, mais j’ai l’impression qu’elle ne pleure plus. J’espère avoir trouvé les bons mots, pour une fois.

Son honnêteté et sa proximité réconfortante me donnent envie de me confier à elle à mon tour.

— Tu as raison, admets-je. Je me suis convaincu qu’on partait pour John B, et parce que l’île est envahie de touristes, mais au fond, je voulais surtout échapper à mon père.

— Je comprends, JJ. Et tu n’as pas à avoir peur de t’exprimer devant moi.

— C’est vrai ?

— Même quand tu m’as traitée d’idiote, tout à l’heure, je savais que tu ne le pensais pas.

— J’essaie de réfléchir davantage avant de parler, expliqué-je, mais c’était de la méchanceté gratuite. Je ne veux pas être comme... Je ne veux pas faire de mal aux autres.

On reste assis en silence pendant un long moment.

— Est-ce qu’il t’arrive de penser à ton avenir ? demande Savannah. À quand tu seras adulte, avec une maison et une famille ? Est-ce que tu crois qu’on retournera chez nos parents pour fêter Thanksgiving et Noël, comme dans les films ?

— Je n’y ai jamais réfléchi.

La vérité, c’est que je ne pense *jamais* à l’avenir. J’ai trop peur qu’il ressemble à celui de mon père. Il est possible que je ne quitte jamais cette maison, pas même pour une autre au bout de la rue, et encore moins à l’autre bout du pays.

— Ma vie ne ressemble pas à un film, remarqué-je. Je doute que mon avenir soit différent.

— Je comprends. Mais avoue que cette soirée est digne d’un film.

— C’est-à-dire ?

Savannah retire sa tête de mon épaule en souriant.

— On est coincés sur une plate-forme désaffectée au milieu de l’océan avec des pirates. Dehors, la tempête fait rage. Le phare clignote. Le héros a envie de m’embrasser...

— Tu crois que j’ai envie de t’embrasser ?

Je n’ai jamais rencontré de fille aussi directe que Savannah.

En fait, je n’ai jamais rencontré de fille comme Savannah.

Elle rapproche son visage du mien.

— Est-ce que j’ai tort ?

Cette fois, j’attends quelques secondes avant de parler.

— Et toi, est-ce que tu en as envie ? demandé-je.

Savannah hoche la tête.

Je me penche vers elle et je presse mes lèvres contre les siennes. La lanterne s’éteint. J’enfouis mes doigts dans ses cheveux. J’aimerais que ce baiser ne s’arrête jamais. Même si les pirates entraient et menaçaient de nous tuer, je n’arrêtera pas d’embrasser Savannah.

Mais la porte s’ouvre vraiment, et on brise aussitôt notre baiser. Je me cogne la tête contre le dessous du tableau de bord. Savannah entrelace ses

doigts avec les miens.

Ce ne sont pas les pirates.

C'est John B.

Je m'attends à ce qu'il nous charrie et nous reproche de fricoter pendant qu'il risque sa vie pour nous, mais il n'est clairement pas d'humeur à rire. Il est à bout de souffle. Il a enroulé son bandana autour d'une main. Le tissu est imbibé de sang. Il a perdu sa casquette et il porte un sweatshirt que je n'ai jamais vu de ma vie.

— Ils savent que je suis là, annonce-t-il.

— Quoi ?

Je lâche la main de Savannah et on sort de sous le tableau de bord.

— Dax m'est tombé dessus, raconte John B. Ils ont... Ils ont un super système de navigation. J'ai essayé de l'embarquer.

— Tu l'as volé ? demande Savannah.

— Non. Dax m'a surpris à ce moment-là.

John B soulève son tee-shirt. Une longue trace rouge recouvre son ventre.

— Il n'aurait pas hésité à aller plus loin, s'il l'avait pu.

— Comment tu as fait pour lui échapper ? demandé-je.

— Je lui ai cassé le nez, nous confie John B d'un air penaud.

— Bien joué, dis-je en souriant.

— Merde, grogne Savannah.

Je me retourne vers elle, surpris par sa réaction.

— Quand tu te retrouves face à une bande de criminels, casser le nez du chef n'est pas la meilleure idée du monde, JJ.

— Il était clairement déjà en colère, remarqué-je. Et qui sait ce que ce mec aurait fait si John B ne s'était pas défendu !

— J'ai aussi volé ce sweatshirt, ajoute John B.

— Je pense qu'un nez cassé est plus grave qu'un sweatshirt, ironise Savannah.

— Est-ce qu'ils savent qu'on est là ? vérifié-je.

John B secoue la tête.

— Non, j’ai réussi à remonter dans le phare sans qu’ils me voient, et j’ai dit à Dax que j’étais seul. Par contre, ils ne transportent pas que des ordinateurs. Ils trafiquent des armes.

— Des armes ? m’écrié-je.

Il hoche la tête.

— Ils sont dangereux, JJ. Il faut que vous sortiez de là avant qu’ils découvrent la vérité. Retournez à bord du *Pogue* et fichez le camp.

— Jamais de la vie ! protesté-je. Je ne te laisserai pas tout seul avec eux. Ils vont te tuer !

— Mieux vaut un mort que trois.

Je me mets à faire les cent pas. Je n’abandonnerai pas mon meilleur ami avec ces monstres, mais il a raison. Il ne faut pas qu’ils découvrent notre présence.

Je refuse qu’ils s’en prennent à Savannah.

— Dépêchez-vous ! insiste John B. Ils vont finir par monter. Vous êtes en danger ici.

— *On* est en danger, mec. Pourquoi on ne retournerait pas tous sur le *Pogue* ?

— Parce que je dois créer une diversion pour qu’ils ne vous voient pas descendre...

— Taisez-vous ! nous interrompt Savannah. Prenons le temps de réfléchir.

John B et moi nous retournons vers elle. Je n’arrive pas à croire qu’il y a quelques minutes encore, on était en train de s’embrasser. J’ai l’impression que c’était il y a mille ans.

— Tu penses vraiment qu’ils te tueront s’ils te retrouvent ? demande-t-elle.

— Je ne sais pas, répond John B. Peut-être. Je leur ai dit que j’avais envoyé un message aux garde-côtes pour les prévenir qu’ils me retenaient en otage. Peut-être que ça suffira à me protéger.

— Même s’ils te croient, ils seront quand même capables de te faire du mal, remarqué-je.

— Je n’ai même pas réussi à joindre les garde-côtes, avoue John B.

— Dax t’a surpris en train de voler leur système de navigation, c’est ça ? résume Savannah.

John B hoche la tête.

— Et leur bateau est rempli de... *marchandises* volées ? demande-t-elle, évitant le mot « armes ».

— Exact.

— Tu aurais pu être en train de *tout* voler. Pas seulement leur outil de navigation, mais toute leur cargaison.

— Où est-ce que tu veux en venir, Savannah ? m’impatiente-je. Il faut qu’on se tire. Tous les trois. Aussi vite que possible.

— J’ai une autre idée, annonce-t-elle. Et si on leur faisait croire que tu veux voler leur bateau ?

CHAPITRE 28

JOHN B

JE NE SAIS PAS À QUOI JE M'ATTENDAIS EN REMONTANT DANS le phare. J'avais peur que les pirates soient arrivés avant moi, qu'ils s'en soient pris à JJ et Savannah, ou qu'ils me rattrapent en chemin. Alors que je courais sur la plate-forme, j'ai entendu Dax ordonner aux autres de partir à ma recherche. Ma casquette s'est envolée. La pluie m'aveuglait.

Bref, quand j'ai ouvert la porte du phare et monté les marches, la dernière chose à laquelle je m'attendais, c'était de voir JJ et Savannah en train de s'embrasser sous le tableau de bord. Ils avaient éteint la lanterne. Par réflexe, j'ai allumé la lampe de mon portable, malgré ses vingt-cinq pour cent de batterie. C'était comme si je les avais éclairés avec un projecteur.

Pendant que Savannah nous décrit son idée, je remarque que JJ ne lâche pas sa main. Il est sorti avec plein de Kooks l'été dernier, mais je ne l'ai jamais vu tenir la main d'une seule fille.

Contrairement au plan de JJ, celui de Savannah n'implique ni jeux de lumière, ni fantômes, ni *Scooby-Doo*. Et contrairement à moi, elle ne compte sur personne d'autre que nous pour nous sauver.

— C'est l'idée la plus folle que j'aie jamais entendue, commente JJ après que Savannah nous a tout détaillé.

Il a l'air plus impressionné qu'agacé.

— Assez folle pour fonctionner ? hésité-je.

L'idée de Savannah n'est pas *mauvaise* en soi. Elle est même assez logique. Si Pope était là, il serait sûrement d'accord.

— Et moi, qu'est-ce que je fais pendant ce temps ? ajouté-je.

— Tu restes ici, répond Savannah. En sécurité. Si les pirates pensent qu'ils sont sur le point de perdre leur bateau avec toute leur marchandise, ils monteront à bord aussi vite que possible.

— C'est risqué, commente JJ.

— Je sais que mon plan n'est pas parfait, admet Savannah. Mais c'est notre meilleure option.

— Notre *seule* option, confirmé-je.

Savannah se retourne vers moi, puis vers JJ, en attendant une autre suggestion, mais on reste silencieux. Mon regard se pose à nouveau sur leurs doigts entrelacés. JJ est en train de caresser la main de Savannah avec son pouce.

— Comment monter à bord de leur bateau sans se faire repérer ? demande-t-il.

Je lui explique qu'au pied de l'escalier du phare une porte donne sur l'extérieur. Comme moi, ils n'auront pas besoin de passer par l'accueil.

— Super, se réjouit Savannah. Même si j'avoue que je m'en veux de les renvoyer en mer dans ces conditions.

Je la comprends. Même avec leur système de navigation dernier cri, les pirates pourraient se perdre, voire pire. Et même si Dax m'a menacé et frappé, l'un d'entre eux a une famille à la maison, avec des enfants qui l'attendent.

— Je vous rappelle que ce sont eux, les méchants, insiste JJ. On n'a pas le choix.

Je repense à ce concept de gentils et de méchants, mais je ravale mes doutes. J'entends la voix de Kiara dans ma tête, qui me rappelle que Dax aurait pu me tuer, que ces pirates sont armés, qu'ils sont bien équipés pour affronter ces conditions, et que des marins affrontent ce genre de dangers tous les jours aux quatre coins du globe.

— D'accord, décidé-je. Allons-y.

*

JJ et Savannah me laissent tout seul dans le phare. Je les imagine en train de longer la plate-forme sous la pluie et de descendre l'escalier en colimaçon jusqu'à l'échelle.

L'attente me paraît interminable. Au bout de quelques minutes, je descends du phare sur la pointe des pieds, je remonte le couloir et je me

tapis derrière la porte qui donne sur l'accueil. J'entends JJ crier des obscénités aux pirates. Je pousse un soupir de soulagement.

JJ et Savannah ont accompli leur mission.

— C'est le gamin de tout à l'heure ! s'écrie Dax. Il essaie de voler notre cargaison ! Mel, arrête-le !

Merde. On pensait que les trois pirates sortiraient ensemble.

Et ils ne sont pas censés descendre tant que JJ et Savannah ne sont pas remontés. Et si Mel les croisait dans l'escalier ? Savannah et JJ doivent trouver un endroit où se cacher sur la plate-forme après qu'ils ont détaché les cordes, mais j'ai l'impression qu'ils vont manquer de temps.

Je ne peux pas rester ici, impuissant et à l'abri. Il faut que je les aide.

JJ est à l'origine de cette sortie, et Savannah est l'instigatrice de ce plan, mais le *Pogue* est *mon* bateau. Notre survie sur l'eau est *ma* responsabilité.

Je vais montrer aux pirates que je suis là. Ils s'en prendront à *moi*, ce qui permettra à JJ et Savannah de se cacher. Du moins, c'est ce que j'espère.

Je me jette contre la porte en espérant qu'elle cédera sous mon poids. L'impact réveille la douleur au niveau de mon ventre, mais la porte reste fermée.

— Qu'est-ce que c'est ? hurle l'un des hommes.

Je recule de plusieurs mètres pour prendre de l'élan, et je me mets à courir, aussi vite que possible.

Mes genoux et mes coudes percutent la porte en premier. Elle se détache de ses gonds, et j'atterris à plat ventre sur le sol.

— Le voilà ! se réjouit Dax.

CHAPITRE 29

JJ

SAVANNAH N'ÉTAIT PAS OBLIGÉE DE VENIR AVEC MOI. JE SUIS capable de détacher les cordes du bateau moi-même. Elle aurait pu rester dans le phare avec John B, ou se cacher ailleurs sur la plate-forme en attendant que les pirates mettent les voiles.

Mais elle a insisté pour m'accompagner.

On descend les marches jusqu'au bateau, qui tangue violemment et percute les piliers en acier.

— Et si c'étaient leurs seules cordes ? hésite Savannah. Ils ne pourront plus s'arrimer nulle part.

— Je suis sûr qu'ils ont des cordages de secours à bord, dis-je sans grande conviction.

Savannah fronce les sourcils, aussi peu convaincue que moi. Tant mieux. Si elle change d'avis, elle ne me suivra pas.

Je saute sur le pont. Une douleur aiguë me transperce la cheville. Quand je me retourne, Savannah est sur le point de me rejoindre.

— Non ! hurlé-je.

Elle bondit malgré tout.

— Qu'est-ce que tu fais ? demandé-je. On n'a pas besoin d'être deux !

Savannah m'ignore et s'attaque au premier nœud.

Il y en a quatre : deux à la proue, deux à la poupe. Savannah parvient à en dénouer un. Le navire reste en place. En revanche, quand elle détache le deuxième nœud, il commence à s'éloigner de la plate-forme.

Savannah perd l'équilibre et manque de passer par-dessus bord.

— Retourne sur la plate-forme ! lancé-je. Je m'occupe des deux autres !

— Non ! Je ne t'abandonnerai pas.

Je me rapproche d'elle et je l'embrasse sous la pluie. Le bateau tangue tellement que nos lèvres se touchent à peine.

— Va-t'en ! insisté-je en la poussant vers l'arrière du bateau, la seule partie encore attachée à la plate-forme. Je te rejoins !

Cette fois, Savannah m'obéit. Elle saute et s'agrippe au dernier barreau de l'échelle dans le noir. On ne peut pas allumer nos portables au cas où les pirates nous repéreraient. Seule la lueur clignotante de la lanterne nous guide.

Je me dirige vers la poupe, à la recherche des deux dernières cordes. Il faut que j'en dénoue une, et que je desserre seulement la dernière. Le plus vite possible. Je ne veux pas que les pirates descendent avant que Savannah ait eu le temps de se mettre à l'abri.

Je trouve la première corde. J'ai du mal à défaire le nœud. Il est trop serré et trempé. Je ne sais pas comment Savannah s'y est prise pour les deux autres. Je suis trop lent. Tout à coup, je me rappelle que j'ai emporté le couteau suisse de mon père ce matin.

— Pour une fois que mon père sert à quelque chose, marmonné-je en sortant le couteau de ma poche et en coupant la corde.

Je me dirige vers la dernière et plante le couteau dedans, juste assez pour la desserrer. Savannah voulait que les pirates pensent que les cordes s'étaient détachées à cause de la tempête, mais quand ils verront les extrémités effilochées, ils sauront que quelqu'un les a sectionnées.

J'espère que quand ils s'en apercevront, ils seront déjà loin.

La pluie continue à tomber à seaux, mais le vent s'est un peu calmé. La tempête est toujours là – on ne sortirait pas le *Pogue* par un temps pareil – mais les pirates survivront.

Du moins, je crois.

Je monte sur le rebord et je me prépare à sauter, mais au dernier moment, ma cheville lâche. Je me propulse en avant et je m'agrippe à un barreau, qui glisse sous mes doigts mouillés.

Savannah hurle mon nom.

Je m'accroche à la dernière corde attachée au pilier et je me hisse vers le haut, une main après l'autre.

Plus haut.

Plus haut.

Encore plus haut.

Savannah enroule ses doigts autour de mes poignets.

Je parviens à la rejoindre, à bout de souffle.

— Tu m’as fait peur, JJ !

Je ne suis pas capable de répondre. Moi aussi, j’ai eu vraiment peur.

On finit de gravir l’échelle, puis l’escalier en colimaçon. Il est temps de faire du bruit pour attirer les pirates sur la plate-forme et qu’ils voient leur bateau en train de s’éloigner. On se tapit dans un coin, et je me mets à les insulter jusqu’à en avoir mal à la gorge. Je sens toute la colère et la tension que je contiens depuis notre départ se libérer enfin. Je me sens mieux.

Savannah écarquille les yeux.

— Allons-y, dit-elle.

Je m’agrippe à la rambarde et je me dirige vers le phare. Savannah pose ses mains sur mes épaules et m’emboîte le pas quand, tout à coup, une porte s’ouvre devant nous.

CHAPITRE 30

JOHN B

JE ME SUIS COGNÉ LA TÊTE EN TOMBANT. JE ME SUIS *TOUT* cogné. Même si je le voulais, je ne pourrais pas partir en courant.

— Notre petit gars a eu les yeux plus gros que le ventre, s’amuse Dax.

Il est tellement proche que je sens son haleine de bière. Il donne un coup de pied dans mes côtes – doucement, d’abord, puis plus fort, à l’endroit où il m’a frappé plus tôt. J’ai l’impression que mon corps entier est en feu. J’entrouvre les yeux. Dax a le visage ensanglanté, et le sourire jusqu’aux oreilles. Son nez cassé devrait l’affaiblir – ou, du moins, me redonner confiance, sachant que c’est moi qui l’ai blessé – mais c’est tout le contraire. Il est encore plus terrifiant que tout à l’heure.

Dax s’accroupit à côté de moi.

— Je ne comprends pas, avoue l’autre homme. S’il est là, qui a crié tout à l’heure ?

— Je pense qu’on a plus d’un passager clandestin à gérer, répond Dax.

Il a l’air presque excité, comme si tabasser des adolescents le divertissait.

Je prie pour que Savannah et JJ aient le temps de se cacher. Si les pirates comprennent que leur bateau est en train de se détacher du phare, ils n’auront pas le temps de les chercher.

Ils se satisferont peut-être de ma seule présence.

Je me demande ce qu’ils vont me faire subir.

Ils jetteront sûrement mon corps par-dessus bord. Même si les garde-côtes ont reçu mon message, ils ne me retrouveront jamais. Il est aussi possible que Dax et son équipage m’embarquent avec eux, comme les pirates qui faisaient travailler leurs prisonniers sur leur navire et menaçaient de les jeter à l’eau s’ils désobéissaient. Autre possibilité : Dax n’attendra

pas avant de m'achever. Il va peut-être sortir son flingue et me tirer dessus maintenant.

À qui les garde-côtes confieront-ils les papiers si je disparaissais ? Mon père a disparu, mon oncle est absent. Qui signera les documents qui déclareront ma mort ?

JJ ne les signera jamais. Il gardera espoir, comme moi avec mon père.

— Debout, petit merdeux ! aboie Dax. Je n'aime pas frapper un homme quand il est à terre.

Il me donne un autre coup de pied dans le ventre.

Il faut que je me lève. Que je me batte. Du moins, que *j'essaie*.

Mais mon corps refuse de coopérer. Mes yeux se referment. Un liquide chaud coule à l'arrière de mon crâne.

Finalement, Dax n'aura pas besoin de m'achever.

Je suis déjà en train de mourir.

CHAPITRE 31

JJ

ON SE CACHE DERRIÈRE UN TAS DE CAISSES EN MÉTAL. La femme pirate, Melanie, dévale l'escalier qui mène à leur navire.

— Elle ne réussira pas à rattacher le bateau toute seule, me rassure Savannah. Les autres vont devoir l'aider.

Elle me retient, mais je ne peux pas rester ici sans rien faire, à attendre que la pirate appelle ses collègues à la rescousse. Je rampe le long de la plate-forme jusqu'à ce que j'atteigne la fenêtre que j'ai cassée plus tôt. Les éclats de verre au sol transpercent mes mains, mais je me retiens de crier. Je me relève discrètement et je jette un œil à l'intérieur.

Le corps de mon meilleur ami gît immobile sur le sol.

Un homme – sûrement Dax – est planté au-dessus de lui.

Il lui donne un coup de pied.

Puis un autre.

Merde.

John B était censé rester à l'abri dans le phare ! Comment s'est-il retrouvé en bas ?

Il faut que je fasse *quelque chose*.

Cette fois, je n'attends pas. Je ne réfléchis pas. J'attrape l'objet le plus proche – une vieille poulie rouillée – et je le lance par la fenêtre déjà brisée.

Je me baisse aussitôt, et j'entends l'impact de la poulie contre le mur opposé.

— Qu'est-ce que c'est ? hurle l'autre pirate.

— Ils ont jeté quelque chose, répond Dax.

Il ramasse et examine la poulie.

— Il va falloir trouver mieux que ça ! hurle-t-il dans le vide.

— JJ ! murmure Savannah, qui m’a suivi sans que je m’en aperçoive. Qu’est-ce qui te prend ?

— Va-t’en, murmuré-je. Cache-toi. Ils vont venir me chercher.

— Non ! insiste-t-elle en tirant sur mon bras. S’il te plaît, JJ. Viens avec moi. S’ils nous attrapent, ça n’aidera pas John B.

Elle a raison. On retourne dans notre cachette, derrière les caisses.

— Mon idée était nulle, regrette-t-elle.

Ici, pas besoin de parler à voix basse. Le vent recouvre nos voix.

— Je t’avais dit qu’on aurait dû s’inspirer de *Scooby-Doo*, plaisanté-je.

Une porte s’ouvre. Dax et l’autre homme sortent du bâtiment. Le phare continue à clignoter au-dessus de nous. J’avais au moins raison à ce sujet : cette lumière rend la scène terrifiante.

— Petits, petits ! lance Dax. Sortez de votre cachette !

Melanie les rejoint sur la plate-forme.

— Le bateau est en train de dériver !

— Rattache-le, ordonne Dax.

— Je ne peux pas ! Les cordes... Je pense que quelqu’un les a sectionnées.

Savannah me donne un coup de coude dans les côtes.

— Pardon ? grogne Dax.

— Je ne comprends pas, avoue Melanie.

— Moi, si, répond-il. Ces petits cons...

Melanie n’attend pas son explication. Elle lui tourne le dos et dévale l’escalier. L’autre homme lui emboîte le pas, mais Dax a l’air d’hésiter entre sauver son bateau et mettre la main sur John B – et nous.

— Dax ! s’écrie Melanie. Vite !

Dax traverse la plate-forme à toute vitesse. Ses pas sont tellement lourds que le sol tremble. Il regarde autour de lui, une lampe de poche à la main. J’attire Savannah vers moi et je ferme les yeux en espérant qu’il ne nous verra pas.

Je l’entends descendre les marches de l’escalier.

— Je pense que notre plan a fonctionné, s'étonne Savannah.

Je m'adosse aux caisses derrière moi. Je respire tellement fort que j'en ai mal à la poitrine.

— Tu as raison, dis-je en souriant. Ça a marché !

Mais ce n'est pas encore le moment de se réjouir. On attend quelques minutes, le temps de s'assurer que les pirates sont bien partis, puis on se précipite à l'intérieur du bâtiment, où le corps de mon meilleur ami est toujours recroquevillé au sol.

— John B !

J'ai beau hurler son nom, il ne bouge plus.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 32

JOHN B

J'AI MAL PARTOUT. AU COU, AU DOS, AU VENTRE, AUX GENOUX, aux coudes. Mais j'ai surtout mal à la tête. La douleur pulse au même rythme que mon cœur.

JJ et Savannah sont en train de se disputer. J'ai d'abord l'impression qu'ils sont loin, mais leurs voix semblent de plus en plus fortes. Ils sont juste au-dessus de moi, comme Dax avant que je perde connaissance.

— Il faut qu'on aille chercher de l'aide ! insiste JJ.

— C'est trop dangereux ! proteste Savannah.

— On vient d'envoyer les pirates en mer, lui rappelle-t-il. Si on attend la fin de la tempête, il sera peut-être trop tard. Reste ici avec John B. Je prends le *Pogue*.

— Les pirates avaient un bateau plus moderne et plus grand. Le *Pogue* n'est pas équipé pour naviguer dans ces conditions. Tu l'as dit toi-même.

— John B a besoin d'un médecin !

— Je sais, mais c'est trop risqué, JJ.

À ma grande surprise, mon meilleur ami finit par céder.

— Tu as raison. Dans ce cas, qu'est-ce qu'on fait ?

— Rien, soupire Savannah. On attend. John B va finir par se réveiller.

Je soulève mes paupières. J'ai l'impression qu'elles pèsent une tonne.

— John B ? demande JJ. Tu m'entends ?

Je remue les doigts, puis les orteils. J'ai mal partout, mais mon corps coopère enfin.

— Tu m'as fait peur, souffle JJ.

— On ne voulait pas prendre le risque de te déplacer, ajoute Savannah.

Ils m'expliquent qu'après le départ des trafiquants, ils se sont assurés que je respirais, mais ils ne savaient pas si j'étais blessé aux jambes, ou au dos, ou ailleurs.

Je me redresse lentement.

— Vas-y doucement, me conseille JJ.

— Je vais bien, les rassuré-je en me levant.

Je fais un pas, puis un autre.

— Les pirates sont vraiment partis ? demandé-je.

— Oui, répond JJ en souriant. On n'y croyait pas. C'est arrivé tellement vite...

— Pas vraiment, le reprend Savannah. Franchement, ça a duré une éternité. On était convaincus qu'ils reviendraient...

— Mais ils ne sont pas revenus.

JJ et Savannah finissent les phrases l'un de l'autre comme un vieux couple.

— On les a vus s'éloigner à la lueur du phare, conclut JJ.

— Super, dis-je en reprenant mes esprits. Notre plan a fonctionné.

— Pas complètement, regrette JJ. Tu n'étais pas censé te retrouver dans cet état ! Dax t'a cloué au sol.

— Je me suis blessé en défonçant la porte, expliqué-je. Je pense que c'est ce qui m'a fait perdre connaissance. Pas les coups de Dax.

Évidemment, ses coups n'ont rien arrangé. D'instinct, je pose une main sur mon ventre.

— Pourquoi tu es descendu ? me reproche Savannah. Tu étais censé rester à l'abri !

— Mel est partie seule à votre recherche. Les autres vous auraient rattrapés. Je voulais vous faire gagner du temps.

— Ça a marché, admet Savannah. On a eu le temps de se cacher.

— Tant mieux.

— Enfin... JJ a jeté un truc par la fenêtre, *puis* on s'est cachés.

— JJ ! m'agacé-je. Tu n'aurais pas dû. J'essayais de détourner l'attention de Dax.

— Je voulais te protéger ! se défend-il. Quand je t’ai vu allongé par terre, j’ai cru que...

Il se tait un instant. J’ai l’impression qu’il va se mettre à pleurer. Mais son expression change du tout au tout et, au lieu d’éclater en sanglots, il éclate de rire. Savannah lui lance un regard noir – *comment oses-tu rire alors que ton meilleur ami a failli mourir ?* – mais, quelques secondes plus tard, elle rit à son tour. Et moi aussi.

C’est la chose la plus folle qu’on ait jamais faite. Partir au large sans vérifier la météo, risquer notre vie en pêchant au harpon, naviguer en pleine tempête, se réfugier dans un phare abandonné, affronter des pirates, les renvoyer en mer... Et on s’en sort avec seulement quelques égratignures.

D’ailleurs, j’ai remarqué que JJ a la main qui saigne et qu’il boite.

— Qu’est-ce qui t’est arrivé ? m’inquiète-je.

JJ hausse les épaules.

— Rien de grave.

— On devrait essayer de dormir, suggère-je. Avec un peu de chance, on pourra rentrer à la maison demain matin.

Je jette un œil à mon portable. Il est minuit passé.

— Il ne faut surtout pas que tu t’endormes, m’informe Savannah. Au cas où tu aurais une commotion cérébrale.

— Pourquoi ? s’étonne JJ.

— Je ne sais pas, avoue-t-elle en rougissant. C’est ce qu’ils disent toujours dans les séries.

— Pas de problème.

Encore sous le choc de tout ce qui nous est arrivé, j’ai l’impression que je pourrais rester éveillé pendant des jours.

— Je vais faire une nuit blanche avec toi, décide JJ. Savannah, tu peux aller te reposer.

— Non, je reste avec vous.

Savannah et JJ se disputent (encore) et finissent par se mettre d’accord : ils dormiront et me tiendront éveillé à tour de rôle.

On se dirige vers les chambres, mais les trafiquants les ont saccagées. Ils ont renversé des bières par terre. Les lits sont tous défaits.

Savannah plisse le nez de dégoût. JJ attrape des couvertures propres dans un placard et on remonte dans le phare. Il étale deux couvertures par terre – une pour moi, et une qu’ils partagent entre eux.

— Dors en premier, Savannah, ordonne JJ.

Pour une fois, elle ne proteste pas.

Alors qu’elle se blottit dans ses bras, je ressens une pointe de jalousie. Pas parce que JJ a une fille dans les bras, mais parce que contrairement à moi, il n’est plus seul.

Je suis toujours seul.

Si j’avais été plus rapide, j’aurais pu embarquer ce système de navigation, mais je m’en serais voulu quand on aurait envoyé Dax et son équipage en mer. Je regrette quand même de ne pas pouvoir m’en servir pour retrouver mon père. S’il revenait, je ne me sentirais plus jamais seul.

Et si mon père ne voulait pas qu’on le retrouve ? Après tout, il a disparu depuis des mois. Il est parti sans un mot. Et si, cette fois, il n’était pas parti pour accomplir une mission, mais pour s’éloigner de moi, comme l’a suggéré Dax ? Il ne voulait peut-être plus être mon père.

Je ferme les yeux pendant quelques secondes. Je l’entends encore me raconter les histoires de ce phare, me promettre qu’on le visitera un jour ensemble. Je le revois en train de m’apprendre à pêcher, à conduire un bateau, à devenir un capitaine responsable. C’est grâce à lui que j’ai agi ce soir, pour aider mes amis.

Non, mon père ne m’a pas abandonné.

Il ne m’abandonnera jamais.

CHAPITRE 33

JJ

— OUVRE LES YEUX.

John B m'obéit aussitôt.

Je fais en sorte que la lanterne du phare reste allumée toute la nuit, en espérant qu'elle nous aidera à nous maintenir éveillés. Je m'allonge à côté de Savannah. Je me sers de mon corps pour bloquer la lumière – ce n'est pas parce que John B et moi devons résister au sommeil qu'elle n'a pas le droit de dormir.

— Je pensais que tu n'étais pas fatigué, le taquiné-je.

J'essaie de trouver une position confortable, mais quoi que je fasse, j'ai mal à la cheville.

— Je ne suis pas fatigué, insiste John B. Je réfléchis.

Je hoche la tête. Je réfléchis beaucoup, moi aussi. Je ne me suis jamais senti aussi bien qu'avec Savannah contre moi, ses genoux alignés avec les miens, ses pieds nus contre ma peau.

Elle pousse un soupir en s'assoupissant.

— Si on me l'avait dit, je ne l'aurais pas cru, s'amuse John B.

— De quoi tu parles ? demandé-je.

Après tout, il s'est passé tellement de choses ce soir.

— JJ Maybank est amoureux d'une Kook.

Je rougis aussitôt. John B m'a vu sortir avec plein de filles. Comment a-t-il deviné que c'était différent cette fois ? Même moi, je ne sais pas encore si c'est *vraiment* différent. Enfin, je pense que si. Je suis en train de m'attacher à Savannah.

— Ce n'est pas une Kook, grogné-je.

— C'est une Touronne.

— Non. Elle est... comme Kiara.

— Je ne sais pas, avoue John B. Kiara est riche, mais elle ne traîne pas avec des Kooks. Cette fille...

— Savannah.

— Le mec de Savannah est un Kook, me rappelle-t-il.

Je rougis à nouveau. J'ai l'impression d'avoir le corps en feu.

— Ce n'est plus son mec.

— C'est elle qui te l'a dit ?

— Elle n'en a pas eu besoin, insisté-je, comme si un simple baiser suffisait à prouver qu'elle quittera Hunter dès notre retour.

— Plutôt mourir que d'embrasser une Kook, murmure John B en se tournant sur le dos.

— menteur. Si tu le pouvais, tu embrasserais Kiara.

John B éclate de rire. Savannah se met à gigoter dans mes bras.

— Il paraît qu'embrasser une Kook te transforme en Kook, nous interrompt-elle. Comme le Roi Grenouille.

— Tu me traites de grenouille ? demandé-je.

— Croa croa, dit-elle en souriant.

— Est-ce que ça fait de toi une princesse ?

— Si la pantoufle en vair est à ma taille, répond-elle en haussant les épaules.

— Tu as changé de conte ! protesté-je. Tu faisais semblant de dormir depuis tout à l'heure ?

— Bien sûr. Sinon, comment veux-tu que je sache ce que vous racontez dans mon dos ?

— Tricheuse ! lancé-je en la chatouillant.

Elle se débat en riant.

Savannah a beau être riche, elle n'est pas une Kook. Kiara ne traîne peut-être plus avec des Kooks aujourd'hui, mais elle traînait avec eux avant. Au bout de quelques mois, elle a vite compris la leçon et elle est revenue auprès des Pogues.

Savannah est comme Kiara. Elle fait semblant d'être amie avec des Kooks parce qu'elle va dans le même lycée qu'eux depuis que sa mère a épousé son beau-père, mais elle ne les aime pas, et elle se fiche de ce qu'ils pensent. Elle ne m'a pas confirmé qu'elle quitterait Hunter, mais elle ne m'aurait pas embrassé, et elle ne se blottirait pas dans mes bras, si elle n'en avait pas l'intention. Pas vrai ?

Il est impossible que Savannah préfère être avec ce mec plutôt qu'avec moi, qu'elle préfère être une Kook plutôt qu'une Pogue.

Elle interrompt mes pensées en déposant un baiser sur mon nez.

— Tu devrais te reposer, suggéré-je.

— Bonne nuit, monsieur Grenouille, murmure-t-elle.

— Bonne nuit, princesse.

John B doit être en train de lever les yeux au ciel.

Peu importe. Il sera aussi niais que moi le jour où il tombera amoureux d'une fille comme Savannah.

Même si aucune fille au monde ne lui ressemble.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 34

JOHN B

À MON RÉVEIL, LE SOLEIL EST EN TRAIN DE SE LEVER. DANS les OBX, on est tellement à l'est que le soleil se lève plus tôt que sur le continent.

Pendant quelques secondes, j'oublie où je suis. J'oublie tout ce qui s'est passé hier soir.

Je me crois à la maison. J'entends mon père dans la cuisine. Il m'appelle. Je roule dans mon lit, prêt à me lever pour prendre le petit déjeuner avec lui.

Mais dès l'instant où je bouge, cette image vole en éclats. J'ai l'impression d'avoir été percuté par un bus. J'ai mal aux bras, aux jambes, à la tête. Je soulève le sweatshirt que j'ai volé. Mon torse et mon ventre sont recouverts de bleus laissés par les bottes de Dax. Je passe une main à l'arrière de mon crâne. Le sang a séché.

Le bruit qui m'a réveillé, ce n'est pas celui de mon père qui ouvre et ferme les placards, qui pose une poêle sur la plaque de cuisson et fait frire des œufs. C'est Savannah qui m'appelle.

— Tu n'étais pas censé t'endormir, me reproche-t-elle.

Elle se retourne vers JJ, qui somnole à côté d'elle, et lui donne une tape sur le bras.

— Toi non plus !

— Hein ?

JJ se redresse. Ses cheveux blonds rebiquent sur sa tête. Il embrasse Savannah avant même d'ouvrir les yeux.

— Tu devais tenir John B éveillé, lui rappelle Savannah.

Elle enroule ses bras autour de lui et l'embrasse à son tour. Je détourne le regard. Je me demande si elle serait en train de m'embrasser moi, si les choses s'étaient passées différemment hier soir. Je repousse aussitôt cette

image de ma tête. JJ et Savannah ont commencé à se chercher dès l'instant où elle a posé un pied sur le *Pogue*.

J'attrape ma couverture pour la leur jeter dessus, mais mes bras pèsent trop lourd. JJ comprend le message. Il me sourit d'un air penaud. Je ne peux pas vraiment lui en vouloir.

— Désolé de m'être endormi, mec.

— Pas de souci, le rassuré-je. Tu n'avais pas dormi de la nuit. Je me doutais que tu ne tiendrais pas longtemps.

— Tu aurais dû me laisser m'en occuper ! lui reproche Savannah. Je ne savais pas que tu manquais de sommeil !

— Tu as mal à la tête ? vérifie JJ.

— Ça va. Je me sens bien.

C'est faux. Je ne me sens pas bien du tout. J'ai une migraine digne de la pire cuite du monde.

— Promets-moi que tu iras voir un médecin dès notre retour, me dit Savannah.

— Je ne savais pas que tu étais aussi raisonnable, la taquine JJ.

Il pose une main sur sa taille et se met à la chatouiller. Savannah le repousse en riant.

— Promets-le-moi, John B, insiste-t-elle. Sinon, je vais me faire du souci pour toi.

Finalement, JJ a raison. Savannah ressemble à Ki.

— Promis.

Encore un mensonge. Un médecin me poserait trop de questions. Pourquoi mon oncle ne nous a pas empêché de partir ? Pourquoi n'a-t-il pas prévenu les garde-côtes de notre absence ? Il suffirait d'une mauvaise réponse pour que les services sociaux débarquent.

Tout à coup, j'aimerais qu'on soit de retour sur l'eau, au soleil, en train de pêcher des poissons. Il y a seulement quelques heures, tout ce que je voulais, c'était être en sécurité chez moi, mais maintenant, l'idée de rentrer me paraît dangereuse et épuisante. Je ne me suis jamais senti aussi fatigué. La simple perspective de rentrer à la maison et de monter dans mon propre

lit m'épuise encore *plus*. Malgré les tempêtes et les pirates, il y a plus de problèmes qui m'attendent sur terre qu'en mer.

On se lève et on jette un œil vers l'horizon par la fenêtre du phare. L'océan est calme à perte de vue, comme si la tempête n'avait jamais eu lieu.

Je détache le bandana enroulé autour de ma main et je le remplace par un pansement de la trousse de secours que Savannah a trouvée en bas. Je renoue le bandana à sa place, autour de mon cou.

— C'est fou, soupiré-je.

— Quoi ? demande JJ.

— Sur terre, une tempête laisse des traces. Poteaux électriques arrachés, arbres déracinés... Ici, son passage est invisible. L'océan garde le secret.

— Il est trop tôt pour philosopher, gémit JJ en bâillant.

Savannah lui donne un coup de coude dans les côtes. Il fait mine d'avoir mal.

— Aucun signe de nos pirates ? vérifie-t-il.

J'inspecte l'horizon de toutes parts. Pas un seul bateau en vue.

— On s'est vraiment débarrassés d'eux, dis-je. Mais on ne devrait pas traîner, au cas où.

— Au cas où quoi ? demande JJ en passant un bras sur les épaules de Savannah.

— Au cas où ils décideraient de revenir pour...

— Pour t'achever ? devine JJ.

Savannah le frappe à nouveau. Je ne peux pas m'empêcher de sourire. C'est pratique d'avoir quelqu'un à disposition pour faire taire JJ à ma place.

— Tu penses que le *Pogue* a survécu à la tempête ? s'inquiète JJ.

— Aucune idée, avoué-je.

J'enlève le sweatshirt volé, je le plie et le pose par terre, sur ma couverture. Je ne veux pas l'emporter avec moi. Je pose la clé du phare par-dessus. Elle n'a plus d'utilité maintenant que j'ai cassé la porte, mais sa place est ici.

On descend du phare, on traverse la plate-forme et on emprunte l'escalier en colimaçon qui mène au bateau. En plein jour, je remarque à quel point l'escalier est rouillé. C'est quasiment un miracle qu'on ait tous réussi à monter et descendre plusieurs fois sans traverser une marche.

J'emprunte avec prudence l'échelle qui mène au *Pogue*. Je doute que notre petite embarcation soit sortie indemne de cette tempête. Je ne sais même pas s'il est toujours là.

Mais le *Pogue* nous attend, posé sur l'eau comme un chat qui lézarderait au soleil. Je saute à bord. JJ et Savannah me suivent en criant de joie. Le bateau est recouvert de perles de pluie, mais il est en parfait état.

— C'est moi ou le *Pogue* est encore plus beau aujourd'hui ? blague JJ.

Il a raison. J'inspecte les moindres recoins du bateau. Il y a des bosses et des trous, mais tous étaient déjà là avant la tempête. La coque n'est même pas rayée ni cabossée, alors qu'elle a dû cogner contre les piliers toute la nuit.

Et le bateau est *propre*. Plus de traces d'huile autour du moteur. Plus de taches de soda sur le siège du capitaine.

— Incroyable, murmuré-je.

— Il est comme neuf, remarque JJ.

Pas vraiment. Mon bateau est toujours aussi vieux et défoncé. Mais je dois admettre que le *Pogue* n'a jamais été aussi resplendissant.

Je pense à tous les navires qui ont coulé ici, autour de nous. J'imagine tous les matelots, capitaines et seconds qui se sont noyés dans ces eaux au fil des siècles. Tous ces gens qui, comme moi, aimaient et prenaient soin de leurs bateaux. Je me demande si leurs esprits sont tourmentés dans les profondeurs, si leurs doigts de fantômes sont à la recherche éternelle d'un nouveau navire à entretenir.

Je secoue la tête. C'est ridicule. Cet endroit n'est pas *hanté*. Les fantômes n'existent pas.

C'est la pluie qui a nettoyé le bateau. Rien d'autre.

Je lève la tête vers le phare et je le remercie en silence. Pas seulement d'avoir protégé le *Pogue*, mais aussi de nous avoir servi de refuge. Grâce à lui, on a survécu à la tempête et à l'intrusion des pirates. Grâce à lui, notre bateau va nous ramener sains et saufs à la maison.

La voix de JJ interrompt mes pensées.

— Allons-y, presse-t-il. Cet endroit me fait flipper.

Le moteur démarre sans problème. Je place une main sur le volant, les yeux rivés sur le pont qui scintille au soleil du petit matin.

— Oui, dis-je en souriant. Rentrons à la maison.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 35

JJ

TANDIS QUE LE *POGUE* SE RAPPROCHE DE LA CIVILISATION, nos portables se mettent tous à sonner en même temps, signalant simultanément les textos et appels manqués qu'on a reçus dans la nuit. John B garde toujours un chargeur solaire à bord. On recharge nos portables chacun notre tour.

John B et moi avons reçu des dizaines de messages de la part de Pope et Kiara, qui nous demandent où on est, comment on va, et qui menacent de contacter les garde-côtes.

En revanche, pas un seul message de mon père. Je ne devrais pas être surpris. Après tout, il ne remarque jamais quand je passe la nuit chez John B. Pourquoi s'inquiéterait-il cette fois ?

— Je vais répondre à Kiara avant qu'elle fasse une attaque, décide John B.

— Tu as raison, confirmé-je.

John B envoie un texto à nos amis pour les rassurer et leur expliquer qu'on rentre bientôt.

— Kiara, c'est votre amie ? demande Savannah.

Sa voix teintée de jalousie me fait aussitôt oublier mon père.

— Ne t'inquiète pas, princesse, dis-je en souriant. C'est notre meilleure amie. Tu vas l'adorer.

— C'est la deuxième fois que tu m'appelles *princesse*, remarque-t-elle en plissant le nez. Est-ce qu'on peut éviter que ça devienne mon surnom ?

— Tu n'aimes pas ça, *princesse* ? la taquiné-je. Allez, *princesse*, embrasse ta grenouille préférée. Croa, croa, croa !

Savannah lève les yeux au ciel et s'assoit à la proue du bateau. Si elle craint que cela devienne son surnom, c'est qu'elle a l'intention de quitter

Hunter. Sinon, elle s'en ficherait.

Je me retourne vers John B.

— Tu penses vraiment que Ki serait la première à faire une attaque ? demandé-je. Moi, je parie sur Pope. C'est une boule de stress ambulante. Tu te souviens de la tête qu'il a faite quand on lui a proposé de laisser tomber ses devoirs pour nous suivre ?

— C'est vrai, avoue John B en fixant l'horizon. Heureusement qu'il est resté à la maison.

— Tu penses qu'ils nous croiront quand on leur décrira ce qui nous est arrivé ?

— Non, répond-il en souriant.

— Dans ce cas, autant ne rien leur dire, suggéré-je.

— Tu plaisantes ? On va tout leur raconter.

John B a raison. Les Pogues n'ont aucun secret entre eux.

Savannah a les yeux rivés sur son portable. Elle le tient loin d'elle, comme s'il allait exploser entre ses mains. Il a beau faire soleil, elle a les épaules tendues par le froid et le vent.

— Tes parents savent que tu es partie ? demandé-je en m'asseyant à côté d'elle. Ton beau-père est en colère ?

— Non, ils pensent que j'ai passé la nuit à l'hôtel.

Je me retiens de passer un bras sur ses épaules pour la réchauffer. C'est la première fois qu'elle est aussi silencieuse. Même quand on était censés se cacher des pirates, elle parlait tout le temps.

Les messages qu'elle a reçus l'ont clairement troublée.

Encore une fois, j'agis avant de réfléchir. Je lui arrache le portable des mains.

— Hé ! s'écrie-t-elle.

Savannah essaie de récupérer son téléphone, mais c'est plus fort que moi : je le brandis au-dessus de ma tête et je lis les nombreux textos que Hunter lui a envoyés.

Bien rentrés sur l'île.

Heureusement que le bateau était bien équipé.

On a bien fait de choisir le plus cher.

— Rends-moi mon portable, JJ ! ordonne Savannah en serrant les dents.

John B me lance un regard noir. Trop tard. Je regrette mon geste, mais maintenant que j'ai le portable dans les mains, je ne peux pas m'empêcher de lire tous les messages de Hunter.

Toujours pas de nouvelles de toi. Tu ne vas quand même pas me quitter pour un de ces losers, j'espère ? Ha ha.

Je ne sais pas ce qui me met le plus en colère : le fait que Hunter me traite de loser, ou qu'il trouve improbable que Savannah craque pour moi.

Ta mère m'a écrit. Elle essaie de t'appeler mais tu ne réponds pas. Je lui ai menti pour te couvrir. S'ils te posent des questions, dis-leur que tu t'es endormie dans la chambre d'Alexandria.

Et enfin, un peu après minuit :

Tout va bien ? Je commence à m'inquiéter.

Savannah croise les bras sur sa poitrine.

— Il a mis du temps à s'inquiéter, remarqué-je.

— Hunter sait que je suis débrouillarde.

Ce n'est pas une excuse. Kiara et Pope ont passé la nuit à nous appeler et à nous écrire, à deux doigts d'appeler les garde-côtes. Je n'ai peut-être pas de père qui s'inquiète pour moi, mais au moins, mes amis le font à sa place.

— Arrête de le défendre, m'agacé-je. Hunter et tes « amis » t'ont abandonnée en mer, en pleine tempête ! Il a laissé deux inconnus s'occuper de toi...

— Je n'ai pas besoin qu'on s'occupe de moi !

— Ah bon ? Tu comptais rentrer à l'hôtel à la nage ?

Pourquoi suis-je aussi cruel ? Pourquoi continuer à m'en prendre à *elle* ? Il y a quelques heures, je la serrais dans mes bras. Tout à coup, je ne supporte plus d'être coincé sur ce bateau avec Savannah.

— Ils n'ont pas eu le choix, JJ ! Je ne pouvais pas retourner sur leur bateau, c'était trop dangereux. Il fallait qu'ils rentrent sans moi.

— Hunter avait le choix. Tout comme tu as le choix de rester avec lui ou pas.

Je me retiens de ponctuer ma phrase d'un « princesse ».

— Tu veux que je quitte Hunter, c'est ça ? lance-t-elle. C'est mon *petit ami*, JJ. Je l'ai *trompé*. Quand il apprendra ce qui s'est passé, il ne voudra peut-être plus de moi.

Elle a l'air triste à l'idée que Hunter la rejette, ce qui me met davantage en colère. Savannah a vraiment peur de perdre ce crétin ?

— Dans ce cas, bon débarras ! grogné-je. Moi qui croyais qu'à notre retour à la maison...

— C'est *ta* maison, JJ. Pas la mienne. Hunter et moi, on habite à Charleston.

— Je sais. Je pensais juste qu'on pourrait s'arranger.

C'est faux. Je n'ai rien *pensé* du tout.

Savannah doit s'en douter. Elle lève les yeux au ciel.

— OK, avoué-je, je n'ai pas eu le temps de réfléchir à grand-chose, mais il n'y a pas vraiment de questions à se poser. Toi et moi... ça fonctionne. Hunter est un abruti.

— On a déjà eu cette conversation, JJ. Hunter n'est pas un *abruti*. Hier, il frimait devant ses amis, rien de plus. C'est *moi* la fautive. C'est *moi* qui l'ai trompé.

Je repense à ce que Savannah m'a confié hier soir, à quel point il était *facile* d'être avec Hunter. Ce qu'on a vécu tous les deux risque de compliquer les choses.

— Rends-moi mon portable, insiste-t-elle. Il faut que je lui réponde.

Savannah n'a plus l'air en colère. Sa rage est remplacée par de la fatigue.

Je tends le bras au-dessus de l'eau, menaçant de jeter son téléphone par-dessus bord.

— Tu aurais pu être tombée à l'eau hier soir, avec ton portable. Hunter ne le saurait même pas.

Pendant quelques secondes, j'ai l'impression qu'elle va se mettre à pleurer, mais ses yeux noisette me fixent avec une telle intensité qu'ils pourraient presque percer un trou dans mon front, comme pour me défier de jeter son portable à l'eau. Je le serre davantage entre mes doigts. Il pourrait m'échapper à tout moment.

Je suis sûr que Hunter ne lui ferait pas un coup pareil. Il est sûrement du genre à réfléchir avant de parler, d'agir, de *respirer*. Hunter est prudent, pas spontané.

Est-ce vraiment ce que Savannah cherche chez un homme ?

Maintenant que je lui ai pris son portable et que j'ai menacé de le jeter dans l'océan, je ne sais pas comment me tirer de la situation.

— Qu'est-ce que tu fous, JJ ? lance John B. Rends-lui son téléphone !

Je lui obéis aussitôt.

— Tiens, dis-je en tendant le portable à Savannah. Passe le bonjour à ton petit ami.

— JJ... soupire-t-elle. Tu sais que c'est compliqué. J'ai besoin de temps pour réfléchir.

Je détourne le regard.

Pour moi, il n'y a rien de compliqué.

C'est la décision la plus simple du monde.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 36

JJ

QUAND JOHN B AMARRE LE *POGUE* AU DOCK DERRIÈRE le Château, Kiara et Pope sont déjà là. Je lance la corde. Pope l'attrape au vol. Kiara saute à bord avant même qu'on soit complètement arrimés et se jette dans mes bras, puis dans ceux de John B. (Elle enlace John B plus longtemps que moi, mais je ne pense pas qu'il s'en rende compte.)

— On était tellement inquiets ! avoue-t-elle, à bout de souffle. Pope a entendu parler de la tempête à la télé, et vous ne répondiez pas à nos messages...

Je rejoins Pope sur la rive. Il me donne une tape amicale dans le dos.

— Tu as fini tes devoirs ? plaisanté-je.

Pope secoue la tête d'un air exaspéré. Pas parce qu'il n'a pas fini ses devoirs – on sait tous les deux qu'il les a terminés – mais parce qu'il sait aussi bien que moi que l'école n'est pas la chose la plus importante au monde. Surtout aujourd'hui.

Kiara semble surprise par la présence de Savannah, qui est en train de lui tendre une main pour la lui serrer. Kiara la fixe en silence. Elle se souvient peut-être que Savannah est la fille qu'on a volée à l'hôtel. Elle échange un regard confus avec John B, puis avec moi. Gênée, Savannah enfouit les mains dans ses poches.

Je sais que je devrais intervenir, défendre Savannah. Ki comprendrait, et Pope ne juge jamais une personne avant d'avoir appris à la connaître.

Mais je me tais. Je ne sais pas comment présenter Savannah à mes amis. Est-elle la pêcheuse incroyable qu'on a rencontrée en mer, l'aventurière courageuse qui était prête à tout pour nous aider, la fille dont je suis tombé amoureux ?

Ou est-elle juste une énième Kook, qui s'est servie de nous et retournera à son ancienne vie dès l'instant où elle descendra de ce bateau ?

Finalement, c'est John B qui prend la parole à ma place.

— Voici Savannah Rivera. Savannah, voici Kiara et Pope.

— Salut, dit-elle d'un air timide.

Elle se retourne vers moi, visiblement vexée par mon silence.

Un cri soudain interrompt notre échange.

— Savannah ?

— Hunter !

Savannah saute du bateau et court vers Hunter, qui se dirige vers nous. Furieux, je me retourne vers John B. Comment ce mec a-t-il pu nous retrouver ? John B hausse les épaules. Savannah a dû lui demander son adresse pendant le trajet et l'envoyer à Hunter.

Si elle me l'avait demandée à moi, je lui aurais donné une fausse adresse pour qu'il passe une heure à faire le tour des Outer Banks. Mais c'est encore une idée cruelle et égoïste, tout comme l'envie de jeter le portable de Savannah par-dessus bord.

Parfois, je suis vraiment trop con.

Contrairement à nous, Hunter a l'air frais et reposé. Il porte des vêtements propres et une casquette de base-ball faussement usée. Je me retiens de lever les yeux au ciel. Les Kooks sont incorrigibles. Il porte aussi une veste en polaire entrouverte avec une chemise en flanelle en dessous. Savannah se précipite vers lui comme si elle s'attendait à ce qu'il la serre dans ses bras, mais Hunter se contente de sortir son portable de sa poche.

— Comment ça, *il faut qu'on parle* ? lui demande-t-il.

Mon ventre se noue. Apparemment, elle ne lui a pas seulement envoyé l'adresse. Et si elle avait décidé de le quitter ? Pour moi ?

— Je... Je voulais dire que...

Savannah fixe ses pieds nus, reprend son souffle.

— Tu... Tu n'aurais pas dû m'abandonner, lui reproche-t-elle en passant une main dans ses cheveux, décoiffés par le vent et la pluie.

— Que voulais-tu que je fasse ? se défend Hunter. Tu aurais préféré qu'on soit *tous* pris dans la tempête ?

Sa question n'est pas ironique. J'ai l'impression qu'il remet son propre choix en question.

— Bien sûr que non, répond Savannah.

— Dans ce cas, de quoi voulais-tu parler ?

Il a l'air tendu, beaucoup moins confiant qu'hier. Savannah ne mentait peut-être pas quand elle disait qu'il en rajoutait devant ses amis.

— Réponds-moi, Sav. Qu'est-ce qui se passe ?

Je me rapproche d'eux et me plante à côté de Savannah, bras croisés sur le torse.

— Laisse-la tranquille, lancé-je. Crois-moi, si tu avais vécu la même chose que nous cette nuit...

Hunter cligne des yeux.

— Pardon, mais t'es qui ?

— C'est JJ, intervient Savannah. John B et lui m'ont protégée là-bas...

— Tu n'aurais pas eu besoin d'eux si tu étais restée sur notre bateau.

— Je ne savais pas qu'une tempête allait nous séparer !

Elle continue à peigner ses cheveux avec ses doigts et à démêler les nœuds. Je me retiens de prendre sa main dans la mienne.

— Ce n'est pas sa faute, grondé-je. Savannah n'est pas responsable de la météo !

Hunter redresse les épaules et bombe le torse. Il ressemble à nouveau au Kook que j'ai rencontré hier.

— Mêle-toi de tes affaires, mon pote.

— Je ne suis pas ton *pote*, riposté-je.

J'avance d'un pas. Hunter est plus grand que moi, mais je suis prêt à parier qu'en matière de bagarre, j'ai plus d'expérience que lui. Et puis, il n'a pas John B et Pope en renfort.

— Arrête, JJ, proteste Savannah. Je n'ai pas besoin que tu me défendes ! Hunter a raison. Je n'aurais pas dû descendre du bateau. Rien de tout ça ne serait arrivé si j'étais restée à bord.

Je plonge mes yeux dans les siens. Je sais que Savannah s'en veut d'avoir trompé Hunter, mais est-ce qu'elle préférerait que rien ne soit arrivé *du*

tout ? Après tout ce qu'on a vécu, tout ce qu'on a partagé hier soir ? Est-ce qu'elle regrette de ne pas être restée avec Hunter, et de s'être retrouvée sur le Pogue avec moi ?

— Je n'aurais jamais dû plonger après ce poisson, ajoute-t-elle. Je ne sais pas ce qui m'a pris.

— Savannah, murmuré-je en tournant le dos à Hunter.

Le simple fait de prononcer son nom me brise le cœur.

J'aimerais lui dire que je m'en fiche, que si elle veut retourner avec ce mec, bon débarras, mais j'en suis incapable.

— Attends... marmonne Hunter, qui commence à comprendre ce qui se trame. Ne me dis pas que tu m'as trompé avec ce type ? C'est de ça que tu voulais me parler ?

Cette fois, je n'hésite pas. Je me retourne et je vise son visage avec mon poing.

À ma grande surprise, Hunter est rapide. Il bondit en arrière avant que j'aie le temps de le frapper. Je tombe face contre terre, mais je me relève aussitôt.

— Hunter, s'il te plaît ! le supplie Savannah.

— Comment as-tu osé ? lance-t-il, à la fois ému et furieux. Que vont penser nos amis quand ils apprendront que tu m'as trompé avec ce pauvre type pendant les vacances ? Tu crois vraiment qu'ils vont être de ton côté ?

Savannah ne répond pas, mais je sens que les paroles de Hunter la touchent. Pourquoi craint-elle de perdre des amis qui la rejeteront pour si peu ?

Le visage de Hunter s'adoucit.

— Excuse-toi et on oublie tout, propose-t-il.

Il a la voix qui tremble, comme s'il craignait qu'elle refuse.

— Elle ne te doit pas d'excuses ! m'agacé-je.

Hunter m'ignore. Savannah fixe le sol.

— Je suis désolée, murmure-t-elle.

— Quoi ? demande Hunter. Je ne t'ai pas entendue.

— Je suis désolée ! répète-t-elle, plus fort cette fois.

Pendant quelques secondes, je me demande si c'est à moi qu'elle demande pardon.

Mes bras m'en tombent, mais je ne desserre pas les poings.

J'ai envie de frapper quelque chose.

— Sortons de ce trou à rats, annonce Hunter en lui tendant la main.

Savannah hésite, puis elle entrelace ses doigts avec les siens. Les mêmes doigts qui touchaient les miens il y a seulement quelques heures.

Je n'ai jamais été aussi en colère qu'à ce moment précis.

— Ta mère ne t'a pas appris la politesse ? reproché-je à Hunter en serrant les dents. On ne traite pas la maison de quelqu'un de trou à rats.

— Ma mère m'a appris à être honnête, rétorque Hunter. Et la tienne, qu'est-ce qu'elle t'a appris ? À voler les copines des mecs supérieurs à toi ?

Cette fois, Pope et John B me retiennent avant que j'aie le temps de me jeter sur lui. Hunter attire Savannah vers son SUV – un gouffre à essence, d'après Ki.

— Ne t'en va pas, Savannah, tenté-je.

— Je t'avais prévenu, répond-elle. C'est compliqué.

Hunter lui ouvre la porte côté passager. Savannah monte dans la voiture. Il claque la portière derrière elle, puis il prend place derrière le volant et ils disparaissent dans un nuage de fumée.

Je me retourne et je donne un coup de poing dans la première chose que je croise – le tronc d'un arbre. Je frappe l'écorce, encore et encore.

J'ai mal, mais ça me défoule.

— JJ ! hurle Ki. Tu vas te faire mal !

Je ne m'arrête pas. Est-ce que c'est ce que ressent mon père quand il me frappe ? Est-ce qu'au fond ce n'est pas contre *moi* qu'il est en colère, tout comme moi avec cet arbre ? Est-ce qu'il a simplement besoin d'extérioriser la rage qu'il emmagasine depuis sa naissance ? Est-ce pour la même raison que le beau-père de Savannah s'en prend à elle ?

Je continue à m'acharner contre le tronc.

Non. Frapper un arbre n'est pas comparable à frapper son propre fils.

— Tu ne te sentiras pas mieux avec une main cassée, remarque Pope.

— Attaque-toi au moins à quelqu'un de ta taille, tente John B pour détendre l'atmosphère.

Mais je ne ris pas. Ce n'est pas drôle.

Il n'y a *rien* de drôle.

Quand Pope et John B me décollent enfin de l'arbre, je suis trempé de sueur et j'ai le poing en sang. Kiara me force à ouvrir et fermer la main pour s'assurer que je ne me suis pas cassé un os.

— Tu t'en remettras, annonce-t-elle en inspectant ma main.

Elle a tort.

Jamais je ne m'en remettrai.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 37

JOHN B

JJ A ARRÊTÉ DE BOXER CONTRE L'ARBRE, MAIS IL N'A PAS retrouvé son calme. Il fait les cent pas dans mon jardin. Ki et Pope tentent de le raisonner, mais aucun de leurs arguments ne suffit à l'arrêter.

Je m'assure que le *Pogue* est correctement arrimé, puis je me dirige vers la maison. Mon père l'a surnommée le Château « parce que toutes les maisons sont des châteaux, même une vieille cabane de pêche ».

J'ai hâte de lui raconter nos aventures, de lui décrire comment JJ et moi avons réussi à vaincre des pirates. Je vais lui dire que, pendant quelques instants, j'ai tenu entre les mains un des meilleurs systèmes de navigation au monde.

Mais la vérité me revient en pleine face : mon père n'est pas là. Depuis des mois.

Il pourrait être *n'importe où*.

Pourtant, une partie de moi y croit encore, parce que dès l'instant où j'entre chez moi, je prends le temps de vérifier chaque pièce – à part le bureau fermé à clé – pour m'assurer qu'elles sont bien vides. Enfin, je retourne dans le salon et je m'affale sur le canapé. Je suis épuisé, mais je me sens comme une pile électrique, capable de courir un marathon. Je comprends mieux pourquoi JJ se défoule dans mon jardin.

Quelques minutes plus tard, Kiara me rejoint à l'intérieur et s'assoit à côté de moi. J'enlève mon bandana sale de mes cheveux et je le laisse tomber par terre. Je devrais aller me doucher, me débarrasser de la crasse de ces dernières vingt-quatre heures, mais je n'ai pas la force de me lever. J'ai mal partout. Le tissu du canapé est rêche sous mes doigts, particulièrement aux endroits où JJ et moi avons renversé des boissons ou de la nourriture au fil des années.

— JJ ne s'est toujours pas calmé ? demandé-je en fixant le plafond.

Kiara secoue la tête et s'assoit en tailleur.

— Qu'est-ce qui s'est passé entre lui et cette... Georgia ?

— Savannah. Je ne sais pas. Enfin, pas exactement.

C'est la vérité. Je les ai surpris en train de s'embrasser, collés l'un à l'autre toute la nuit, mais c'est tout. Je n'ai jamais vu JJ se comporter de manière aussi... *tendre* avec une fille. On aurait dit qu'il faisait attention à tout ce qu'il disait – du moins, il *essayait* –, comme s'il avait peur de la briser s'il employait les mauvais mots, alors que Savannah est une des filles les plus courageuses et fortes qu'on ait jamais rencontrées.

Au fond, il devait prendre des pincettes de peur qu'elle *parte*. Pas littéralement – on était piégés dans le phare, puis sur le bateau – mais de peur qu'elle le quitte à notre retour.

Il avait raison de s'inquiéter. C'est ce qu'elle a fait dès l'instant où elle a posé le pied sur notre île.

Ki et moi restons assis en silence pendant plusieurs minutes. Pope et JJ sont en train de se disputer dehors.

— Pope essaie de le raisonner, explique Ki.

— Bonne chance à lui.

Elle éclate de rire. Elle sait aussi bien que moi que quand JJ est dans cet état, il est impossible de discuter. On a l'habitude de le laisser se défouler, et ce depuis toujours. Quand on était en primaire, JJ était incapable de rester assis à son bureau toute la journée. Même les profs n'en pouvaient plus.

Maintenant que j'y pense, quand on était petits, les seuls moments où on arrivait (plus ou moins) à le dompter, c'était quand on était sur l'eau, en train de pêcher avec mon père. JJ restait debout sur le bateau, silencieux et patient, et attendait le poisson comme s'il avait toute la vie devant lui. Évidemment, il lui arrivait de perdre patience, mais je ne l'ai jamais vu aussi calme que dans ces moments-là. Peut-être parce qu'au large, même quand on a jeté l'ancre, les vagues donnent l'impression d'être constamment en mouvement.

Ou peut-être qu'il avait besoin, autant que moi, de ces moments passés avec mon père.

Sans un mot, Ki se lève et se rend dans la cuisine. Elle revient avec un sachet de petits pois surgelés. Je le presse à l'arrière de ma tête, où le sang a

séché, puis sur mes côtes, là où Dax m'a frappé.

— Ça va aller ? s'inquiète Ki.

Je hausse les épaules.

— Je survivrai.

Dehors, JJ continue à crier de rage.

— Je me demande si c'est à ça que ressemble son père quand il s'en prend à lui, avoué-je.

— Arrête, me reproche Kiara. JJ ne frapperait pas son fils s'il en avait un.

— Je sais, dis-je en me redressant. Je me demande juste si Luke se met dans le même état que JJ quand il est en colère.

Ki penche la tête sur le côté. Ses cheveux tombent sur ses épaules. Elle les rattache en chignon.

— JJ n'est pas comme Luke, insiste-t-elle.

— Je sais. C'est juste que... Les parents nous transmettent des choses, qu'on le veuille ou non. Et pas seulement la couleur de nos yeux ou de nos cheveux. Regarde comment Pope travaille dur. Il tient ça de son père, pas vrai ?

— Peut-être. Ou alors, il sait que travailler dur est le seul moyen pour lui d'atteindre ses objectifs. Moi, je n'ai pas hérité de la passion de mon père pour la restauration. JJ n'a pas forcément hérité de la colère de son père. C'est peut-être le fait de vivre avec un homme comme Luke qui le met dans cet état.

— Tu as raison, soupiré-je.

— Et puis, est-ce que c'est vraiment important ? On est qui on est, peu importe d'où on vient.

En cours de biologie en troisième, notre prof nous a appris la différence entre l'inné et l'acquis – quelle partie de notre identité est liée à nos gènes et à notre éducation. Apparemment, ce que les scientifiques de la génération précédente n'avaient pas encore découvert, c'est que nos gènes ne définissent pas seulement la couleur de nos yeux ou notre taille. Ils transmettent aussi les traumatismes du passé, qui sont capables de *modifier* la constitution génétique de nos enfants et petits-enfants.

— Moi, je pense que c'est important, décidé-je. Je suis sûr que mon amour de l'océan me vient de mon père.

Kiara pose sa tête sur mon épaule – une des rares parties de mon corps épargnées par la douleur – et on reste dans cette position pendant un long moment, à écouter les échanges animés entre Pope et JJ.

Si mon père ne nous avait jamais emmenés à la pêche, s'il ne m'avait pas appris à conduire un bateau, si j'avais vécu dans le Colorado avec ma mère, j'aurais peut-être quand même été passionné par l'océan et voulu déménager sur la côte. Mon père m'a tout appris pour que le jour où je m'aventurerais en mer, je sois en sécurité. C'est un peu comme apprendre à conduire à son enfant parce que tu sais qu'il va voler ta voiture un jour.

J'ai conscience que la situation aurait pu mal se terminer hier soir. Si on n'avait pas réussi à atteindre le phare, si je ne m'étais pas souvenu qu'il existait, comment aurions-nous survécu à la tempête ?

Dehors, Pope et JJ ont arrêté de se disputer.

— JJ s'est calmé, commente Kiara en relevant la tête.

— J'en doute. Cette fois, il lui faudra plus que quelques mots de Pope pour se remettre de ses émotions.

Pope nous rejoint à l'intérieur et s'installe sur le canapé à côté de nous.

— JJ est parti, annonce-t-il.

— Où ? s'inquiète Ki.

— Il m'a dit qu'il voulait rentrer chez lui. Qu'est-ce qui s'est passé, John B ?

— C'est une longue histoire, avoué-je.

Ni Pope ni Kiara ne m'incitent à aller plus loin. Ils savent tous les deux que je vais finir par tout leur raconter.

— On va te laisser tranquille, décide Ki. Tu as besoin de repos. Tu as l'air épuisé. Et mon père m'attend à L'Épave pour le coup de feu.

— C'est sa manière à elle de te dire que tu as une sale tronche, clarifie Pope en se levant.

Il me donne une tape sur l'épaule et se dirige vers la sortie. Ki dépose un baiser sur ma joue.

— Je t'appelle plus tard, promet-elle.

Je me rallonge, je ferme les yeux et j'attends que le sommeil m'emporte. Si Savannah était là, m'empêcherait-elle de dormir ? J'aurais dû poser la question à Pope avant qu'il parte. Je suis sûr qu'il sait combien de temps on est censé attendre après une commotion cérébrale.

Je devrais prendre une douche. Je sens mauvais. Et faire le ménage. Le Château a l'air encore plus sens dessus dessous qu'avant mon départ, alors que personne n'est entré ici entre-temps.

Il existe un million de façons de mourir en mer. Je le sais parce que mon père me l'a appris, mais aussi parce que j'adore l'océan, et que quiconque aime l'océan respecte les risques. Même les marins et les capitaines les plus expérimentés font parfois face à des tempêtes auxquelles ils ne survivront pas. Même les pêcheurs les plus aguerris peuvent passer par-dessus bord. C'est peut-être pour cette raison qu'on aime tous l'océan. Le danger nous rappelle qu'on est vivants.

Est-ce que mon père est accro à cette sensation ? Si c'est le cas, je le comprends. Ça m'arrive aussi. Quand une vague approche, je *veux* la surfer, même si les conditions sont dangereuses. Si je me retenais, j'exploserais. Comme la sirène du conte de fée, qui se transforme en statue de pierre ou perd sa voix si elle ne retourne pas dans l'eau suffisamment vite.

Je repense à notre dernière dispute, à mes reproches. J'aimerais lui demander pardon. Mon père est un *bon* père. Mais j'avais aussi raison sur certains points.

Est-il sage d'avoir des enfants quand on est attiré par la mer et ses dangers ? Mon père aurait dû abandonner ses aventures à ma naissance, même si c'était insoutenable. Chaque fois qu'il risquait sa vie, il risquait la mienne. Il savait que ma mère ne serait pas là pour moi, et que mon oncle ne serait pas fiable en tant que tuteur. Est-ce qu'il a vraiment pris le temps de réfléchir à ce qui m'arriverait s'il ne revenait pas ? Les mecs comme moi ne sont jamais adoptés par des familles aimantes et riches comme les Cameron. Les mecs comme moi *travaillent* pour les Cameron.

Est-ce que mon père en avait conscience en m'abandonnant ?

On en parlera, peut-être, à son retour.

CHAPITRE 38

JJ

MON PÈRE DORT DANS SA CHAMBRE. JE NE SAIS PAS S'IL a remarqué mon absence. En tout cas, il ne m'entend pas entrer. Je m'affale sur mon lit défait, mais je n'ai pas sommeil.

Je ne suis pas fatigué. Je ne tiens plus en place. Je fais les cent pas en donnant des coups de pied dans les habits qui traînent par terre. Mon père me reproche tout le temps de ne pas ranger ma chambre. Je pense que certaines de ces fringues ne me vont plus depuis des années.

J'ai le poing droit en sang. Si Pope était là, il me conseillerait de mettre de la glace dessus pour l'aider à dégonfler et réduire l'inflammation. Ki serait en train de le désinfecter.

Mais mes amis ne sont pas là. Je les ai laissés au Château.

Mon père est dans la pièce d'à côté, mais je suis seul.

Hunter se croit meilleur que moi. Est-ce que Savannah le pense aussi ? Elle sait bien que Hunter n'a rien de spécial. Les mecs comme lui, il y en a des milliers. Comme tous les Kooks, il se croit supérieur aux autres, mais je suis sûr que Savannah sait que c'est faux.

Dans ce cas, pourquoi est-elle partie avec lui ?

Elle m'a dit que c'était *compliqué*. Qu'est-ce que ça veut dire ? Que ses amis la détesteront si elle quitte Hunter pour un mec comme moi ? Si c'est vrai, à quoi bon rester amie avec des gens pareils ? Pourquoi la Savannah que je connais, cette fille courageuse qui sait communiquer en morse et qui n'a pas peur de pirates armés, aurait peur de ses propres amis ?

C'est compliqué.

Elle ne m'a pas tout dit. Et si elle sortait avec Hunter seulement parce que son beau-père l'apprécie ? Hier soir, elle m'a confié que parfois, elle ne pouvait pas s'empêcher d'essayer de faire plaisir à son beau-père. Elle

craint peut-être de le mettre en colère en quittant Hunter. À Charleston, Savannah ne peut pas être la fille du phare, la *vraie* Savannah, parce qu'elle espère encore que son beau-père va changer d'avis à son égard. En restant avec Hunter, elle lui prouve qu'elle est capable de prendre les bonnes décisions. Du moins, les *bonnes* aux yeux de son beau-père. Savannah essaie de lui prouver qu'il a tort, qu'elle n'est pas une bonne à rien, pour qu'il arrête de la sous-estimer et de retourner sa mère contre elle.

C'est peut-être ce qu'elle a tenté de m'expliquer en me parlant des différents types de courage.

Et moi, je n'ai rien compris.

Maintenant, elle pense que je la déteste, alors que si j'avais réagi différemment à notre arrivée sur l'île, elle serait peut-être restée avec moi au lieu de partir avec Hunter.

Merde.

*

L'hôtel a l'air encore plus chic après notre passage dans celui du phare.

Il y a encore des familles sur la terrasse. Sûrement les mêmes que l'autre soir. Les femmes portent des pulls – elles ont enfin compris qu'on était au mois de mars – et les hommes fument des cigares en faisant mine de ne pas être frigorifiés – parce que les « vrais hommes » n'ont pas froid, c'est bien connu. (Ils ne supporteraient pas de passer plus d'une minute dans l'océan, contrairement à Savannah et moi.)

De jeunes enfants sont blottis contre leurs parents. Un groupe d'ados occupe le jacuzzi. On entend le bruit des vagues au loin. Aucun de ces Tourons ne connaît l'océan mieux que John B et moi.

La chambre de Savannah est au deuxième étage. Ou, plutôt, la chambre de Savannah et Hunter. Je me demande s'ils se sont réconciliés depuis leur dispute, et si cette réconciliation a mené à...

Non. Je refuse d'imaginer Savannah dans les bras d'un autre. J'espère qu'elle a passé la journée à se reposer, rien de plus.

Comment vais-je réussir à la prendre à part alors qu'elle partage une chambre avec Hunter ? Elle ne m'a pas donné son numéro, parce qu'on n'a

jamais été séparés et qu'il n'y avait pas de réseau sur le phare.

Je me dirige vers l'entrée de l'hôtel. Elle est bloquée par deux vigiles.

Merde.

Il faut que j'atteigne le deuxième étage. Je fais le tour de l'hôtel, les mains dans les poches, en essayant de me faire passer pour un Kook. Personne ne m'arrête, mais je ne suis pas crédible. Les Kooks ne se déplacent pas comme les Pogues. Leur posture et leur démarche trahissent leur arrogance.

Je repère un tuyau de gouttière le long du mur.

Après l'échelle rouillée du phare, grimper une gouttière est un jeu d'enfant – même si j'ai encore mal à la cheville et à la main. Chaque chambre a un balcon. Quand j'atteins le deuxième étage, j'enjambe une rambarde et je passe d'un balcon à l'autre, à la recherche de la chambre de Savannah.

La plupart des rideaux sont ouverts. Heureusement pour moi, les clients de l'hôtel ne sont pas à leur fenêtre. Un vieux couple est allongé devant la télé. Plusieurs chambres sont vides. Dans l'une d'elles, une femme est en train de se changer. Je monte sur le balcon suivant, jusqu'à ce que j'aperçoive enfin Savannah.

Ses longs cheveux bruns sont lisses et brillants. Les nœuds causés par la pluie et le vent ont disparu. Elle porte une robe bleu clair avec des fleurs roses. Je suis tellement habitué à la voir en jean et en sweatshirt que j'ai l'impression qu'elle est déguisée. Malgré le froid, elle porte des sandales.

Leur chambre est pleine à craquer. C'est la fameuse fête dont Hunter et Savannah ont parlé à Kiara l'autre soir. J'ai l'impression que c'était il y a des années. Toutes les filles sont habillées comme Savannah – en robes et en sandales. Aucun des invités n'a eu besoin de sortir pour se rendre dans leur chambre.

Savannah rit avec ses amis, mais j'ai du mal à croire qu'une fille comme elle s'amuse vraiment avec des gens pareils. Hunter passe devant la fenêtre, une bière à la main. Je m'accroupis sur le balcon. Comment attirer l'attention de Savannah sans me faire repérer ? Je me mets à quatre pattes. Contrairement aux baies vitrées de la terrasse, les fenêtres des chambres commencent à hauteur de taille. Je jette un œil à l'intérieur, et je me cache

chaque fois que quelqu'un d'autre que Savannah tourne la tête vers la fenêtre. Au bout de quelques minutes, elle me voit enfin.

Elle a d'abord l'air surprise, puis elle se retient de sourire.

Elle est *contente* de me voir. Et pas seulement parce qu'elle va pouvoir échapper à cette fête ridicule.

J'avais raison.

Savannah essayait de me faire passer un message.

Et maintenant, je suis là pour l'écouter.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 39

JJ

— QU’EST-CE QUE TU FAIS LÀ ? MURMURE SAVANNAH EN ME rejoignant sur le balcon.

Elle s’accroupit à côté de moi pour se cacher de ses amis. Elle frissonne de froid. J’enlève mon sweatshirt et je le pose sur ses épaules.

— J’avais besoin de te revoir.

J’ai conscience que ma réponse ressemble à celle d’un héros de comédie romantique. Ce n’est pas du tout mon genre, mais je m’en fiche.

— Je suis désolé pour tout à l’heure, ajouté-je. J’aurais dû t’écouter quand tu as essayé de m’expliquer pourquoi c’était... *compliqué*.

Une sourire illumine son visage.

— Tu n’étais pas obligé d’escalader un mur pour t’excuser.

— Si ! insisté-je. Tu es partie en croyant que je t’en voulais.

— Tu ne m’en veux pas ?

— Non. Enfin, j’aurais préféré que tu restes avec moi aujourd’hui, mais je te comprends. Tu ne voulais pas le mettre davantage en colère.

— Hunter a le droit d’être en colère, JJ. Je l’ai trompé.

Je déteste quand elle le défend, mais je ravale mes reproches.

— Je ne parlais pas de Hunter, avoué-je.

Savannah cligne des yeux.

— De qui tu parles ? demande-t-elle, confuse.

— De ton beau-père. Je sais que je ne suis pas le genre d’homme avec qui il veut te voir.

— Je ne sors pas avec Hunter pour faire plaisir à mon beau-père, JJ. Je te l’ai déjà dit. Il n’approuve aucun de mes choix.

C'est à mon tour d'être confus. J'essaie de me lever, mais Savannah saisit mon poignet.

— Fais attention ! lance-t-elle. Ils vont te voir.

— Je m'en fiche !

— Pas moi. J'ai promis à Hunter que je ne parlerais à personne de ce qui s'est passé.

C'est pourtant Hunter qui a menacé de tout dévoiler à leurs amis tout à l'heure.

— Tu as peur de perdre tes amis si tu le quittes ?

— Non, soupire Savannah en s'adossant au mur. Enfin, si, un peu. Je déteste les ruptures. Les amis communs doivent toujours choisir un camp.

— Ils choisiront peut-être le tien.

— Non, JJ. Dans notre groupe d'amis, je suis la « nouvelle ». Je suis entrée dans ce lycée quand ma mère s'est mariée avec mon beau-père. La plupart de mes amis se connaissent depuis toujours.

— Dans ce cas, tu n'as pas besoin d'eux, insisté-je. Les gens qui se rangent du côté d'un pauvre mec comme Hunter ne méritent pas ton amitié.

— Ce n'est pas un pauvre mec, JJ ! Je m'en veux de l'avoir trompé.

— Tu l'as peut-être trompé parce que tu t'ennuies avec lui. Tu me l'as toi-même confié hier soir : c'est *facile* d'être avec Hunter.

— C'est plus facile que d'être avec toi, avoue-t-elle en souriant.

Je ne sais pas si elle me dit ça parce qu'on habite loin l'un de l'autre, parce que je ne suis pas ami avec ses amis, ou parce qu'on passe notre temps à se disputer.

Savannah détourne le regard.

— Ma vie est compliquée, JJ. Ma mère ne m'écoute plus, mon beau-père me déteste, mon père me manque. *J'aime* être avec Hunter. Notre relation est simple.

— Ne me dis pas que tu t'amuses autant avec lui qu'avec moi, grogné-je.

— *Bien sûr* que ce qu'on a vécu hier soir était palpitant, admet-elle en prenant ma main dans la sienne. Mais j'aime aussi passer du bon temps avec mes amis, au calme.

— Alors, pourquoi tu as trompé Hunter ?

— Je me suis posé cette question toute la journée. Cette aventure était à la fois terrifiante et excitante, comme quand j’ai plongé après ce poisson ! Avec toi, je me sentais en sécurité, même quand les pirates étaient à quelques mètres de nous. Je n’ai jamais ressenti ça avec personne. Mais maintenant, je suis de retour dans le monde réel. Il faut que je retrouve mes marques.

Parfois, quand on passe beaucoup de temps sur l’eau, le retour sur terre est compliqué. Il faut se réhabituer au sol immobile sous nos pieds, comme si on n’utilisait pas les mêmes muscles pour marcher sur un bateau que sur la terre ferme.

— Dans un an, je serai enfin libre, me rappelle Savannah. Mais seulement si je suis acceptée dans une bonne université. Seulement si je remporte les bourses auxquelles j’ai postulé. Seulement si je continue à battre des records de natation et à impressionner les coachs. Je te l’ai déjà expliqué, JJ. C’est ma seule issue.

— Pope est un des meilleurs élèves de notre lycée. Il va sûrement entrer dans la fac de ses rêves, et il n’a pas besoin de traîner avec des Kooks pour y arriver.

— Peut-être, mais moi, c’est tout ce que j’ai ! se défend Savannah. Ma mère est toujours du côté de mon beau-père quand on se dispute. J’ai l’impression de l’avoir perdue en même temps que mon père. Je ne veux pas perdre mes amis. C’est la seule partie de ma vie qui soit encore normale.

Je repense à tous ces Kooks installés sur la terrasse. C’est vrai que leur vie semble paisible.

Pourtant, je ne peux pas m’empêcher d’insister.

— Je serai ton ami à leur place ! John B, Kiara et Pope et moi... on sera tes nouveaux amis.

— Je n’habite pas ici, JJ ! me rappelle Savannah, comme une prof qui s’adresserait à un petit garçon. Et tu as vu comment Kiara m’a traitée tout à l’heure ? À ses yeux, je suis une Kook comme les autres.

Elle n’a pas tort. Depuis que Kiara a passé un semestre au lycée des Kooks, elle les déteste encore plus qu’avant. Elle ne nous a jamais raconté

ce qui s'est vraiment passé là-bas.

— Et tes autres amis ? tenté-je. Ceux de ton ancien lycée ?

— Je n'ai pas vraiment gardé contact avec eux après mon déménagement, explique Savannah. Ils me manquaient, mais j'avais trop de choses à gérer en même temps. Et puis, je voulais trouver ma place dans mon nouveau lycée. Je voulais être comme les autres. Je me suis mise à m'habiller comme eux, j'ai rencontré Hunter. Mes anciens amis me détesteraient autant que Kiara s'ils me voyaient aujourd'hui. Ils penseraient que j'ai trop changé.

— Kiara ne te déteste pas. Elle ne te connaît même pas.

— Tu ne peux pas comprendre, JJ, soupire-t-elle. Toi, tu es libre.

— Libre ? Avec un père comme le mien ?

— Tu as de vrais amis, insiste-t-elle. John B et toi, vous êtes meilleurs amis pour la vie ! Moi, personne ne m'aime au point de risquer sa vie pour me protéger. Pas depuis que mon père est mort.

Elle n'a pas tort. John B n'a pas hésité une seconde avant de monter à bord du navire des pirates. Il voulait que je reste dans le phare, en sécurité.

— Tu ne rencontreras jamais quelqu'un qui t'aime autant si tu continues à traîner avec ces gens, remarqué-je.

Savannah ne proteste pas. Elle sait que j'ai raison.

— Tu es courageuse, Savannah. Tu l'as prouvé hier, dans ce phare. Ne me dis pas que tu as peur de te retrouver toute seule. Même sans ces gens, tu entreras dans l'université de ton choix !

— JJ, *j'aime* ces gens.

— Tu en es sûre ?

Savannah pousse un soupir de frustration.

— On a déjà eu cette conversation. Il existe différents types de courage, JJ. Certains sont plus faciles que d'autres.

— Quand c'est facile, ce n'est pas du courage, dis-je d'un ton ferme.

Par exemple, c'était *facile* d'escalader ce tuyau et de sauter d'un balcon à l'autre, mais pas de voir Savannah s'amuser avec ses amis en attendant qu'elle me remarque.

— Je ne me suis pas transformé en prince, marmonné-je.

— Quoi ?

— Tu m’as embrassé, mais je suis toujours une grenouille.

— Je ne veux pas de prince, JJ ! Tu le sais. Je n’ai pas besoin qu’on me sauve. Je veux me sauver *moi-même*.

— Si j’étais riche, tu choisirais quand même Hunter ?

— J’habite à Charleston, me rappelle-t-elle. Tu vis ici. Ce n’est pas une question d’argent, JJ.

Si j’en avais les moyens, je pourrais lui rendre visite tous les week-ends à Charleston. Je pourrais même m’inscrire dans son lycée, pour qu’elle ne soit pas toute seule.

Bien sûr que c’est une question d’argent.

— Tu ne sais pas ce que c’est, de se sentir chez soi nulle part, reprend-elle. Je ne suis à ma place ni avec mes anciens amis, ni avec les nouveaux.

— Tu passes ton temps à jouer un rôle.

Savannah réfléchit un instant, puis hoche la tête.

— Est-ce que tu as aussi joué un rôle avec moi hier soir ?

— Comment ça ?

— Est-ce que tu t’es fait passer pour quelqu’un d’autre pour nous manipuler, John B et moi ? Pour qu’on te protège des pirates et de la tempête ?

Savannah semble outrée par ma remarque.

— Comment peux-tu penser une chose pareille ? demande-t-elle.

— Parce que c’est la vérité.

— JJ... murmure-t-elle avec tendresse.

C’en est trop. Je ne supporte plus d’entendre mon nom dans sa bouche.

Savannah se redresse lentement.

— Il faut que j’y aille, annonce-t-elle.

Je me lève aussi, mais elle me repousse.

— Attention, JJ. Ils vont te voir.

Je pousse un soupir de frustration.

— Tu prétends que tu ne m’as pas menti hier soir, mais tu ne veux toujours pas que tes amis nous voient ensemble ?

— Non, JJ. Je te dis juste au revoir.

Elle me rend mon sweatshirt. J’ai beau avoir froid, je ne l’enfile pas.

Savannah l’a porté seulement quelques minutes, mais son odeur est déjà imprégnée dans le tissu. Le même parfum de lavande et de citron que j’ai senti hier soir sous le tableau de bord, et ce matin quand elle était dans mes bras.

Elle retourne dans leur chambre. Elle va sûrement inventer une histoire à raconter à Hunter et ses amis, à propos de ce loser de Pogue qui croyait qu’elle l’aimait en retour.

Je jette mon sweatshirt du haut du balcon.

Plutôt mourir de froid que de garder le parfum de Savannah sur moi.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 40

JOHN B

PEU DE TEMPS APRÈS SON DÉPART, POPE M'APPELLE ET m'invite à dîner chez lui. J'entends Heyward – le père de Pope – à l'autre bout du fil, qui lui demande à qui il parle. Je remercie Pope pour l'invitation et lui réponds que je suis trop fatigué pour sortir. La vérité, c'est que le père de Pope ne m'apprécie pas (il pense que JJ et moi avons une mauvaise influence sur son fils, ce qui n'est pas faux). Je doute que Heyward ait envie de m'accueillir ce soir dans mon état – sale, blessé, épuisé.

Je m'allonge sur le lit, mais je n'arrive pas à fermer l'œil. Je vais me doucher. L'eau chaude détend mes muscles endoloris. Ensuite, je m'attelle au ménage. La poubelle est remplie à ras bord, le lait dans le frigo a tellement tourné qu'il est en train de se transformer en fromage, et les tas de vêtements sales qui traînent par terre ne vont pas se laver tout seuls.

Convaincu qu'une séance de ménage m'aidera peut-être à oublier ma solitude, je réalise rapidement qu'elle me rappelle surtout l'absence de mon père. Aucun des habits ne lui appartient. Aucune des assiettes sales empilées dans l'évier ne contient les restes de repas qu'il a cuisinés ou mangés. J'allume la lumière dans chaque pièce pour me donner l'impression que la maison est moins vide.

La lumière vacille. Ki m'a informé que la tempête a contourné l'île. Elle n'est donc pas responsable de ce souci électrique. Les ampoules clignotent à nouveau, puis s'éteignent complètement. Le lave-vaisselle arrête de tourner. Les plombs ont sûrement sauté. Après des mois d'inactivité, les pauvres fusibles du Château n'ont pas compris ce qui leur arrivait quand j'ai allumé l'aspirateur, le lave-vaisselle, la machine à laver et toutes les lampes de la maison en même temps.

Le disjoncteur est dehors, à l'arrière de la maison. Je sors et je le rallume. Une bourrasque fait claquer la porte à moustiquaire derrière moi. Il fait noir

comme dans le phare.

J'entends un bruissement dans les buissons autour de la maison. *Merde.* Est-ce que Dax et son équipage nous ont suivis ? Ils sont peut-être venus jusqu'ici pour m'achever.

Mon cœur tambourine contre ma poitrine. Il a beau faire froid dehors, j'ai la nuque trempée. Si mon père était là, on aurait plus de chance de s'en sortir.

Tout à coup, trois choses ont lieu en même temps : un chat surgit d'un buisson, la lumière et les machines se rallument, et mon portable – que j'ai laissé sur la table de la cuisine – se met à sonner.

Surpris, je sursaute, puis je me penche en avant, les mains posées sur les genoux, le temps de retrouver mon souffle et de me remettre de mes émotions. Je pense que je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie. Même hier soir. Je tremble de la tête aux pieds.

Je me redresse lentement.

Ce n'était qu'un chat.

Un fusible qui a sauté.

Mon portable qui sonne.

Je retourne dans la cuisine et je décroche avant que Ki tombe sur mon répondeur.

Il est vingt-deux heures passées. Elle vient de terminer sa soirée de travail à L'Épave.

— Tu ne devineras jamais combien je me suis fait en pourboires ce soir ! se réjouit-elle.

— Tant mieux pour toi, dis-je en fermant la porte à clé – ce que je ne fais *jamais*.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'inquiète Ki.

— Rien du tout, dis-je en m'asseyant, encore tremblant, sur le canapé.

— Tu as une voix bizarre.

— Je suis juste essoufflé. J'étais en train de faire le ménage.

— Le ménage ? Pendant les vacances, à dix heures du soir ? Tu es sûr que c'est le vrai John B qui est rentré aujourd'hui ?

La voix de Ki me détend. Mon cœur retrouve enfin un rythme normal.

— C'est bien moi, promets-je. Je n'ai rien d'autre à faire.

Ki me connaît bien. Elle n'insiste pas. Au lieu de cela, elle me raconte sa soirée – les enfants qui n'arrêtaient pas de crier, les pourboires généreux, les Kooks radins, les ados qui ont essayé d'embobiner son père avec de faux papiers d'identité, les adultes qui ont trop bu. Je la mets sur haut-parleur pour que sa voix remplisse la pièce.

Quelqu'un frappe à la porte. C'est JJ. Je me lève et je le laisse entrer.

— Pourquoi tu as fermé la porte à clé ? s'étonne-t-il.

Je hausse les épaules. Je n'ai pas envie d'admettre que j'ai pris un chat pour Dax.

JJ porte un tee-shirt et un jean. Il tremble de froid. Il attrape une canette de bière dans le frigo comme s'il était chez lui (quand on était petits, il se servait du jus de fruits), puis il s'assoit à côté de moi sur le canapé.

— Salut, JJ ! lance Ki dans le haut-parleur. Je te laisse, John B. J'ai l'impression que tu es déjà bien occupé.

— OK, Kiara. Et... merci.

— Pas de souci, répond-elle, alors qu'elle ne sait pas pourquoi je la remercie. Oh ! J'allais oublier. Venez déjeuner à L'Épave demain. On a tellement de clients en ce moment, je pourrai vous offrir un repas gratuit sans que mon père s'en rende compte.

— Super ! me réjouis-je. J'ai déjà faim.

Je raccroche et me retourne vers JJ.

JJ, qui a eu l'idée de cette sortie de pêche. JJ, qui débarque chez moi à l'improviste depuis toujours. JJ, qui se sent plus chez lui ici que dans sa propre maison.

J'ai toujours pensé qu'il venait chez moi pour échapper à son père. C'est en partie vrai, mais depuis que mon père est parti, je me demande s'il ne vient pas aussi pour me tenir compagnie.

Et je lui en suis reconnaissant.

CHAPITRE 41

JJ

JE PASSE LA NUIT CHEZ JOHN B, MAIS JE N'ARRIVE PAS À DORMIR. J'ai encore l'impression d'être sur l'eau et de tanguer, même allongé sur le canapé. Quand je m'assoupis enfin, je rêve que je suis au milieu de l'océan. C'est l'été, le soleil brille, je flotte sur le dos. Quelqu'un fait la planche à côté de moi et me tient la main. Je n'ai pas besoin de tourner la tête. Je sais que c'est Savannah.

Apparemment, mon inconscient lui en veut moins que moi.

*

Je me réveille à midi. John B me traîne jusqu'à L'Épave pour déjeuner. On n'a pas les moyens de manger là-bas, mais Ki nous a promis de nous nourrir *gratis*.

— *Gratis* ? bougonné-je. C'est-à-dire ?

Je porte la même tenue que la veille : mon vieux jean usé, mes baskets, et pas de chaussettes. John B m'a prêté une veste que je porte par-dessus mon tee-shirt.

— Ça veut dire « offert par la maison », répond Kiara, qui tient un plateau en équilibre sur son épaule. Choisissez la table que vous voulez.

Le restaurant est bondé. Il fait à peine dix degrés dehors aujourd'hui, et le ciel est nuageux. La terrasse, toujours pleine à craquer l'été, est quasiment vide. Le père de Ki n'a pas installé de lampes chauffantes dehors.

Je préfère avoir froid qu'être entouré de Kooks. Je mène la marche et je m'installe sur la terrasse, suivi de près par John B. Pope nous rejoint quelques minutes plus tard.

— Pourquoi on mange dehors ? demande-t-il en se frottant les mains.

— Tu n’as pas le droit de te plaindre du froid, lui reproché-je d’un air las. Tu ne connais pas le vrai froid tant que tu n’as pas plongé dans l’océan Atlantique en plein mois de mars. Vous croyez que j’ai développé un nouveau seuil de tolérance ?

Pope secoue la tête.

— Ce n’est pas comme ça que ça marche.

Il se lance aussitôt dans une explication scientifique, que je ne prends pas la peine d’écouter.

En réalité, je meurs de froid. J’ai envie de m’asseoir sur mes mains, ou de les enfouir dans mes poches, mais je ne veux pas que Pope et John B s’en aperçoivent.

Hier soir, quand j’ai débarqué chez John B, il ne m’a pas demandé d’où je venais et pourquoi j’étais en tee-shirt. J’imagine que mon humeur était lisible sur mon visage.

— Savannah est comme les autres, ai-je dit dès l’instant où il a terminé son appel avec Ki.

J’ai cru que Savannah était comme Kiara, qu’elle n’était pas intéressée par une vie de Kook, mais j’ai eu tort. Elle aime ses amis Kooks, et son copain Kook. Elle m’a menti depuis le début. Elle s’est servie de John B et moi dès notre rencontre.

— Tu en es sûr ? m’a demandé John B, perplexe.

— Sûr et certain.

Savannah se fichait de nous.

Elle ne m’a jamais aimé.

Je la revois encore en train de faire la fête dans leur chambre d’hôtel, à s’amuser avec ses crétins d’amis. Et si elle m’avait menti à propos de son beau-père pour que j’aie pitié d’elle ? Si ça se trouve, elle adore la voiture qu’il lui a offert, et la carte de crédit qu’il lui a donnée pour qu’elle puisse s’acheter autant de vêtements qu’elle veut.

Et si son père ne lui manquait pas vraiment ? Elle est peut-être soulagée qu’il soit mort, parce que s’il était encore vivant, sa mère ne se serait pas remariée, et elle ne serait pas riche.

Et si elle m'avait menti sur toute la ligne ? Et si son père n'était pas mort ? Savannah a peut-être toujours été riche. Elle n'a pas d'anciens et de nouveaux amis. Elle m'a juste raconté n'importe quoi pour se débarrasser de moi.

Après que je suis descendu du balcon, Savannah s'est sûrement moquée de moi avec ses amis. Même Hunter a participé à son petit jeu, en faisant mine de lui en vouloir. Ils ont peut-être l'habitude de jouer la comédie avec les locaux chaque fois qu'ils partent en vacances.

— Et en plus, elle t'a volé ton sweatshirt, a conclu John B en me passant une couverture.

Je ne lui ai pas dit que c'était moi qui l'avais jeté. Je n'avais pas envie d'en parler.

L'arrivée de Kiara sur la terrasse me tire de mes pensées.

— Pourquoi vous vous êtes installés dehors ? s'étonne-t-elle en servant nos soupes de palourdes.

— JJ a développé une nouvelle tolérance au froid, plaisante Pope.

— Dans ce cas, je peux récupérer ma veste, tente John B en tendant une main vers moi.

Je me lève brusquement. Ma chaise tombe en arrière et la moitié de la soupe se renverse sur moi.

— Chut ! murmure Ki. Mon père ne sait pas que je suis en train de vous servir !

Elle ramasse la chaise en souriant. Contrairement à Savannah, Ki n'a jamais honte de moi.

John B me lance des serviettes en papier. J'essaie de nettoyer sa veste, mais je fais exprès de mal m'y prendre.

— Désolé, mec. Je pense qu'elle va sentir la palourde pour la vie.

Ki fait mine de vomir. Elle connaît l'odeur de palourde mieux que nous tous.

— Au moins, personne n'a rien vu, s'amuse John B.

Au moment même où il prononce ces mots, un groupe de dix Kooks débarque sur la terrasse.

— Je vous laisse, annonce Ki. J'ai des Tourons à servir.

Elle lève une main et se frotte les doigts, se réjouissant d'avance en pensant aux pourboires.

Sur la terrasse, un des Tourons sort une enceinte sans fil et met la musique à fond.

— Moi qui croyais que les Kooks locaux étaient les pires, murmure Pope. Ceux-ci remportent la palme.

— Carrément, confirmé-je.

Un homme rejoint le groupe comme si la terrasse lui appartenait. Hunter. Je serre ma cuillère de toutes mes forces en grimaçant de douleur. J'ai encore mal à la main.

Savannah lui emboîte le pas. Elle porte une robe, une veste en jean et une écharpe autour du cou. Elle a attaché ses longs cheveux en queue-de-cheval et elle s'est maquillée comme le soir de notre rencontre à l'hôtel : eyeliner noir et rouge à lèvres brillant.

Par réflexe, je baisse la tête, mais je me ressaisis au dernier moment. Je suis peut-être pauvre et recouvert de soupe de palourdes, mais je n'ai pas à avoir honte.

C'est *elle* qui devrait avoir honte.

J'avais tort : Savannah n'est pas comme toutes les autres filles. Elle est *pire* qu'elles.

Parce qu'elle avait le choix.

Et elle a choisi les Kooks. Des gens qui l'auraient rejetée si elle avait quitté Hunter pour un Pogue.

Moi, j'ai trois amis qui ne me claqueront jamais la porte au nez si je tombais amoureux d'une Kook.

Ils ne m'abandonneront jamais, quoi que je fasse.

De toute manière, je ne commettrais plus jamais cette erreur. Aucun Pogue ne commettra jamais cette erreur. Kiara connaît trop bien les Kooks pour se laisser séduire. Pope est tellement concentré sur ses livres qu'il ne remarque pas les filles autour de lui (du moins, c'est l'impression qu'il donne). Et John B a vu ce que Savannah m'a fait subir.

On ne peut pas faire confiance aux Kooks. Je l'ai toujours su.

Savannah fait mine de rire à une blague de Hunter. Quand elle me voit, son sourire s'envole. Elle a l'air triste, mais je n'ai pas pitié d'elle. Qu'elle m'ait menti ou pas, et quelles que soient ses origines, elle restera une Kook à mes yeux.

Savannah a tort. Elle n'a pas besoin de traîner avec des Kooks pour fuir sa ville et sa vie actuelles.

Quand on s'est retrouvés tous les deux dans le phare, elle m'a demandé pourquoi je ne voulais pas quitter les Outer Banks et m'éloigner de ma famille. La vérité, c'est que mon père n'est pas ma seule famille.

Ma famille, ce sont les Pogues. Ici et maintenant.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 42

JOHN B

KI REVIENT AVEC QUATRE GOBELETS EN PLASTIQUE.

— Vos sodas, annonce-t-elle en les posant sur la table.

Elle porte un jean moulant, des baskets et un sweatshirt gris avec le logo de L'Épave. Un chignon décoiffé trône au sommet de sa tête.

— Des sodas ? gémit JJ. Tu es sérieuse ?

Ki lui fait un clin d'œil. Les gobelets sont remplis de bière.

— Mon père m'autorise à prendre ma pause avec vous.

— Je croyais qu'il ne savait pas qu'on était là, remarqué-je.

Kiara s'assoit à côté de moi.

— Rien ne lui échappe, soupire-t-elle.

Je lui offre mon bol de soupe, mais elle secoue la tête d'un air dégoûté.

— L'odeur m'écœure à force d'en servir.

— Ça en fait plus pour moi, dis-je en plongeant une cuillère dans mon bol.

Je n'ai jamais eu aussi faim de ma vie. J'ai toujours mal partout, mais je me sens mieux.

— Vivement la rentrée, grogne Ki en s'étirant.

— Qu'est-ce que vous aimeriez faire pendant les vacances ? demande Pope.

— Je pensais que tu avais plein de devoirs, commente JJ.

Il a l'air sérieux, mais je vois bien qu'il se retient de rire. Le retour de son sens de l'humour est un bon signe.

— J'ai tout fini, admet Pope en haussant les épaules.

— Déjà ? s'étonne JJ. Qu'est-ce que tu vas faire de tes journées ?

— Très drôle, dit Pope en le poussant.

— Attention ! crié-je. Il a déjà renversé de la soupe sur ma veste. Évitions d’y ajouter de la bière...

Kiara plaque une main sur ma bouche.

— Du *soda*, me reprend-elle.

— Oui, du *soda*, dis-je, les lèvres collées contre sa paume.

Kiara a la peau tiède. Je frissonne malgré moi.

Du coin de l’œil, je remarque que Sarah Cameron et son petit ami, Topper – de retour de Vale –, se joignent à la table de Savannah et Hunter. Hunter et Topper se serrent la main comme s’ils se connaissaient. Leurs parents doivent appartenir au même country club, ou ont étudié dans le même lycée.

Sarah a l’air de moins s’ennuyer qu’à l’hôtel, le soir où elle dînait avec ses parents et se plaignait de ne pas être à Aspen ou Paris ou je ne sais plus où. Elle porte un jean moulant et un pull large. Ses cheveux blonds tombent en cascade sur son dos. Topper porte un short, des tongs et une veste en polaire Patagonia. Ses lunettes de soleil tiennent en équilibre sur sa tête. Il est revenu bronzé de son séjour au ski (pardon, *snowboard*). Sarah croise mon regard. Par politesse, je lui souris et la salue d’une main. Je crois deviner un bref sourire sur ses lèvres.

JJ pense que Savannah s’est moquée de nous hier soir. Je ne sais pas s’il le croit vraiment, ou si c’est seulement pour se rassurer. Moi, je pense que Savannah a été honnête avec nous. Les gens sont compliqués. Comme ces trafiquants d’armes qui m’ont menacé, mais qui ont aussi des photos de leur famille accrochées au-dessus de leurs lits.

Ki a raison : le monde n’est pas divisé entre les gentils et les méchants.

Ni les pirates.

Ni les Kooks.

Je fixe l’océan au loin. Je me demande ce que mon père en penserait, s’il m’aurait reproché d’avoir essayé de voler les pirates ou s’il se serait moqué de moi pour avoir échoué. J’ai beau avoir passé du temps avec lui, je ne le connais pas aussi bien que je le pensais. Est-ce qu’il déteste les Kooks, comme JJ ? Ou est-ce qu’ils pensent qu’on a tous des qualités et des défauts, comme Ki ?

Je lui poserai la question quand il rentrera à la maison.

— Qu'est-ce qui vous arrive ? s'étonne Pope. Je me suis dépêché de finir mes devoirs pour passer du temps avec vous, et vous regardez tous dans le vide.

— menteur ! lancé-je. Tu n'as jamais besoin de te dépêcher. Tu es toujours dans les temps.

Pope me sourit.

— OK, ça m'a pris moins de temps que ce que je pensais, mais ça ne change rien au fait que je suis libre jusqu'à la rentrée. Tenté par une autre sortie en mer ?

— Non ! réponds-je en même temps que JJ.

— Et si on s'infiltrait dans un autre hôtel ? suggère Kiara. J'ai gardé mon uniforme de femme de chambre.

Parfois, j'ai l'impression qu'elle prend encore plus de plaisir que nous à embêter les Kooks, comme si elle voulait nous prouver qu'elle n'en est pas une.

— Non, merci ! grogne JJ. Je ne veux plus voir de Kooks jusqu'à la rentrée.

— Tu es assis à côté d'un groupe de Kooks en ce moment même, le taquine Pope.

— Et il était encore plus proche d'une Kook hier soir, plaisanté-je.

Le visage de JJ s'assombrit aussitôt. Il est clairement trop tôt pour en rire.

— À bas les Kooks ! se met-il à hurler. Vive les Pogues !

Le groupe de Kooks nous regarde de travers, sans savoir de quoi on parle. Savannah fait mine de ne pas avoir entendu, mais Sarah Cameron me sourit.

Je suis sûr qu'il existe des Kooks meilleurs que les autres. J'en ai même peut-être déjà rencontré sans le savoir. Mais je doute que JJ ait envie de l'entendre ce soir. Ce soir, il a besoin que je déteste Savannah autant que lui. Quoi qu'il fasse et quoi qu'il dise, JJ est mon meilleur ami. C'est peut-être par sa faute qu'on a été pris dans une tempête, mais je sais que cela partait d'une bonne intention. Et puis, si je dois me retrouver dans ce genre de situation, je préfère que ce soit avec JJ.

En fait, je prends conscience que mon meilleur ami ne s'incrustait pas dans ma famille quand il nous suivait à la pêche.

JJ faisait partie de ma famille.

Évidemment, mon père me manque. J'ai hâte qu'il revienne. J'aimerais aussi que mon oncle Teddy reste suffisamment longtemps pour que les services sociaux arrêtent de débarquer au Château. Mais en attendant le retour de mon père, je sais que je ne suis pas seul. J'ai une famille : JJ, Kiara, Pope. Ils sont là pour moi. Ils seront toujours là. Et je suis prêt à tout pour les protéger. JJ et moi, on est passés du rire aux larmes, on s'est sauvé la vie. Même après notre dispute, on savait que ce qui comptait, c'était notre amitié.

Quant à Pope, on se moque de lui et de son intérêt pour les études, mais quand on a besoin de lui, il est toujours présent. C'est lui qui a réussi à calmer JJ dans mon jardin. C'est lui qui est capable de résoudre n'importe quel problème. Si j'avais réussi à voler le système de navigation des pirates, Pope aurait mis ses devoirs de côté pour m'aider à m'en servir et à examiner les cartes nautiques à la recherche de mon père.

Kiara n'a même pas tenu un an chez les Kooks avant de revenir auprès de nous. Pope ne s'est jamais remis du fait qu'elle ait quitté un lycée aussi prestigieux, mais Ki sait ce qui est vraiment important.

Tous les quatre, on est inséparables. Ensemble, on est prêts à briser les règles et à se pardonner.

On est une famille.

Je soulève mon gobelet et je trinque avec JJ.

— À bas les Kooks ! lancé-je à mon tour. Vive les Pogues !

Pope et Kiara lèvent leur verre, et on le crie à l'unisson.

À bas les Kooks. Vive les Pogues.



[1.](#) « Sauvez notre navire ».

[2.](#) « Sauvez nos âmes ».

OceanofPDF.com